



10

64

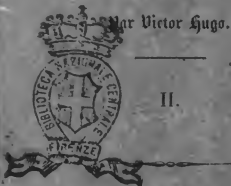
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

MÉMOIRES
DE MIRABEAU,

PRÉCÉDÉS

D'UNE ÉTUDE SUR MIRABEAU,

Par Victor Hugo.



II.

Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET COMP^e, LIBRAIRES.

1834.

6. 10. 64

MÉMOIRES
DE MIRABEAU.

II.

N. REMY, IMPRIMEUR DU ROI.

MÉMOIRES

BIOGRAPHIQUES

LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

DE MIRABEAU,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME,

PAR SON PÈRE, SON ONCLE ET SON FILS ADOPTIF;

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE ÉTUDE SUR MIRABEAU,

Par Victor Hugo.



TOME SECOND.



Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET COMP^e, LIBRAIRES.

1834.

SOMMAIRES

DES LIVRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

SOMMAIRE DU LIVRE TROISIÈME.

Arrivée de Mirabeau en Corse. — Le besoin de dire la vérité. — Premier ouvrage de Mirabeau, et l'auteur de seize ans. — L'Histoire de la Corse. — Mirabeau à vingt ans collaborateur du colonel Buttafoco. — Retour en France sous le nom de *Pierre Buffière*. — Inutilité de l'incognito. — Séjour de Mirabeau chez son oncle. — Préventions et sévérité paternelles. — Extraits de correspondances inédites. — M. de Monteynard et le grade de capitaine. — Le comte du Muy. — Prédilection de Mirabeau pour la marine. — La souveraineté d'un officier de quart. — Contrariétés de famille. — *Les Économiques et les Éphémérides*. — Extraordinaire facilité de Mirabeau. — Jugemens sur Mirabeau par son oncle et son père. — Le moulin à pensées et à idées. — Note de Mirabeau et les *Commissaires*. — Horreur innée de l'arbitraire. — L'oncle caution de son neveu. — Mirabeau rejoignant la légion de Lorraine. — Mirabeau ami de ses chefs.

— Tête forte et cœur droit. — Excellens principes d'éducation. — Portrait de Mirabeau à vingt-un ans. — Permission accordée à *Pierre Buffière* d'approcher son père. — Préjugés de caste et de famille. — Opinions hardies. — Admiration pour Charlemagne. — La féodalité, seul rempart contre l'autorité absolue. — Chutes de cheval et de voiture. — Réception de Mirabeau par son père. — *Exubérance intellectuelle et sanguine*. — Le comte de *La Bourrasque*. — Le nom rendu. — Aptitude aux affaires. — Sancho et le valet du marquis. — Mort de la marquise de Vassan. — Procès de famille et scandale de quinze ans. — Le fils entre son père et sa mère. — Séjour en Limousin, et travaux d'administration rurale. — La disette, les pauvres et popularité. — *Le démon de la chose impossible*. — *Paris le premier échelon de la potence*. — Le 14 février 1771 et Mirabeau à Paris. — Visite au maréchal de Broglie. — Présentations à Versailles. — Le duc d'Orléans et le prince de Condé. — Changemens survenus dans la société. — La chasse, les carrosses du roi et les soupers. — Tout le monde parent de Mirabeau. — Les Guéménée, les Carignan, les Noailles et madame de Durfort. — Lettre admirable du marquis sur Versailles. — Fête donnée par Mirabeau à son père. — Nouveau séjour dans le Limousin. — La haine d'une femme. — Fougue de jeunesse. — Lettre de Mirabeau à son oncle. — Les Beaunois et l'essieu cassé. — Particularités sur le caractère de Mirabeau. — Projets de mariage et coup-d'œil en arrière.

SOMMAIRE DU LIVRE QUATRIÈME.

Le mariage de Mirabeau. — L'héritière de Marignane. — Émilie. — La reine de la *Cour-d'Amour*. — Le château de Valbelle. — La *Postéromanie*. — Les dettes. — Les rivaux de Mirabeau. — Grande fortune et point de dot. — Les pensions des mariés. — Les créanciers. — Procès et le château dilapidé. — Mirabeau méconnu par son père. — Sentence d'interdiction. — Mirabeau exilé à Manosque. — Interrogatoires. — Les usuriers. — Le langage de la raison et les *réponses folles*. — Respect de Mirabeau pour son père. — Le chevalier de Gassaud. — Générosité de Mirabeau. — Le baron de Villeneuve-Moans. — Le duel refusé et les indemnités d'honneur. — Mirabeau enlevé à son domicile et l'enfant malade. — Le château d'Is. — Incroyables sévérités et défense absolue d'écrire. — Lettres de la com-

tesse de Mirabeau à son mari. — Le commandant du château d'If et l'éloge de son prisonnier. — Anecdote. — Liaison passagère convertie en crime. — Les juges naturels et la vraie magistrature. — Le chancelier Maupeou. — Changement de prison et translation mystérieuse. — Résignation de Mirabeau et la conscience de ses droits. — *L'Essai sur le Despotisme*. — Les correspondances interdites. — Sollicitations inutiles et endurcissement d'un père. — Les vicissitudes d'une vie orageuse. — Nouvel ordre de faits.

SOMMAIRE DU LIVRE CINQUIÈME.

La nouvelle prison. — Le sacre de Louis XVI. — La fête de Pontarlier. — Mirabeau historiographe du sacre. — Le manuscrit et l'exemplaire unique. — Demi-liberté du prisonnier et le marquis de Monnier. — Le vieillard et la femme de dix-huit ans. — SOPHIE. — Le jaloux par instinct. — Lettre du donjon de Vincennes. — Le portait de Sophie. — La passion combattue. — Adjurations inutiles. — Refus de madame de Mirabeau de se réunir à son mari. — Madame de Saint-Belin. — Les deux amies brouillées. — Comment une femme venge son amant. — L'amoureux de soixante-quinze ans. — M. de Saint-Mauris et vengeance d'un rival. — Mirabeau réduit à une pension de 1,200 francs. — Évasion indispensable. — La tour de Grammont. — Mirabeau demandant à être mis aux fers. — Lettre au comte de Saint-Germain. — Demande de reentrée au service. — *Mémoires domestiques* du marquis de Mirabeau. — M. Michaud, procureur du roi. — L'avocat qui a raison. — Sophie dans sa famille. — Mirabeau à Dijon. — Le grand-prevôt et le prisonnier sur parole. — Retour de Sophie à Pontarlier. — L'option des cachots et la citadelle de Dourlens. — Malesherbes conseillant la fuite en pays étranger. — Évasion résolue. — La parole rendue et le comte de Beaumont. — Retraite en Suisse. — Lettre de Sophie à sa mère. — La bonne sœur. — Mirabeau caché en Provence, en Suisse, en Savoie. — Préventions contre Sophie. — La vie errante. — Lettres de Sophie à Mirabeau. — Situation désespérée. — Fuir ou mourir. — Le commandant de ville et le nom supposé. — M. de Montchervey. — Intrigues paternelles. — Persécutions à l'étranger. — Inutiles perquisitions de la police. — Le voisinage de Pontarlier. — Un traître. — Brianson et

l'itinéraire vendu. — Évasion de Sophie et sa réunion avec Mirabeau. — Incroyable oubli aux Verrières. — Influence des persécutions sur le caractère de Mirabeau. — Les deux amans sous la main des perquisiteurs, qui ne veulent pas les arrêter. — Juste appréciation des causes de l'enlèvement de Sophie. — *La plus grande des folies*. — Récit en extraits de lettres. — Madame de Vence. — Mirabeau peint par lui-même. — Correspondances de Sophie.

APPENDICE DU LIVRE V.

Extraits des rapports de l'inspecteur MURON au lieutenant-général de police.

que je lui ai écrit de
 maîtres de l'amour; je
 avoit huit pages; ce
 nt ~~est~~ la raison
 mes souillures; mais j'ai
 rable que j'écris

Libre troisième.



III.

On sait qu'après de longs combats et des alternatives de revers , et de succès trop chèrement achetés , les Génois qui , depuis le XIII^e siècle , avaient succédé aux Carthaginois , aux Romains , aux Goths , aux Sarrasins , dans la possession de la Corse , furent contraints , en 1767 , de renoncer , en faveur de la France , à une domination toujours subie , et toujours contestée par l'esprit d'indépendance d'une nation également opiniâtre et belliqueuse. Cette cession n'avait pas trouvé les Corses disposés à se soumettre plus que par le passé. Les Français , commandés par un général-courtisan , le marquis de Chauvelin , avaient essuyé des humiliations et des pertes ; l'homme de cour fut remplacé par un homme de guerre , et le comte

de Vaux, officier expérimenté, actif, secondé de forces imposantes, parvint en très-peu de temps à renverser ou comprimer toutes les insurrections.

Une pareille expédition n'avait ni l'intérêt d'une guerre défensive, ni le prestige d'une invasion chevaleresque, ni l'enivrement d'une guerre de conquête; ce n'était qu'un injuste abus de la force, que l'acte brutal d'un acheteur qui se mettait violemment en possession. Ainsi, là il n'y avait rien d'attrayant pour l'imagination de Mirabeau, rien de conforme à ses inclinations; mais, d'un côté, son esprit et son âme n'avaient encore que des aperçus d'instinct, et non des principes arrêtés; d'un autre côté, il ne pouvait sortir de prison qu'en s'associant à cette guerre. Du reste, il ne tarda pas, comme nous le verrons bientôt, à l'envisager sous son véritable aspect; et, plus tard, il montera à la tribune nationale pour abjurer sa participation forcée à une expédition dont il flétrira la cause inique, et l'odieux caractère ¹.

Arrivé en Corse, avec son grade de sous-lieutenant ², Mirabeau s'y distingua par son zèle, son

¹ Séance du 30 novembre 1789. « J'avoue que ma première jeunesse a été souillée par une participation à la » conquête de la Corse. Mais je ne m'en tiens que plus » étroitement obligé à réparer envers ce peuple généreux ce que ma raison me représente comme une injustice. »

² Notes inédites, en renvoi, du manuscrit autographe

ardeur, ses talens militaires que Lambert lui-même avouait à regret, et qui étaient le fruit, longuement élaboré, de ses études assidues. Il mérita l'estime, l'affection, la confiance du rigide Vioménil, qui, plus tard, lui en donna des preuves que nous verrons décisives ¹. Il s'y fit remarquer par le vicomte d'Harembure, par le lieutenant-général de Vaux, par le major-général Guibert ²; il y acquit l'amitié du lieutenant-colonel de son régiment, Villereau ³; en un mot, son père, qui ne trouvait, d'abord, à en dire que : « Ce flibustier » corse, qui va avoir vingt-un ans, et qui, vu » l'esprit et le talent qu'il a, joint à un mauvais » cœur, donnerait de la besogne, plus que de raison, à un aréopage ⁴; » son père, disons-nous, s'exprimait, six semaines après, bien différemment. « Il a montré une valeur et une intelligence » distinguées ⁵. Il aime son corps, ses chefs, et y

du grand mémoire apologétique adressé par Mirabeau à son père, daté du donjon de Vincennes, du 1^{er} mars 1778, p. 287 à 436 du tome 1^{er}.

¹ Lettre inédite du marquis de Mirabeau au comte du Saillant, du 5-11 mai 1771.

² Lettres originales du donjon de Vincennes, t. 1, p. 162, 190, t. 2, p. 23.

³ Mêmes lettres du donjon, t. 1, p. 161.

⁴ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 21 février 1770.

⁵ Lettre du marquis au bailli de Mirabeau, du 12 avril 1770.

» a prou d'amis ¹. Quand au talent et à l'esprit ,
» une tête active , et huit heures de cabinet par
» jour , il est peut-être unique ; mais Dieu sait
» quelle tête nous verrons ² ! »

Au reste nous bornant à ce petit nombre de notions , les seules qui soient restées sur cette première année de la vie extérieure de Mirabeau , nous ne nous arrêterons pas sur les aventures galantes qu'il eut en Corse , et dont , heureusement , il n'a été publié qu'une mention succincte et passagère ³. Ce n'est pas que nous n'ayons eu sous la main de longs détails écrits par lui-même , d'une originalité très-spirituelle ; mais , nous les avons d'abord éliminés , et ensuite détruits , parce que déterminé à nous renfermer dans le respect qui est dû à notre sujet et à notre temps , au public et à l'histoire , nous ne voulons rien ajouter aux faits et surtout aux suppositions de ce genre qui ne sont déjà que trop attachés à la mémoire de Mirabeau ; et quand , dans le cours de notre travail , nous nous occuperons d'un fatal épisode dont la publicité a été telle qu'il est devenu impossible de l'omettre ou d'en abrégier le récit , nous en parlerons

¹ Lettre du marquis de Mirabeau au comte du Saillant , du 14 mai 1770.

² Lettre, déjà citée , du marquis au bailli de Mirabeau , du 12 avril 1770.

³ Lettres originales , écrites du donjon de Vincennes , tome 3 , p. 438.

avec autant de réserve que de regret, et seulement parce que nos développemens seront nécessaires pour réduire des exagérations à la juste mesure de la vérité, pour éclaircir des faits essentiels, pour démentir des calomnies, pour placer sous son véritable jour le caractère de Mirabeau, qui a été aussi mal jugé par tous dans sa vie privée que par quelques-uns dans sa carrière politique; explications, éclaircissemens et démentis que, sur les faits domestiques, comme sur les faits publics, nous appuierons toujours de preuves irrécusables; car des redites, des conjectures, des assertions sans preuves qui forment le tissu de tant d'autres biographies ¹, ne sauraient suffire à un compte de famille, et à un narré de bonne foi, tel que celui-ci.

Ce même besoin de dire la vérité prouvée, sans additions hasardées et romanesques, nous arrêtera un moment sur le premier travail qui, occupant l'activité d'esprit déjà frappante de Mirabeau, signala en lui le besoin d'écrire, endémique dans sa famille, et en développa le talent.

On a parlé d'un *Éloge du grand Condé comparé avec Scipion l'Africain*, qu'il aurait fait et prononcé, et même, selon quelques-uns, publié à seize ans, dans la pension militaire de l'abbé Cho-

¹ Les Dictionnaires. — Chaussard. — Cadet Gassicou et — Barthe. — Peuchet. — Mérilhou, etc., etc.

quart. Résolu à n'admettre dans notre biographie que des faits prouvés, et à n'en rejeter que des faussetés manifestes, nous devons dire que la famille n'a jamais eu connaissance de cet ouvrage prétendu de l'adolescence de Mirabeau, et que son existence n'est appuyée d'aucune mention, ni même d'aucun indice dans les volumineuses correspondances dont nous sommes dépositaire; et dont l'enchaînement toujours continu, commencé long-temps avant sa naissance, nous présente, sur les trente premières années de sa vie, des détails en quelque sorte quotidiens, quant à sa position, ses impressions et ses travaux.

Cependant, une forte présomption de la vérité du fait résulte d'une lettre imprimée en 1776, dans *la Gazette Littéraire*, et qu'il est permis d'attribuer à Mirabeau, comme nous le verrons plus tard; on y lit, dans le texte: « Alors (1769) on » imprima quelques bagatelles du comte de Mirabeau, » et en note: « Un éloge du grand Condé, » composé pour une fête publique, quelques pièces de vers, etc. ¹. »

Quoi qu'il en soit de ce premier essai, des preuves diverses établissent que, dans le cours de sa vingtième année, au milieu des courses, des tra-

¹ Lettre de S.-M. (Saint-Mathieu) aux auteurs de la *Gazette Littéraire*, en tête de l'*Essai sur le Despotisme*. Paris, Lejay, 1792.

vaux, et des dangers d'une guerre irrégulière, il s'était sérieusement occupé d'un ouvrage, mélange d'histoire, de géographie, de statistique, dont le travail, de pure compilation, devait avoir, cependant, peu d'attrait pour un esprit aussi vif que le sien, et dans l'âge que caractérise essentiellement une impatience mobile et hative : « La campagne » finie, le comte de Mirabeau aperçoit partout les » traces des dévastations génoises, les vestiges de » leurs crimes; et à ce signalement du despotisme, » il reconnaît son ennemi : son cœur palpitant » d'indignation ne peut se contenir; son imagination, pressée d'idées, déborde; il écrit, il trace » un tableau rapide des malheurs des CorSES et » des forfaits génois ¹. »

Voilà comme Mirabeau parle de son premier ouvrage : écoutons présentement sa famille : « Il » s'est, en quelque sorte, emparé des CorSES, il a » eu tous leurs papiers, il a fait leur histoire qui, » selon le plan qu'il m'en a marqué, m'a surpris; » c'est un trait d'audace et de caractère ². L'avant- » propos d'une histoire de Corse, qu'il prétend ne » contenir que les quarante dernières années,

¹ Même lettre, déjà citée, de S.-M. (Saint-Mathieu) aux auteurs de la Gazette Littéraire, page 21. Mirabeau s'est exprimé de même, dans l'ouvrage intitulé *des Lettres de cachet et des prisons d'état*, t. 2, p. 127.

² Lettre inédite du marquis de Mirabeau au comte du Saillant, du 14 mai 1770.

» montre en récit l'antécédent de cette époque.

» Je t'assure qu'à vingt-un ans tu n'en aurais
» pas tant fait ; et moi , à quarante , je n'en aurais
» pas su faire la centième partie. J'y ai trouvé des
» principes clairs , et dictés par une tête pleine d'é-
» lévation , de feu , de nerf , et de génie , et par un
» cœur ferme , fort , et bon ¹. »

Mirabeau lui-même, quoique peu disposé, comme on le verra , à vanter ses ouvrages , dans lesquels il reconnaissait les défauts obligés d'une précipitation habituelle , faisait quelque cas de ce début :
» Ce travail était très-incorrect , sans doute , mais
» rempli de chaleur , de vérité , de vues , et de faits
» bien observés , dans un pays dont on n'a pas
» donné une notion exacte , parce que de merce-
» naires écrivains (les Germanès) , ou de fanati-
» ques enthousiastes (les Boswell) ont seuls entre-
» pris d'en parler ². *Buttafoco* (colonel au service
» de Corse) me faisait travailler à l'histoire de la
» Corse , et réellement j'en fis un ouvrage bien
» au-dessus de mon âge , que jamais mon père n'a
» voulu , malgré la demande de la Corse entière ,
» et les supplications de *Buttafoco* , laisser imprimer , non plus que l'excellente topographie de

¹ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau , du 21 mai 1770.

² Lettre , déjà citée , de S.-M. aux auteurs de la Gazette Littéraire , p. 22.

» toute l'île, que j'avais décrite, pas à pas, en
 » voyant tout de mes yeux, et avec tous les dé-
 » tails politiques, économiques, et historiques pos-
 » sibles. Tout cela est en Provence, et Dieu sait si
 » je le reverrai jamais ¹ ! »

Mirabeau va revenir après plus d'un an d'absence; nous l'apprenons par son père : « Tout en
 » lui ordonnant le transit incognito en Provence,
 » je lui ai permis, si le corps le permet, d'aller
 » baiser la main à son oncle à Mirabeau ². » Il
 arrive le 8 mai à Toulon, où, malgré l'ordre de
 ne se pas faire voir, il est reconnu par d'anciens
 condisciples, les jeunes de Forbin, de Moissac,
 de Villeneuve ³. Il écrit à son oncle pour lui de-
 mander la permission de l'aller voir; mais celui-
 ci, toujours soumis à son frère, hésite : « Il me
 » parut si fort craindre de te déplaire, que, ne
 » voulant pas lui ôter le respect dû aux ordres
 » paternels, et lui me demandant où il pouvait
 » se remiser, et moi ne pouvant, sans le faire
 » connaître, l'avoir avec moi, je lui conseillai

¹ Lettre inédite à Sophie de Monnier, du 16 mai 1778; lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 23 août 1770, et lettres originales, datées de Vincennes, t. 1, p. 90; t. 3, p. 173.

² Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, 12 avril 1770.

³ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, 45 mai 1770.

» d'aller attendre à Lambesc le passage de son
» régiment ¹. » Mirabeau insista : « Hier au soir
» (14 mai 1770) je fus tout surpris ; un soldat
» m'apporta un billet de M. Pierre Buffière, qui me
» demandait une heure pour me voir ; je lui fis
» réponse de venir. J'ai été enchanté de le voir.
» Mon cœur s'élargit beaucoup en le voyant ; je
» le trouvai laid , mais point mauvaise physiono-
» mie , et il a derrière ses coutures de petite-vérole
» et des traits qui se sont beaucoup changés, du
» fin , du gracieux , et du noble. S'il n'est pas pire
» que Néron , il sera meilleur que Marc-Aurèle ,
» car je ne crois jamais avoir trouvé tant d'esprit ;
» ma pauvre tête était absorbée. — Il me paraît te
» craindre comme le prévôt , mais il m'a juré qu'il
» n'y avait rien qu'il ne fit pour te plaire ; il m'a-
» voua qu'il avait fait bien des sottises , mais il me
» dit qu'il avait été dans le désespoir ² ; il disait à
» l'abbé ³ , qu'on l'avait mal pris dans son enfance ,
» et que Vioménil , son dernier colonel , l'avais pris
» par la douceur et par le raisonnement , et lui
» avait fait voir dans une bonne conduite un nou-

¹ Même Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau.

² Lettre , déjà citée , du marquis au bailli de Mirabeau , du 15 mai 1770.

³ L'abbé Castagny, chapelain du château de Mirabeau depuis 1742.

» vel ordre de choses ¹. Je lui marquais, l'autre
 » jour, que, sans le *régent*, je lui donnerais un
 » mémoire, en sujets de réflexions pour sa con-
 » duite à venir; il me répond : RÉGENTER ! *Puissent*
 » *tous mes régens être ainsi ! que n'ont-ils toujours*
 » *été tels* ² ! Il disait, l'autre jour, à Castagny, que
 » son oncle ³ ferait de lui ce qu'il voudrait. Il est
 » vrai que cet oncle l'a bien reçu, l'a traité comme
 » un homme, et lui a représenté, sans pédanterie,
 » que son père et son oncle, qui avaient, l'un ac-
 » quis de la célébrité, l'autre obtenu une estime
 » générale de ceux dont la médiocrité de sa
 » sphère et de ses talens l'avait mis à portée
 » d'être connu, ne le devaient l'un et l'autre qu'à
 » leur honnêteté, probité, et bonté ⁴. »

« Je t'assure donc que je le trouvai très-repen-
 » tant de ses fautes passées; il me paraît avoir le
 » cœur sensible; pour de l'esprit, je t'en ai parlé,
 » et le diable n'en a pas tant; je te le répète, ou
 » c'est le plus adroit et le plus habile persifleur de
 » l'univers, ou ce sera le plus grand sujet de l'Eu-
 » rope pour être général de terre ou de mer, ou
 » ministre, ou chancelier, ou pape, tout ce qu'il

¹ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du
 21 mai 1770.

² Lettre inédite du même au même, du 27 mai 1770.

³ Le bailli qui écrit.

⁴ Lettre, déjà citée, du bailli au marquis de Mirabeau,
 du 21 mai 1770.

» voudra. Tu étais quelqu'un à vingt-et-un an ,
 » mais pas la moitié ; et moi qui cependant , sans
 » être grand'chose , était quelque chosette alors ,
 » je t'avoue , sans modestie ni fausse vanité , qu'à
 » trente-cinq ans , quand , pendant ma royauté de
 » théâtre , j'ai arraché des créoles *que je n'étais*
 » *pas Européen* ¹ , je n'étais pas digne de jouer
 » auprès de lui le rôle de Strabon auprès de Démocrite ². Je te le répéterai mille fois , si ce jeune
 » homme ne me trompe pas , chose que je n'ose
 » pas assurer , à cause des anciennes préventions ,
 » mais que je parierais cependant cent contre un ,
 » et si Dieu lui prête vie , je ne sais s'il diffère des
 » plus grands hommes autrement que par la posi-
 » sition ³. Tu connais la tête carrée de Castagny ;
 » il ouvre les yeux , et puis il pleure de joie. Quand
 » à moi , cet enfant m'ouvre la poitrine. Ce qui me
 » fait bien penser de lui , c'est que je lui trouve
 » des défauts , ce qui me fait croire que je ne
 » m'aveugle point sur son compte ⁴. J'ai , pendant
 » trois jours , été dix heures par jour avec lui , et

¹ Comme gouverneur de la Guadeloupe , en 1754. Le bailli s'y fit adorer.

² Lettre déjà citée du bailli au marquis de Mirabeau , du 21 mai 1770.

³ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau , du 22 mai 1770.

⁴ Lettre déjà citée du bailli au marquis de Mirabeau , du 21 mai 1770.

» l'abbé Castagny environ treize heures. Je puis
» te jurer, ainsi que l'abbé, que nous n'y avons
» trouvé qu'un peu de vivacité et de feu, mais pas
» un mot qui ne dénotât droiture de cœur, éléva-
» tion d'âme, force de génie, le tout, peut-être,
» un peu exubérant; l'abbé prétend qu'il était prêt
» à pleurer quand cet enfant lui disait avec trans-
» port « *Hélas! que mon père daigne me connaî-*
» *tre! Je sais qu'il me croit le cœur mauvais, mais*
» *qu'il me mette à l'épreuve* ! »

L'histoire tout entière des torts et des malheurs de la jeunesse de Mirabeau nous semble résumée par ce peu de paroles, qui, dans l'abandon d'une correspondance intime, peignent naïvement les impressions que le neveu produit sur l'oncle, dont il fallait à la fois vaincre les préventions suggérées, satisfaire la solide raison et l'esprit pénétrant, émouvoir l'âme loyale et tendre, mais haute et ferme; ainsi est expliquée l'injuste et funeste erreur, que le marquis, naturellement opiniâtre et sévère, excité d'ailleurs par d'habiles obsessions, ne cessa de commettre en substituant la dureté qui devait rebuter, révolter peut-être un naturel ardent, à la persuasion qui pouvait le convaincre, à la douceur qui l'aurait amolli.

Mais, si bien averti par les remarques, par les

¹ Lettre, déjà citée, du bailli au marquis de Mirabeau, du 26 mai 1770.

exhortations pressantes d'un frère justement apprécié et chéri, le marquis, du moins, sut-il enfin comprendre Gabriel? Nous allons en juger : « Je » ne te remercie pas de l'accueil que tu as fait à » mon fils , parce que la main droite ne remercie » pas la main gauche; mais prends garde, ta bonté » te mène plus vite que mes lettres ne te peuvent » arriver , et te persuade que peu de temps suffit » pour siffler l'effigie dont tu veux faire un homme. » Au reste , tu penses bien que tout ce que tu » m'en dis m'a fait bien grand plaisir ; quoiqu'un » bon cœur soit un outil de dupe , toujours est-il » que ce qui te conviendra me conviendra sûrement, et c'est une grande avance. Son esprit vorace s'est trouvé à l'aise avec toi et en plein succès¹ ; mais défie-toi, tiens-toi en garde contre » la dorure de son bec ; c'est ou ce fut la vanité et » la présomption de Satan. Par saint Jean ! ne lui » passe pas les apologies , ou il te pètera dans la » main ; pour manger dans la main , c'est le premier homme du monde; mais sa tête est un moulin à vent et à feu; son imperturbable audace lui » servira pour sa fortune , si une fois il n'est plus » fou , mais je ne veux pas en tâter, et tu ne trouveras donc pas mauvais que j'aille plus lentement en besogne ; il ne faut pas qu'il marche si .

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 22 mai 1770.

» tôt sur sa longe, et, quoique sans morgue de pé-
 » dantesque primogéniture, je ne fus jamais de
 » l'avis des pères et fils camarades ¹. »

Ailleurs il écrit : « Le bon bailli l'a gardé plu-
 » sieurs jours, et le romanesque qui parfume ce
 » vaurien du haut en bas a monté à la tête, pour-
 » tant bonne et forte, de son oncle; il en a été *ab-*
 » *sorbé*, ce sont ses termes, il en est enchanté; le
 » drôle a joué ses grandes marionnettes ²; si j'en
 » croyais mon frère, jemelaisserais aller au carac-
 » tère usurpant, non par projet, mais par con-
 » fiance, de mon fils; et j'en serais cahotté, tan-
 » dis que je veux que ce soit tout le contraire ³.
 » Qu'il gagne son oncle, soit; il ne regagnera pas
 » son père à si bon marché ⁴. »

Ajoutons que c'était une résolution si bien ar-
 rêtée, que le marquis, projetant alors un voyage en
 Provence, prenait d'avance ses mesures pour n'y
 pas voir son fils. « Qu'il demeure donc avec toi
 » quand tu le lui permettras, ainsi que ses supé-
 » rieurs; mais il est bien entendu qu'il n'y sera

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du
 29 mai 1770.

² Lettre inédite du marquis de Mirabeau au comte du
 Saillant, du 26 mai 1770.

³ Lettre inédite du même au même, du 3 novembre
 1770.

⁴ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du
 1^{er} juin 1770.

» pas à mon arrivée, car je ne veux pas que le plai-
» sir de te voir ne soit pour moi qu'une paren-
» thèse. D'ailleurs, plus il me craint, moins je dois
» me laisser approcher, jusqu'à ce que j'aie certi-
» tude qu'il est capable de tenir sa tête à deux
» mains ¹. »

D'après de pareilles dispositions, il y avait lieu de penser que Mirabeau attendrait long-temps et le pardon paternel, et l'occasion de mettre à profit ses hautes facultés, ainsi que la juste ambition de réparer et parvenir. L'attente, en effet, se prolongea, ou plutôt elle n'eut point de terme.

« A la requête de son chef, j'avais demandé une
» commission de capitaine; M. de Choiseul m'ac-
» corda une compagnie de cavalerie. J'ai refusé net,
» ne voulant ni le désœuvrer, ni qu'il arrivât en-
» core camarade dans un nouveau corps ². Il se
» croirait un personnage, n'aurait que six mois de
» service, et quel service ³ ! »

Le marquis voulait, d'ailleurs, donner une tout autre direction aux études de son fils : « Je ne veux
» de rêveries ni littéraires ni militaires; je te prie
» de lui répéter ce que je lui dis, que *omnis homo*,

¹ Lettre inédite, déjà citée, du marquis au bailli de Mirabeau, du 22 mai 1770.

² Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau du 12 avril 1770.

³ Lettre inédite du marquis de Mirabeau au comte du Saillant, du 14 mai 1770.

» *nullus homo*, et de lui faire lire les *Économi-*
 » *ques*, et puis, les deux premières années des
 » *Ephémérides*, car je lui enverrai les autres, et il
 » verra là clarifiés l'esprit et la lettre des constitu-
 » tions anciennes, toujours branchues, et dont le
 » tronc est caché dans le taillis fourré des réglemens
 » postérieurs ¹. »

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 22 mai 1770. Les *Éphémérides du citoyen, ou Chronique de l'esprit national, et Bibliothèque raisonnée des sciences*, Paris, Lacombe, 1765 à 1772, in-12, étaient le recueil où l'association des économistes déposait ses oracles; l'abbé Baudeau et le marquis de Mirabeau en furent les fondateurs et les rédacteurs principaux jusqu'en 1768; Dupont de Nemours continua le recueil jusqu'en 1772. A propos des *Éphémérides*, nous trouvons dans nos lettres une preuve singulière de l'excès de morgue et d'orgueil; où le marquis de Mirabeau était entraîné par la double impulsion de l'esprit de secte, et d'un caractère naturellement altier et inflexible : « On est tout étonné
 » de mon intrépidité. Je t'ai conté avec quelle audace pa-
 » tente je me suis opposé ferme à toutes les mesures
 » prises et déjà avouées, pour dédier les *Éphémérides* à
 » M. le dauphin (depuis Louis XVI). J'ai tout fait rejeter
 » sur moi, et n'ai rien dit, sinon qu'il n'avait qu'à nous
 » mériter, que jusque-là c'était bassesse; et dans ce même
 » temps, je vais, malgré mes trembleurs, dédier mes
 » *Économiques* au grand-duc de Toscane. » (*Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau*, du 6 mars 1769.)

Aussi hautain et frondeur que son frère, mais toujours contre les abus, rarement contre l'autorité royale, le bailli n'approuvait pas cette fanfaronade du marquis :

Et cependant, ni le zèle, ni l'aptitude, ni l'application, n'avaient manqué à Mirabeau pour remplir ce qu'il croyait être sa vocation militaire :
 « Élevé dans les préjugés du service, bouillant
 » d'ambition, avide de gloire, robuste, ardent,
 » infatigable, audacieux, et cependant très-fleg-

« Tu crois m'avoir raconté l'histoire des *Éphémérides* ;
 » je sais que tu m'en as lâché quelque chose, mais rien
 » de suivi ; ainsi, je ne sais de quoi il tourne ; mais je
 » sais que je ne suis pas de ton avis, si tu as été à même
 » de présenter ou dédier les *Éphémérides* à M. le dauphin, et qu'on l'ait désiré de sa part. Crois-tu qu'un
 » homme puisse changer la manière d'être de ces gens-là ?
 » je crois n'avoir jamais passé pour bas, ni qu'on se soit
 » jamais plaint de mon peu de fermeté, tout au contraire ;
 » mais je crois qu'elle ne doit être employée que pour
 » éviter de mal faire. Or, ce n'est pas mal faire que de dédier
 » un pareil ouvrage à un homme de cet ordre ; c'est plutôt
 » opiniâtreté que fermeté. Que veut-on ? Le succès d'une
 » entreprise de bien public ; une telle déférence peut
 » l'accélérer, et ne saurait jamais y nuire ; le refus peut
 » nuire, et des sous-ordres piqués peuvent empêcher
 » l'impression. Qui sait ce que peuvent faire ces gens,
 » c'est-à-dire les faiseurs ? Considère, au surplus, que
 » quoique la France soit assez méprisée à présent, il ne s'agit
 » pas moins du *fils aîné de l'église* ; qu'un rien peut lui
 » rendre tout son lustre, et qu'un dauphin peut plus
 » pour ton but, que cent grands-ducs de Toscane. »
 (*Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 18 mars 1769.*)

Nous ne citerons plus que la réponse du marquis.

« Je t'ai conté à peu près tout ce qu'il y avait à dire

» matique, comme je l'ai prouvé dans tous les dan-
» gers où je me suis trouvé; ayant reçu de la nature
» un coup d'œil excellent et rapide, je devais me
» croire fait pour le service; toutes mes idées
» s'étaient donc tournées de ce côté; et, quoique
» mon esprit, affamé de toutes sortes de connais-

» sur la dédicace des *Éphémérides*. Le reste n'est que
» détail. Le docteur (Quesnay) avait manigancé cette idée,
» dès il y a deux ans. Mais notre franc et regrettable abbé
» (Baudeau) envoya tout au diable, en disant qu'il voulait
» être libre, et je trouvai qu'il avait raison. Cette année,
» ou à la fin de la dernière, j'appris tout-à-coup, par une
» indiscretion de quelque jeune confident, que la chose
» était faite pour le commencement de celle-ci, et l'épître
» prête et agréée. Nos plus sages amis dirent que c'était
» nous embarquer dans une cabale, et nous mettre en
» butte à l'autre, tromper les provinces qui avaient
» compté sur de la liberté, critiquer et approuver du haut
» en bas.

» Quant à moi, je tins à mon dire, qu'il fallait que les
» princes nous méritassent par des faits, ou, du moins,
» par des sentimens hautement professés. Dans ces sortes
» de conseils, il s'agit toujours de qui attachera le grelot,
» et il est vrai que c'est ma vocation un peu trop marquée.
» Je pris donc tout sur moi, et déclarai net que je quit-
» tais et désavouais les *Éphémérides*, sitôt qu'elles pren-
» draient une enseigne de cour. Après maints détails
» où je tins ferme, on n'en parla plus; cependant le duc
» de Saint-Mégrin (depuis duc de La Vauguyon, fils du
» duc de La Vauguyon, gouverneur des petits-fils de
» Louis XV), vint me faire une sorte d'explication en
» excuses; je sentis bien ce que cela voulait dire, mais je
» tins ferme, en lui disant qu'on avait perdu M. de Fé-

» sances , se soit dirigé vers tous les genres, cinq
 » années de ma vie ont été consacrées presque en-
 » tières aux études militaires, il n'est pas un livre
 » de guerre, dans aucune langue, morte ou vi-
 » vante, que je n'aie lu. Je puis montrer des
 » extraits de trois cents auteurs militaires ; extraits
 » raisonnés, comparés et commentés, et des mé-
 » moires de moi sur toutes les parties du métier ,
 » depuis les plus grands objets de la guerre jus-
 » qu'aux détails du génie, de l'artillerie, des vivres
 » même ¹. » Il dit ailleurs : « Ce que je suis le plus

» nelon, en montrant au feu roi qu'il élevait son successeur
 » dans des principes contraires à ceux de son administra-
 » tion. Il ne fut pas sans réplique d'après la différence
 » des temps et des personnes, ajoutant, du reste, que
 » son père, qui en devait tirer tout l'avantage vis-à-vis
 » de la nation, en faisait volontiers le sacrifice à la sûreté
 » de la chose ; à quoi répondu force compliments, avec
 » connaissance de ce que pèsent les sacrifices de cour.
 » Mais ta lettre est la première chose qui ait pu me don-
 » ner, à cet égard, quelque regret, vu le cas que je fais
 » de ta judiciaire. » (*Lettre inédite du marquis au bailli
 de Mirabeau, du 30 mars 1769.*)

¹ Lettres du donjon de Vincennes, tome III, page 21.

Plus tard, cette inclination avait cédé aux refus pater-
 nels, à des préoccupations plus fortes, et à l'empire des
 principes qui, de bonne heure, s'emparèrent de l'esprit
 et de l'ame de Mirabeau. Il dit dans une lettre à Sophie :
 « Il y a long-temps que mes idées sont changées sur ce
 » sujet. 1^o Je erois que les hommes, et par conséquent
 » les rois, ne peuvent donner que ce qu'ils possèdent, le

» né, ou je me trompe fort, c'est homme de guerre,
 » parce que là, seulement, je suis froid, calme,
 » gai, sans impétuosité, et je sens moi-même que
 » je grandis beaucoup ¹. »

Ces efforts persévérans, leur résultat nécessaire, dans un esprit de pareille trempe, l'application, l'intelligence supérieure dont le jeune officier avait fait preuve dans la campagne de Corse, l'estime

» droit de faire et de commander des actions justes, con-
 » formes à l'ordre et aux lois immuables de la nature.
 » Un homme vertueux doit donc être le seul juge de la
 » légitimité de la guerre qu'il s'agit de faire. Cette phi-
 » losophie, qui est et sera la mienne, n'est pas compa-
 » tible avec un uniforme. 2^o Les troupes réglées, les
 » armées perpétuelles n'ont été, ne sont et ne seront
 » bonnes qu'à établir l'autorité arbitraire et à la main-
 » tenir. Or, je ne suis pas de ces mercenaires qui, ne
 » connaissant que celui dont ils reçoivent la solde, ne se
 » rappellent jamais que cette solde est payée par le
 » peuple; qui s'honorent de servir un homme, tandis
 » qu'ils devraient se croire uniquement destinés à la
 » défense de leur patrie; qui volent aux ordres de ce
 » qu'ils appellent leur *maître* (mot infâme, injurieux au
 » roi et à la nation), sans penser qu'ils se réduisent à
 » porter une livrée plutôt qu'un uniforme; sans savoir
 » que le plus vil, le plus odieux, le plus détestable des
 » métiers est celui de satellite d'un despote, de géolier
 » de ses frères. Le service ne me convient donc pas. »
 (*Lettres originales de Vincennes*, tome III, page 22.)

¹ Lettre inédite de Mirabeau à sa sœur, madame du Saillant, du 11 septembre 1780, déjà citée et extraite, mais seulement dans une note précédente, page 281.

particulière que son rigide colonel lui avait témoignée , l'affection tendre qu'il avait obtenue du lieutenant-colonel Villereau, qui l'avait encore vu de plus près , tous ces titres avaient été compris par le ministre de la guerre , M. de Monteynard , qui, le 25 janvier 1771, écrivait au marquis de Mirabeau : « Je viens de mettre sous les yeux du » roi les représentations faites au sujet de mon- » sieur votre fils , qui a rang de sous-lieutenant » dans la légion de Lorraine ; sa majesté a bien » voulu écouter favorablement le compte que je » lui ai rendu de son zèle , de sa bravoure et de » son application , et elle lui a accordé la commis- » sion de capitaine ; il sera attaché en cette qualité » au corps des dragons¹. »

» Heureusement , écrit le marquis, sa commis- » sion ne l'oblige à aucun service ; » et en effet, soit éloignement pour la profession des armes qu'il avait quittée lui-même à 28 ans² avec le même grade de capitaine, soit préoccupation d'autres projets, le marquis n'essaya rien, pour faire entrer dans la carrière du service actif, Mirabeau qui brûlait de s'y distinguer. Aux pressantes sollicitations de son frère, excité par Gabriel , le marquis

¹ Lettre inédite du marquis de Mirabeau au comte du Saillant , du 26 janvier 1771.

² Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 3 décembre 1770.

³ Le 7 mars 1743. Voir ci-dessus , page 210.

répondait : « La guerre ? et qu'il me dise ou seront » les armées de merluches ou de harengs ; et croit- » il que j'ai des fonds pour lui faire donner des » batailles comme Arlequin et Scaramouche ? » Seulement, il songea un moment à l'employer dans les états-majors. « Je travaille à présent à obtenir » que ton neveu *l'Ouragan* accompagne le comte » du Muy, directeur-général, dans sa tournée, qui » embrasse la Flandre, les Trois Evêchés, et l'Alsace ¹ ; il a refusé trente des plus notables de » France, et, par conséquent, moi, fort honnêtement du reste ; mais je ne me tiens pas pour » battu ². » Néanmoins, ce dessein n'eut point de suite.

D'un autre côté, un projet différent flatta, un moment, l'ardeur valeureuse et ambitieuse de Mirabeau. « M. le baron de Vioménil » (*le rude colonel* de la légion de Lorraine, depuis maréchal de France, mort en 1824) « m'a promis d'emmener » mon fils soit en Hongrie, où il demande à aller, » soit dans la tournée d'inspection des troupes légères ³. Le mal est que nous sommes en si haute

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 7 septembre 1770.

² Lettre inédite du marquis de Mirabeau au comte du Saillant, du 7 avril 1771.

³ Lettre inédite du marquis de Mirabeau au comte du Saillant, 5 mai 1771.

» considération , que l'empereur ¹ ne veut point de
» Français ². »

Cependant, Mirabeau s'opiniâtrait à vouloir servir; désespérant d'être employé dans l'armée de terre, il songeait à entrer dans la marine, et son esprit ardent envisageait cette arme sous un aspect grandiose et nouveau. « Il me disait que, forcé
» d'attendre indéfiniment le métier de terre, il
» eût préféré la marine ³; il regarde ce métier-là,
» et à raison, comme le seul, par lui-même, qui
» met le plus dans la main les moyens, et, en usage
» et évidence, les talens d'un chacun. Il pense qu'en
» y perçant on percera plus qu'ailleurs; et j'avoue
» qu'il me fit apercevoir que moi, qui ne le vaudrais
» pas, à beaucoup près, j'avais assez marqué,
» chose que je n'eusse peut-être pas faite dans un
» métier sanglé de lieutenans-généraux, maréchaux-
» de-camp, colonels, majors, etc. Car, dit-il, dans
» la marine, l'officier de quart est un souverain,
» déclaré habile ou mal habile le lendemain d'une
» mauvaise nuit ⁴. »

¹ Joseph II, c'est-à-dire Marie-Thérèse, sa mère, qui avait gardé l'exercice du pouvoir.

² Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 31 mai 1771.

³ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 15 mai 1770.

⁴ Lettre déjà citée du bailli au marquis de Mirabeau, du 21 mai 1770.

Mais le marquis, par dégoût des difficultés, par manie d'*économisme*, persiste à vouloir détourner Mirabeau de sa vocation militaire, et à *le faire rural*¹. « Je ne veux pas de rêveries romanesques, » et de voyages dans les planètes, et d'amusemens » infructueux. C'est le travail et son succès qui » font le plaisir. Les cinq sens de nature nous furent donnés pour nous aider au travail. La vue » et le tact, l'odorat et le goût pour discerner les » objets, l'ouïe pour correspondre; et le plaisir, » qui n'est qu'une virgule dans toute cette phrase- » là, ne peut aller qu'après le besoin. Le mal général en France est la rénitence au travail; depuis l'urbanité, et les arts, et les quincailleries, » et les brevets, et les rubans, les plus sages même » ont voulu que les terres fussent comme des rentes, » au moyen de quoi l'on plaint les réparations, » améliorations et entretien; c'est pourtant assez, » et tout ce qu'il faut pour occuper qui doit être » propriétaire, qui conséquemment doit sentir » qu'il doit justice et présence à des hommes qui » sont ses frères, et non des éponges à presser pour » aller à l'Opéra, et avoir des roues dorées sur le » pavé de Paris. »

« Ne manque pas de lui faire lire les *Économiques* et puis les *Éphémérides*. Le paquet que j'ai

¹ Lettre, déjà citée, du marquis au bailli de Mirabeau, du 22 mai 1770.

» adressé à mon fils contient mon nouvel ouvrage
» qui était pour toi. C'est un *Catéchisme économi-*
» *que*. Je lui marque combien il est indispensable
» pour lui, s'il veut porter mon nom, qu'il sache
» à fond ma science, sans quoi il se trouverait
» presque partout un point de ralliement de gens
» suffoqués des préjugés qui les entourent; et son
» ignorance, ou me calomnierait, ou le rendrait
» méprisable; ordonne-lui de s'appliquer à cette
» science, et de la savoir à fond; tu ne saurais
» croire combien elle asseoit le cœur, et met l'es-
» prit à l'aise ¹. »

» Dis à ton neveu, *Echine de loup*, qui m'écrit
» toujours en avant, jamais de côté, à trois bouil-
» lons, avec une familiarité de style sur laquelle
» une antique et superstitieuse habitude me rend
» minutieux, que le jeune prince héréditaire de
» Bade m'a fait tenir un *Résumé économique*; et que
» celui qui succède à mon nom doit se faire baudet
» ou ministre d'état, ou bien savoir, en ce genre,
» occuper ma place; qu'il lise les *Économiques* et
» l'*Avis de l'éditeur* qui est à la tête du *Précis des*
» *Éléments*, ouvrage le plus travaillé que j'ai fait,
» quoique bien malade. Qu'il me fasse sur la cul-
» ture du-Bas Limousin et du Périgord les mêmes
» relevés qu'il a faits en Corse, avec la toise éco-
» nomique qu'il a dû acquérir depuis.

¹ Lettre inédite, déjà citée, du marquis au bailli de Mirabeau, du 1^{er} juin 1770.

« Du reste, je te recommande de nouveau de
» rabattre toutes ses fumées , et sa verve débella-
» trice. Sa dernière lettre , sa marine , ses pro-
» vines ne m'ont pas contenté du tout , non qu'il
» y eût rien de bifugue ni de choquant dans le
» style , que *la bonté que tu as de lui tenir compa-*
» *gnie*, en parlant de ses promenades. Tu verras
» la manière dont je lui réponds , qui ne comporte
» point de pédanterie , mais qui l'avertit de toute
» disconvenance entre gens non contemporains ¹. »
Mais la *science économique* avait peu d'attraits
pour Mirabeau ; la théorie lui paraissait étroite ,
fausse , systématique jusqu'au sophisme , et par-
tant pédantesque et stérile ; près de son père il
se bornait à énoncer timidement quelques doutes
qui semblaient autant de sacrilèges ; de loin , il
s'exprimait plus ouvertement , et ses discours
étaient rapportés et envenimés par les espions do-
mestiques , dont son père l'environna toujours.

Cependant, il embrasse avec courage un travail
fastidieux qui lui est imposé , relativement à la
terre de Mirabeau , où il continue de résider avec
le bailli ; celui-ci apprécie de plus en plus Ga-
briel , et les relations qu'il en fait , les instances
qu'il multiplie pour obtenir son rappel , excitent ,
sinon la colère , du moins la défiance du marquis.

¹ Lettre inédite, déjà citée, du marquis au bailli de
Mirabeau, du 4 juin 1770.

« Comme il est vraisemblable que je radoterai deux
» ans plus tôt que toi , tout au moins , je vois que
» les grandes marionnettes de M. Pierre Buffière
» sont devenues plus susceptibles de durée ; une
» chose seulement , n'aimai-je pas du tout , c'est
» qu'il continue de dire *qu'on l'a mal pris* ; je dis
» *continue* , car c'est son dire depuis quinze ans ,
» et rien n'est plus faux : du reste , prends-y
» garde , une bouteille ficelée depuis vingt-un ans
» ne doit pas être tout à-coup et pleinement débou-
» chée , car tout s'en irait ¹. »

Il dit encore ailleurs : « Il faut bien laisser aller
» les jeunes chiens , mais les vieux ne doivent pas
» les suivre ; ils demeurent derrière , et d'un coup
» de voix ils ramènent sur la voie toute la meute ²,
» Qu'y a-t-il donc qui presse tant de tout lâcher
» au premier signe ? Pour avoir montré prématu-
» rément un homme , il arrive en un pays où l'on
» n'a ni le temps ni le goût de recevoir la seconde
» édition , si revue et corrigée qu'elle soit ³. »

Mais le bailli s'obstine à louer le neveu qu'il
veut faire rentrer en grâce. « M. le comte Pierre
» Buffière travaille comme un forcat à se mettre la

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du
4 juin 1770.

² Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau ,
9 juin 1770.

³ Lettre déjà citée du marquis au bailli de Mirabeau , du
7 décembre 1770.

» terre de Mirabeau dans la tête ; le drôle y mord
 » bien ; il fait des plans de campagne contre la
 » Duranee ¹, et en fait des volumes ; c'est l'écri-
 » vain le plus abondant et le plus rapide ; ni toi ,
 » ni moi n'y faisons œuvre ; il me dit plaisamment
 » que si , selon son impétueux désir, je veux le
 » garder à Mirabeau , il sera utile à mes jambes ,
 » jadis cassées , comme mes lunettes le sont à mes
 » yeux. Je t'assure , qu'excepté qu'il m'a usé en
 » huit jours ma provision de papier de huit mois ,
 » j'en suis très-content ; c'est une tête bien verte
 » et pleine de vivacité et de feu ; mais je n'y vois
 » que de la verdure , qui , je crois , deviendra
 » sèche ². Je ne le donne pas pour une tête bien
 » mûre , mais pour une tête bien forte , où il y a
 » bien du talent. Je crois , car je n'ose porter de
 » jugement , je crois , dis-je , *salvo jure paterno* ,
 » que la façon de le prendre , c'est de lui parler
 » raison ; il s'échauffe et crie , et puis revient de
 » bonne foi ; il entend raison , il note tout ce
 » qu'il entend dire , et qu'il ne savait pas. Vous
 » êtes , d'ailleurs , assez éloignés de compte , car
 » tu dis que tu ne veux pas le voir qu'il ne te soit

¹ La Duranee , qui traverse la terre de Mirabeau , ravage continuellement ses bords par les irruptions irrégulières de son cours rapide et capricieux.

² Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau , du 30 mai 1770.

» plus connu ; lui demande , à mains jointes , que
 » son père veuille bien le connaître ¹. »

« Je reviens à M. Pierre Buflière. J'avoue que
 » Poisson m'a paru un homme de mérite ; je crains
 » cependant qu'il n'ait pas assez laissé de ce que
 » les Italiens appellent *si fuogo*, aux saillies de l'es-
 » prit chaud de cet enfant ; et qu'en le contenant
 » surtout , il n'ait , pour ainsi dire , encombré le
 » fourneau ; j'y vois une exubérance terrible. Je
 » sais qu'il faut des épreuves ; mais je sais aussi
 » que nos craintes sont aussi sujettes à nous trom-
 » per que nos espérances. Du reste , je sens bien
 » qu'il peut y avoir de la prévention de ma part ,
 » car je ne saurais sentir paternité que vis-à-vis
 » tes enfans. Celui-ci m'a paru facile à rendre pré-
 » somptueux ; il y a d'autant plus de danger pour
 » lui à cet égard , qu'il est impossible qu'il ne
 » sente pas une certaine supériorité de génie vis-
 » à-vis presque tout ce qui est de son âge , et de
 » beaucoup de plus vieux ; il n'a pas , comme toi ,
 » le frein de la timidité , car , de cela , il me pa-
 » raît n'en avoir point du tout ² ; il est même , je
 » crois , un peu présomptueux ; mais peut-être
 » l'étions-nous plus à son âge , et que cela paraîs-
 » sait moins à cause de notre sauvagerie ³. »

¹ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau , du
 1 juin 1770.

² Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau , du
 6 mai 1770.

³ Lettre inédite du même au même , 21 août 1770.

» Je te dirai que je crus, en voyant cet enfant,
» devoir le laisser aller pour le mieux connaître ;
» je sens que je suis toujours à temps de prendre
» le ton sec. Lorsque je le trouvais trop exalté, je
» me mettais à rire, et le reprenais froidement, et
» comme me réjouissant de le voir prêt à extrava-
» guer ; et je le redressais, sans lui faire sentir
» autorité, convenant même que celle d'un oncle
» ne doit être que dans la force de tête, droiture
» de cœur, pureté de mœurs et d'exemples. J'ai su
» lui lâcher qu'il était à l'épreuve ; que sa con-
» duite actuelle déciderait de son sort futur, heu-
» reux ou malheureux ; et que moi, en particu-
» lier, je lui serais un ami utile et condescendant,
» si je voyais que le cœur fût bon, et qu'il cher-
» chât à se rendre digne de toi ; mais que je serais
» aussi le plus sévère de ses juges, s'il s'en ren-
» dait indigne, et que, sûrement dans ce dernier
» cas, sans émotion ni colère, je le renoncerais et
» n'entendrais plus parler de lui ¹. »

« L'amitié naturelle en moi pour les miens, et
» peut-être mon amour-propre m'ont-ils séduit.
» J'ai encore une raison de l'être, et cette raison
» tu me la rappelles, en me reprochant que je te
» disais, il y a trente ans, que tu avais du pen-
» chant maternel ² à la pédanterie ; qu'avec cela

¹ Lettre inédite, déjà citée, du bailli au marquis de Mira-
beau, du 6 mai 1770.

² Nos lecteurs savent que la marquise de Mirabeau, et

» on ratait tous les hommes à faire, et l'on en-
 » nuyait tous hommes faits, et qu'il fallait d'au-
 » tant moins désespérer des jeunes, qu'en eux il
 » n'y a guère de vice qui ne soit une vertu gâtée ¹.
 » C'est que j'ai toujours vu partout que la jeunesse
 » prenait confiance en moi; et j'ai vu des têtes
 » dans la marine et à Malte, dont personne ne
 » pouvait rien faire, dont je suis venu à bout par
 » une ratiocination claire et mêlée de plaisanterie.
 » Cette jeunesse qui voyait que c'était chez moi
 » équanimité, et non faiblesse, qui faisait que je
 » ne me fâchais pas, m'en aimait et m'en croyait
 » mieux. Tout cela, dis-je, peut m'avoir rendu
 » dupe de ce jeune homme; mais je ne le crois
 » pas : pourvu qu'il reconnaisse sincèrement ses
 » fautes, j'aime mieux qu'il ait cherché toujours à
 » exercer sa raison que d'avouer si facilement. Je
 » n'ai pas vu de pires sujets que ceux qui convien-
 » nent facilement de leurs torts, étant jeunes; cela
 » marque indifférence sur le tort, qui est cepen-
 » dant le seul vrai mal moral ². »

« Cette tête-là est un moulin à pensées et idées,
 » dont plusieurs sont très-neuves; tu trouveras,

mère du marquis et du bailli, était d'un caractère fort
 sévère, et de la plus austère dévotion.

¹ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du
 14 juin 1770.

² Lettre inédite déjà citée du bailli au marquis de Mi-
 rabeau, du 6 mai 1770.

» comme moi , que le fourneau est chaud , très-
» chaud ; mais , cher frère , rappelons-nous cet âge-
» là , et le salpêtre particulier à notre sang ; il est
» bon qu'il soit à portée d'être connu , car , enten-
» dant parfaitement raison , il n'entend que cela ,
» et a une peine horrible à se soumettre à toutes
» les autres brides de l'humanité ¹. »

Un petit fait assez curieux vient à l'appui de cette dernière remarque. Nous avons entre les mains bon nombre de notes que prenait alors dans ses courses Mirabeau , qui , comme on vient de le voir , étudiait le domaine où il résidait temporairement ; ces souvenirs informes et désordonnés étaient écrits dans les champs , au crayon , sur le genou , et la plupart étaient abandonnés quand il en avait extrait la substance des comptes et propositions adressés à son père. Nous transcrivons littéralement ici une de ces notes. « Je ferais tout garnir
» en saules et en peupliers , bien serrés , qui for-
» meraient une bonne claie , très-défectueuse pour
» la Durance , mais suffisante pour notre objet ;
» quant aux chênes , on dit qu'ils sont marqués ²
» pour servir à la construction (navale). Cela plait
» sans doute à dire à MM. les commissaires ; mais ,
» puisque dire y a , j'ai ouï dire que les Mirabeau

¹ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau ,
10 juin 1770.

² Conformément aux dispositions de l'ordonnance de
1669.

» n'aimaient pas les commissaires , et je crois que
» c'est une de leurs vertus ¹. » Puis , après cet
étrange et caractéristique *à parte*, il continue sa
note , sans interligne , sans alinéa , en ces termes :
« Il y a dans cette partie deux brèches peu con-
» sidérables que le torrent a faites , et qu'il faut
» réparer, etc. »

Quand l'on songe aux suites , il y a certainement
quelque chose de fort remarquable dans cette ob-
servation que Mirabeau s'adresse à soi-même, dans
cette naïve saillie d'un caractère qui , de si bonne
heure , se révoltait contre l'arbitraire , quelque
part qu'il l'aperçût. C'était donc , comme le sage
bailli ne cessait de le dire , le frein élastique de la
raison , et non le joug dur de l'autorité , dédai-
gneuse de s'expliquer , qu'il fallait imposer à ce fou-
gueux jeune homme. « Si j'avais un conseil à te
» donner à cet égard , je voudrais que tu lui mon-
» trasses un peu , non pas de bonté , mais un peu
» de diminution de tension ². » Dans la même let-
tre , le bailli revient encore sur ce conseil : « Je ne
» veux pas , par rapport à lui , faire un pas que
» de ton aveu ; car je vois qu'il n'est pas possible
» de s'entendre , et , par exemple , il t'a déplu par
» une chose que je lui avais conseillée , parce que

¹ Cahier autographe de notes agronomiques , n° 37.

² Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau ,
16 juin 1770.

» tu as cru qu'il avait pris cela sous son bonnet.
 » Enfin, cher frère, je te demande, par rapport à
 » toi, de vouloir bien, si l'on t'en demande du
 » bien, avoir un peu l'air de relâcher de l'austé-
 » rité que tu y as mise avec grande raison; mais
 » s'il fait cesser tes motifs, il me semble qu'il faut
 » au moins diminuer leur effet ¹. Je voudrais, sauf
 » un meilleur avis, que tu le reçusses comme un
 » homme dont j'ai été caution, et que tu te déri-
 » dasses un peu, sans t'abandonner, et que tu le
 » visses venir, mais qu'il te crût son ami, et qu'il
 » t'intéresse beaucoup ². »

La légion de Lorraine, qui était restée à Hyères,
 est enfin arrivée, et Mirabeau est allé la joindre au
 Pont-Saint-Esprit; son souvenir occupe le bailli; il
 va partout recueillant les témoignages favorables
 qu'il ne cesse de transmettre avec plus de zèle que
 de succès. « Tous mes domestiques, qui sont oisifs
 » et chasseurs, et qui l'ont suivi partout, le chéris-
 » sent, et assurément l'intérêt n'y est entré pour
 » rien, car ce n'était pas le côté par où M. Pierre
 » Buffière pouvait capter les suffrages; j'ai vu, de
 » plus, son major et son aide-major, qui est un
 » homme à chapitre d'Allemagne, tous deux che-
 » valiers de Saint-Louis, *ergo* pas enfans, et tous

¹ Même lettre.

² Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau,
 21 août 1770.

» deux un air de décence et de gravité militaire
 » que je n'avais pas même entrevu depuis mon re-
 » tour en France; ils m'en ont brièvement parlé,
 » parce qu'il était présent, mais j'ai observé avec
 » scrupule la manière dont ils étaient ensemble,
 » et j'ai bien vu qu'ils l'aimaient et l'estimaient
 » beaucoup. Au surplus, l'abbé Castagny a été aux
 » écoutes, et le hasard le mit dans le cas d'avoir
 » une conversation avec des officiers de ce corps,
 » et il leur demanda de ses nouvelles : *Morbleu !*
 » *monsieur l'abbé*, lui dirent-ils, *c'est un garçon*
 » *diablement vif, mais c'est un bon garçon qui a de*
 » *l'esprit comme trois cent mille diables, et parbleu !*
 » *un homme très-brave.* Le baron de Laugier, pré-
 » sent, fut l'embrasser, et fut très-content de l'air
 » de respect qu'il témoigna à sa crinière blanche ¹. »

« Calcule bien avec toi-même s'il n'est pas utile
 » que tu le connaisses ; permets que je te dise que
 » la rigueur peut faire mal ; je ne sais si je me suis
 » laissé séduire par l'amitié qu'il m'a montrée ;
 » mais il me semble que je ne le valais pas à beau-
 » coup près à son âge ; tu sais aussi qu'à cet âge-là
 » on peut être étourdi ; il fait ici la conquête de
 » tous ceux qui le voient ². »

« Je persiste toujours dans mon avis, sauf le
 » tien ; je me flatte que quand je n'en suis pas, tu

¹ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du
 18 juin 1770.

² Même lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau.

» sens bien que c'est pour en être mieux ; tous ces
» braves gens me répètent sans cesse : *Oh ! Mon-*
» *seigneur ! il faudrait l'avoir suivi comme nous,*
» *pour savoir combien il est bon.* Or, dans nos con-
» versations où je ne le gênais pas, et où je me
» relâchais même pour qu'il se plût à niveau, j'ai
» vu et cru voir une tête forte et encore verte,
» mais rien de louche pour le cœur. Je crois bien
» qu'en baissant la tête, par respect pour ton au-
» torité, et se taisant par le même sentiment, il
» n'en croira pourtant que ce qui aura été démon-
» tré à sa raison. Cette raison a vingt-un ans : je
» crois t'avoir marqué qu'il me fournit lui-même
» l'occasion de lui faire faire une réflexion qu'il fit
» sur-le-champ, car, quand il se passe quelque
» chose dans sa tête, il avance le front, et ne re-
» garde plus nulle part. Il me lâcha que ses idées
» avaient bien changé depuis l'âge de dix-huit ans,
» j'en pris mon texte pour l'assurer que, puisqu'el-
» les avaient tant changé en trois ans, encore qua-
» tre ans et elles changeraient encore ; et j'avouai
» que les miennes avaient fort changé depuis l'âge
» de quarante ans, âge auquel on doit croire être
» parfaitement formé. La prudence, lui dis-je en
» badinant, vertu qui ne doit pas encore former
» le fond de votre sac, exige qu'on balance un peu
» le pour et le contre, avant de se décider ¹. Tu

¹ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du
22 juin 1770.

» dois reconnaître là ma vieille politique; il y a
» long-temps que je crois que le moyen d'amender
» la jeunesse c'est de l'engager, sans qu'elle s'en
» aperçoive, à faire des réflexions. Les hommes
» ne se corrigent que d'après leurs propres idées.
» Ajoute que quand il se trompe je le lui fais voir
» sans le dire; car je ne connais encore rien qui
» forme plus un jeune homme que l'évidence de
» la fausseté de ses calculs ¹. »

« Je te dirai, en sus, que, tous les jours, on me
» dit, de quelque nouveau côté, qu'on en a ouï
» du bien; conséquemment, toujours sauf ton
» avis, je vais hasarder le mien. Si l'on t'en mande
» du bien, je voudrais que tu lui témoignasses
» que son oncle et autres, t'ayant marqué sa ré-
» sipiscence, tu seras bien aise de retrouver en lui
» un fils, et qu'il ne tiendra qu'à lui de retrouver
» un père dont il ferait le bonheur ². »

« Le brave Pierre Buffière a-laissé à Mirabeau
» cette réputation de bonté qui m'est revenue par
» en bas. Les paysans disent : *Es ben vior, mais es*
» *bouen, nous fazie amitié en touties; bouleque tou-*
» *jours, mai n'a ger d'ourguei* ³. »

¹ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 18 septembre 1770.

² Lettre inédite, déjà citée, du bailli au marquis de Mirabeau, du 22 juin 1770.

³ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 27 juin 1770.

« J'étudie toujours Pierre Buffière, et je lui af-
» firme le cœur bon; du reste, il est plus jeune
» qu'on ne l'est à son âge. C'est un singulier con-
» traste que celui de son enfantillage avec des
» réflexions, et des pensées, et des écrits qui pa-
» raissent être de Locke; en tout, c'est une tête à
» laquelle il faut force pâture, et qui sera plus que
» bonne, à ce que je crois, car je me rappelle tou-
» jours que nous avons eu vingt-un ans, et des
» trente-deux vents de la boussole qui allaient
» dans ma tête, sous l'apparence plus grave que
» celle de mon neveu; mais le diable n'y perdait
» rien. En tout, je crois que tu auras lieu d'être
» content. Il est très-sensible, et dès que tu lui
» montreras de l'amitié tu le rendras heureux. Il
» a du génie, véritablement, il est porté à la pré-
» somption comme les gens de génie de son âge;
» ainsi, sans l'être, l'étais-je à son âge, et toi
» aussi, qui l'étais; mais cela paraissait moins à
» cause de notre sauvagerie. Je lui crois de l'am-
» bition, et, à dire vrai, il est dans l'âge d'en avoir;
» je ne vis jamais de Bohême à qui le soleil, le
» vent, la pluie, la grêle fissent moins de peur;
» il est comme le pain d'orge, son patron, toute
» armoire lui convient. Il me semble qu'il aime
» beaucoup la guerre, mais il me donna hier une
» bonne scène; je lui fis le détail des désagrémens
» purement moraux de ce métier-là, après qu'il
» nous eut lâché sa ratelée d'ambition; la mienne,

» en rabatjoie, lui fit alonger la physionomie, et
» je vis qu'il réfléchissait sur tout cela. Je souhaite
» de le garder, parce qu'il me semble qu'il m'a pris
» en amitié, et moi j'y gagne, en ce que cela per-
» fectionne mon éducation; je crois qu'en con-
» science tu trouveras qu'il est tems que je sois un
» jeune homme bien élevé. Du reste, je persiste à
» croire que le voisinage du père lui serait bon;
» tu lui en imposerais sur ses petites imperfections,
» car, jusqu'à présent, je ne trouve rien de mau-
» vais, quoique je l'aie mis fort à l'aise pour bien
» le connaître ¹. »

Soit que les représentations du bailli eussent enfin persuadé son frère, soit que le marquis, appelé en Limousin par des intérêts de famille, y eût besoin de Gabriel, la défense imposée à celui-ci d'approcher de son père, avait été levée.

« M. Pierre Buflière sera porteur, cher frère,
» de cette lettre-ci, il part aujourd'hui : peut-être
» ne le trouveras-tu pas bien fort dans le métier
» d'économiste; mais, d'abord, je n'y ai insisté
» qu'avec discrétion, car le moyen de faire réussir
» une chose, c'est de n'y pas trop attacher de vo-
» lonté; le désir nous fait voir double, et, en gé-
» néral rien ne nous réussit que ce qui nous est à
» peu près comme égal. »

¹ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 5 juillet 1770.

« Ensuite, comme ton fils a beaucoup d'esprit,
» et même ce qu'on peut appeler du génie, il y a
» toujours de la ressource avec cette sorte d'hom-
» mes. D'ailleurs, sauf respect, la matière est bien
» froide pour entrer dans sa tête bouillante. Ce
» n'est pas assurément à toi qu'il faut dire qu'il
» serait aussi ridicule à un père de vouloir que les
» idées de ses enfans se conformassent aux siennes,
» que de vouloir qu'ils pussent chauffer ses sou-
» liers; et, pourvu que le cœur soit droit, on ne
» saurait disputer des goûts. Il est d'ailleurs fort
» laborieux naturellement, et je lui ai donné tes
» idées et les miennes sur le travail, en lui répé-
» tant que rien ne fixe tant la vie qu'il échappe si
» douloureusement à la paresse et à la volupté;
» que l'esprit se soutient et s'épure tandis qu'on
» sent déperir chez soi le marc et la lie; et qu'une
» des preuves physiques de l'immortalité de l'âme,
» c'est l'esprit et le feu des hommes qui sont ac-
» tifs dans la vieillesse, qui ne meurent qu'à demi,
» et de la portion qui leur était à charge. Du reste,
» ton fils te craint, te respecte et t'aime; mais je
» crois avoir découvert sa manière de penser, en
» lui témoignant amitié. Je pense que, sans perdre
» la gravité et autorité paternelle, il faut que tu
» témoignes de la bonté et intérêt à ce jeune homme.
» Non seulement tu le connaîtras mieux, mais tes
» leçons perceront mieux, car un fils, vis-à-vis de
» son père, sait bien qu'il n'a rien à contredire,

» mais peut bien n'être pas persuadé. Comme j'ai
 » été fils , je me rappelle ma manière : mon éduca-
 » tion ne s'est formée que par les gens qui m'ont
 » témoigné amitié, et toutes les fois que mon père
 » me grondait, je me taisais, mais mon calcul par-
 » ticulier allait son train ¹. »

Nous voyons , dans un passage de cette même lettre , que Mirabeau , en même temps qu'il cède très-naturellement aux préjugés de sa caste , de sa famille , de son entourage , se laisse aller déjà , malgré la compression paternelle , à exprimer des opinions hardies , à réclamer contre le pouvoir absolu , à regretter les institutions , même illibérales , qui formaient le contre-poids du despotisme. « Tu
 » le trouveras , si tu tentes de découvrir ses idées ,
 » pensant comme moi , sous certains rapports ,
 » c'est-à-dire , sauf respect , d'une façon diamé-
 » tralement opposée à celle qu'étaient vos plumes
 » urbaines et vénales , et , entre autres , le sieur
 » Dupont dans les *Éphémérides*, relativement à cet
 » ordre féodal , œuvre de Charlemagne et la plus
 » forte de ses combinaisons ². Outre que ton fils

¹ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau , du 23 août 1770.

² Les Mirabeau étaient tous trois fort admirateurs de ce grand monarque. Le marquis avait écrit , à son sujet , cette belle phrase , que Mirabeau a citée dans l'*Essai sur le Despotisme* , page 118 : « Charlemagne fut grand parmi
 » les grands hommes , et il éleva son siècle en le mettant

» sait fort bien que si c'était le temps des exac-
 » tions particulières, ce n'était pas, du moins,
 » celui des concussions publiques¹; ton fils le re-
 » garde, ainsi que moi, comme le seul qui puisse
 » empêcher une monarchie d'être un despotisme
 » oriental, parce qu'ainsi que moi il sent que cette
 » sorte de respect attaché à des races dont plu-
 » sieurs se tiennent entre elles, et font une espèce
 » de tribu, est le seul qui puisse mettre en consi-
 » dération, et retenir un roi; c'est-à-dire un
 » homme à qui la plus vile portion de l'humanité
 » a persuadé continuellement sa toute-puissance.
 » Je crois encore, comme ton fils, que le respect
 » et les devoirs qu'une certaine partie du peuple
 » doit à un seigneur, se fait, pour ainsi dire, sentir
 » jusqu'au monarque, et le relève tout en le bri-

» à ses pieds. » (*Lettres sur la dépravation de l'ordre légal.*)
 Voici ce qu'en dit Mirabeau lui-même, entre autres pas-
 sages, car il y revient souvent : « Charlemagne fut le pre-
 » mier instituteur de l'ordre féodal, qui n'était aupara-
 » vant lui qu'un chaos anarchique et contradictoire à
 » toute espèce d'ordre : il connaissait bien les hommes ;
 » il sentit qu'on ne leur persuaderait jamais qu'un seul
 » pût donner sa volonté pour loi. » (*Essai sur le Despo-
 tisme*, p. 195.)

¹ « Dans cet ordre féodal, dont on a tant médité, c'était
 » du moins une maxime constante que nul homme ne pou-
 » vait être taxé que de son consentement. Ce principe
 » renferme le premier droit et le premier garant de la
 » liberté. » (*Essai sur le Despotisme*, p. 201.)

» dant , ce qui est devenu fort nécessaire depuis
 » que la royauté , autrefois plus militaire que ci-
 » vile , s'est dégagée de ses anciennes limites ¹.
 » C'est ce qu'ont fort bien senti Charles VII , et
 » surtout son fils , quand ils ont abattu l'ordre
 » féodal pour s'attribuer à eux seuls un pouvoir
 » que les seigneurs partageaient jadis avec eux ² ;
 » mais baste ! ce serait matière à un livre , et je
 » n'en sais pas , ni n'en veux faire. Ainsi je ne dis
 » plus rien , sur cet ordre féodal tant décrié par
 » de séditions plébéiens , pires , contre toute auto-
 » rité , que Clodius et Gracchus , si ce n'est qu'il
 » n'était que fort , et qu'il leur plaît de l'appeler
 » barbare , parce que la France , qui avait les vi-
 » ces de la force , n'a plus que ceux de la faiblesse
 » et de l'astuce , et que le troupeau , qui était au-
 » trefois dévoré par les loups , l'est aujourd'hui
 » par les poux ; du reste , si l'on a fait jadis abus
 » de cet ordre féodal , ce qui est vrai , mais ce qui

« ¹ Dans le gouvernement féodal , la royauté n'était
 » certainement regardée que comme un office militaire , et
 » non comme une propriété ; aucun pays en Europe , quel-
 » que anarchie qui s'y fût introduite , quelque despoti-
 » ques et farouches tyrans qui y eussent fait des invasions ,
 » n'était administré , dans ces temps d'ignorance et de
 » barbarie , que par un gouvernement légal et limité. »
 (*Essai sur le Despotisme* , page 101.)

« ² L'anarchie féodale n'était autre chose que le despo-
 » tisme réparti sur plusieurs têtes. » (*Essai sur le Despo-*
tisme , page 126.)

» n'est plus guère possible , il est cependant le seul
 » frein du despotisme. C'est sur ce chapitre que
 » ton fils est curieux à entendre ; et je voudrais
 » lui voir écrire ses bouillons , mais ici , car les
 » écrivains sont communément des plébéiens , tirés
 » de la vraie occupation de leurs semblables , es-
 » pèce de parvenus , et presque toujours habitans
 » de grandes villes. En voilà bien plus qu'il n'en
 » faut pour voir les objets bien différens de ce
 » qu'ils sont ¹. »

¹ Lettre déjà citée du bailli au marquis de Mirabeau ,
 du 23 août 1770. Nous avons trouvé , mais nous avons cru
 devoir placer hors texte , un développement moins sé-
 rieux de cette apologie de la féodalité. « Le coup-d'œil
 » des provinces , quand on est obligé d'y entrer dans quel-
 » ques détails , est effrayant , par rapport à l'ébranlement
 » de la constitution ancienne. Voir succéder des drôles
 » armés de plumes à des hommes armés de fer ! Je sais
 » tout ce qu'on raconte des violences anciennes ; mais ,
 » outre que les contes sont toujours un peu augmentés , il
 » reste à savoir si la fourberie de l'écritoire n'est pas plus
 » à craindre et pas plus fâcheuse. Trois ou quatre coups
 » de pied ou de bâton ne nuisent pas tant à la famille d'un
 » pauvre homme et à lui-même , que six rôles d'écriture
 » qui le dévorent. D'ailleurs , l'écriture a pris les deux
 » chemins ; et tandis qu'on ruine un malheureux à coups
 » de plume , on le traîne en prison , on le force , on dis-
 » pose de sa personne , on l'éloigne de chez lui , lui et
 » ses bestiaux , avec plus d'arbitraire que n'en eurent ja-
 » mais les seigneurs , dont la plus grande tyrannie vient
 » de la haine de la clique plumièrè , écrivassière et litté-

Mirabeau quitta la Provence, le 25 août 1770 ; il arriva le 21 septembre à Aigueperse , en Limousin , après avoir éprouvé en route deux chutes, l'une de cheval, l'autre de voiture. « Mon fils des-
 » cendit hier matin , cher frère ; les accidens sont
 » faits pour les impatiens. Au-delà de Roanne un
 » cheval de poste , qui se cassa la jambe sous lui ,
 » comme il s'approchait , lui donna un coup de
 » pied où tu peux deviner. Il fut obligé de se faire
 » saigner , et de séjourner , puis d'arriver à Cler-

» raire , qui s'est vengée souvent par des calomnies de la
 » supériorité qui la laissait dans son ombre natale. Reste
 » que , comme il ne faut pas toujours pleurer , quoique
 » attristé par tout ce que je vois , j'ai ri de bon cœur du
 » narré d'un paysan gai et gaillard par nature. Ce drôle-
 » là contait qu'il avait eu affaire à un subdélégué qui l'a-
 » vait exempté de quelque corvée. Je lui demandai s'il
 » avait été content. — Oui , dit-il , monseigneur : j'ai
 » porté quatre capons (*chapons*) et fait ma demande : on
 » m'a renvoyé au lendemain , et j'étais un peu inquiet de
 » mes capons. J'ai retourné le lendemain , et on m'a
 » donné ma main-levée , et j'ai vu mes quatre capons qui
 » se promenaient dans la basse-cour de M. le subdélégué ,
 » comme quatre officiers. Cette comparaison me fit rire
 » et me rappela le temps que j'ai vu , où , quand on vou-
 » lait conter que quelqu'un de considérable était arrivé ,
 » ou avait fait telle ou telle chose , on disait un officier ;
 » aujourd'hui , c'est un commis , ou un président , un fer-
 » mier-général , ou quelque autre espèce de même farine ! »
 (*Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau , du 16
 juin 1759.*)

» mont par le coche. Mal guéri , avec ses cata-
 » plâmes , il voulut reprendre la poste , poussa
 » trop fort , autre chute , vomissement , et enfin il
 » me demanda secours de Saint-Léonard. Tu sais
 » que les horions sont nécessaires à l'exubérance ,
 » comme le régime à la ténuité ¹. »

« Je l'ai reçu avec bonté et même attendrisse-
 » ment ; je l'ai mis au fait des personnes et des
 » choses , l'avertissant que je l'examinerais par
 » moi et par les autres , minorant ou renforçant les
 » épreuves , en raison de ce que j'oserais plus ou
 » moins , le tout aux fins de savoir s'il peut être
 » maître de lui , préliminaire indispensable pour
 » ne pas tout perdre avant de le lâcher ; et que s'il
 » arrivait que je le visse en péril , ou en mauvaise
 » posture , je le prierais d'aller attendre la matu-
 » rité en pays moins dangereux ; que , toutefois ,
 » je l'avertissais qu'il était temps de détendre ses
 » veines enflées de bien-être et de bonne chère ;
 » qu'il y avait assez de temps perdu , et trop , vu
 » l'immensité de la triple carrière qu'il avait à
 » entreprendre , s'il ne voulait décheoir à l'ex-
 » cès ². »

« A partir de là il a été fort à son aise , car il a
 » beaucoup de notre franchise , vulgairement nom-
 » mée indiscretion ; quoique sa mine grotesque

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du
 5 septembre 1770.

² Même lettre.

» émoussât souvent mon éloquence , je l'ai fort pé-
 » roré sur toutes choses , en sérieux tantôt doux,
 » tantôt sévère ; je vois que mon homme en alonge
 » le nez , ou fiche les yeux , ou tourne brusque-
 » ment la tête ; signal , l'un de réflexion ou émo-
 » tion de sa faculté de par-delà , l'autre de sur-
 » prise et de désarmement : je fais succéder l'un
 » à l'autre , pour manier la bouche de cet animal
 » fougueux ¹. »

» Du reste , je suis en garde , me souvenant com-
 » bien l'élasticité de tête peut faire illusion sur un
 » fond de tourbe ; mais , tout bien considéré , il
 » faut lui donner force exercice , car que diable
 » ferait-on de cette exubérance intellectuelle et
 » sanguine ? Je ne connais que l'impératrice de
 » Russie avec laquelle cet homme peut être bon
 » encore à marier ². »

Le bailli était enchanté en voyant quelques
 nuances de retour percer dans les lettres de son
 frère : « Continue de prendre en gré M. le comte
 » de la Bourasque , que tu appelles avec raison
 » *rudis indigestaque moles* ; il a besoin de te trouver
 » débonnaire , et , en vérité , il le mérite. Mais
 » n'est-il pas vrai qu'il est deux hommes à la fois ?
 » Et que quand il se trouve conduit à parler raison ,
 » Cicéron n'est qu'un sot auprès de lui ; mais il est

¹ Lettre, déjà citée, du marquis au bailli de Mirabeau ,
 5 septembre 1770.

² Même lettre.

» ensuite quelquefois plus enfant qu'il n'est con-
 » venable de l'être à son âge ¹. »

Ici se place le premier témoignage d'affection ,
 et quel témoignage ! que Mirabeau ait reçu de son
 père. Déjà , lorsque les assurances répétées , les
 persévérantes sollicitations du bailli avaient com-
 mencé à prévaloir , pour un temps , sur une aver-
 sion invétérée , et sur de continuelles suggestions ,
 six mois auparavant , le marquis avait écrit à son
 frère : « Si tu continues et persistes à en être con-
 » tent , je te prépare un grand cadeau à lui faire ,
 » c'est d'obtenir qu'il prenne notre nom ². » Le 21
 septembre suivant il écrit : « Entre eux tous » (son
 gendre , M. le marquis du Saillant , alors comte ,
 madame du Saillant , sœur de Mirabeau , et leur
 famille), « ils m'ont demandé de lui accorder notre
 » nom , et j'y ai consenti ; c'est te dire que je
 » m'apprivoise ³. Il est possible , en effet , qu'un
 » esprit juste , un bon cœur et une âme forte se
 » débattent dans cette enveloppe informe et gros-
 » sière ; mais il faut que tout cela soit pétri , réglé ,
 » et macéré. Du reste , nous le déshousarderons
 » quand il aura vu autre chose , et conçu de lui-
 » même , qu'à partir d'Alcibiade jusqu'à son père

¹ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau ,
 18 septembre 1770.

² Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau ,
 29 mars 1770.

³ Lettre inédite du même au même , 8 octobre 1770.

» et son ogle, c'est une qualité, à un homme tant
 » soit peu supérieur, d'avoir une allure pour cha-
 » que genre de chose, et de la quitter à la porte
 » en sortant ; il est bon que le militaire se croie
 » une existence principale, et presque exclusive ;
 » ainsi font les capucins ; mais un homme n'est
 » qu'un *coupe-chou* tant qu'il ignore qu'il ne faut
 » naziller qu'au cloître ¹. »

A peine arrivé, Mirabeau s'évertue à démêler des affaires épineuses : « Je lui montre que les affaires
 » et les monstres décroissent quand on marche droit
 » à la difficulté. Du reste il est difficile de voir un
 » drôle qui ait plus de talent et d'action dans la tête
 » que celui-là ; il réduirait le diable ; et dans le
 » bout du monde désert qu'il habite, il s'est déjà
 » pratiqué trois ou quatre débouchés ². »

« Je me fais donc aider par ton neveu l'*Ouragan*,
 » à qui mon domestique, Luce, qui est une ma-
 » nière de Bertholde ³, disait hier plaisamment :

¹ Lettre, déjà citée, du marquis au bailli de Mirabeau, 8 septembre 1770.

² Même lettre.

³ Pour justifier d'autant mieux ce que nous avons dit du mélange singulier de bonhomie qui se rencontrait dans le caractère du marquis de Mirabeau, à côté de tant de hauteur et de dureté, nous extrayons quelques mots d'une autre lettre où il est question du même domestique. « Mon
 » varlet, Luce, auprès de qui Sancho ne ferait œuvre,
 » animal original dans sa bêtise, à en faire des proverbes,
 » s'induit peu à peu à me dire à la table la plus huppée,

» *Avouez , monsieur le comte , qu'un corps est bien*
 » *malheureux de porter une tête comme celle-là.*
 » Quelque besoin qu'il ait de travailler , et quelle
 » que soit la multiplicité des affaires , qui avalent
 » des heures comme des dragées , je suis étonné
 » et effrayé de la quantité de besogne qui le com-
 » pète. Il faut qu'il soit homme rural pour ne pas
 » être ruiné , homme national pour n'être pas in-
 » digne de ses pères , homme du monde vu son
 » état et sa fortune , homme de cabinet attendu
 » son goût et son talent ; ajoute qu'il lui faut un
 » exercice forcé , et presque continuél , sans quoi
 » il a des menaces de néphrétique ¹ , trop jeune

» ou vous en avez assez , ou mangez encore cela. Comme
 » l'autre jour je lui demandais un cocher : *Savez-vous,*
 » dit-il , *qu'il est presque aussi rare de trouver un honnête*
 » *homme parmi les domestiques que parmi les maîtres ?*
 » Hier , il me disait : *Monsieur , les yeux vous rentrent*
 » *dans la tête ; à force de rêver , monsieur viendra à n'être*
 » *plus capable de penser à rien , et la tête s'en ira.* » (*Let-*
tre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du 23 fé-
vrier 1770.)

¹ Neuf ans plus tard , quand Mirabeau , enfermé au donjon de Vincennes , et déchiré par les tortures d'une néphrite qui , chez lui , était congéniale , demandait les secours dus à cette disposition bien et anciennement connue de sa famille , ses ennemis domestiques persuadaient à son père que ce mal était simulé ; et le marquis , résistant à ses propres souvenirs , se laissait abuser par cette barbare supposition.

» pour que ce mal ne l'accable. En tout laissons
» mûrir ce fruit vert ¹ ! »

Les circonstances, toutefois, étaient propres à *mûrir* le jeune comte. Appelé par son père, il arrivait au moment de la mort de sa grand'mère maternelle, la marquise de Vassan ², événement qui avait amené le marquis en Limousin ; la marquise de Mirabeau s'y trouvait aussi, animée par la vue d'une riche succession, aigrie par un long exil, emportée par la fougue de son caractère. Quels que fussent ses torts domestiques, peut-être exagérés, mais incontestables, et, d'ailleurs, il faut le dire, compensés par ceux de son mari, elle voulait se saisir de sa fortune et de sa liberté ; elle annonçait l'intention de plaider, en cas de besoin ; et ainsi se préparait le long scandale des débats judiciaires dont les tribunaux retentirent pendant plus de quinze ans, et que nous ne mentionnerons qu'avec une extrême réserve, et quand notre sujet nous y contraindra.

Alors, aussi, cette même circonstance préparait à Mirabeau, pour un avenir assez prochain, de véritables embarras, de grands dangers, même une inévitable cause de torts graves. Nulle position, en

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, 25 septembre 1770.

² Anne-Thérèse de Ferrière de Saulvebœuf, morte le 4 novembre 1770, veuve de Charles, marquis de Vassan, mort subitement le 17 août 1756.

effet, n'est plus difficile que celle d'un fils placé entre un père et une mère ouvertement divisés ¹, qui, aveuglés par leur passion respective, exhalent devant lui, l'un contre l'autre, la haine la plus furieuse, au risque de détruire tout respect filial dans un esprit et un cœur neufs et ignorans; et qui, pour se faire un partisan de leur propre fils, usent de leur ascendant naturel sur le confident incertain autant qu'affligé ², juge forcément institué entre personnes auxquelles il doit un égal respect, une tendresse égale; et qui ne peut, sans inconvenance et sans péril, ni se soustraire à ce douloureux arbitrage, ni en remplir utilement les devoirs.

¹ Le marquis de Mirabeau lui-même reconnaissait la réalité de cette cause de malheurs domestiques, sans d'ailleurs en tirer des motifs d'indulgence pour ses enfans. « Je me suis souvent répété que le pire inconvenient de » la désunion entre père et mère, est la dispersion des » enfans, l'isolement où ils tombent, leur embarras à » concilier les devoirs, la prévention des parens contre » les ressemblances. » (*Lettre inédite du marquis de Mirabeau à Lefranc de Pompignan*, du 5 décembre 1778.)

² Ou en peut juger par ce passage d'une lettre du marquis de Mirabeau : « Ton neveu fait là un bon début des » épines de la vie domestique. Dans la première journée » où il vit sa mère, il en revint malade de toutes les violences qu'il s'était faites. Juge ce que c'en a été quand » il a fallu l'amener et la recevoir au château du Saillant, » y devenir témoin de ses fureurs, et confident de ses extravagances; il s'est toutefois bien conduit. Ce jeune

Telle était cependant la position de Mirabeau ; et nous verrons plus tard qu'il n'en surmonta pas les difficultés , invincibles pour tout autre , mais plus dangereuses encore pour un caractère tel que le sien , que les injustices de tout genre , et d'absurdes rigueurs , devaient naturellement associer bientôt à la faiblesse persécutée , contre la force oppressive. Nous ne rencontrerons que trop tôt ce triste épisode ; et , quant à présent , nous devons nous arrêter un moment sur les travaux d'administration rurale auxquels Mirabeau se livra en Limousin.

« Une affreuse disette assiège nos malheureux » pays ; le comte m'a proposé d'acheter quatre- » vings ou cent quintaux de riz , et d'ouvrir des » travaux à ces pauvres gens. Il a ses ordres , et dé-

» homme qui n'a pas , comme moi , l'habitude des orages , » qui voit ou croit voir le démon déchainé , croit être » perdu. » (*Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau*, du 13 novembre 1770.) Entre mille invectives écrites , nous n'en extrairons plus qu'une , que nous choisissons presque au hasard. « Tant qu'a duré l'éternité de la » mère , j'ai tout supporté , parce que je n'ai jamais rien » voulu par-delà les volontés de la Providence. Mais la » mort de madame de Vassan a rendu sa fille tout-à-fait » folle ; et au lieu du bonheur domestique auprès duquel » tous les paradis de la vanité ne sont que des limbes , elle » ne veut plus être chez elle qu'en quartier de maraude. » (*Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau* , 20 novembre 1770.)

» bûte en homme ; il travaille avec eux , mange à
 » la tête de leur énorme table, vit des mêmes mêts,
 » les anime , les soutient ¹. »

« Notre première besogne faite , et bien faite,
 » mon gaillard se retourne , *nil actum reputans, si*
 » *quid superesset agendum* : si personne n'a rien à
 » nous disputer en Provence , ceci est un héritage
 » à gagner : car , grâce aux trois étages de petites
 » maisons que j'ai à gouverner, cette fortune li-
 » mousine , si je n'en avais cure , appartiendrait
 » aux quatre vents et tournerait au hasard. Le
 » drôle s'est piqué d'honneur : il vient de fonder
 » une cour de prud'hommes ², chose que je croyais
 » bien près d'être impossible ; il y a mis la souplesse,
 » la finesse , la rondeur , l'activité ; employé les
 » curés , fait embrasser tout le monde. Imagine-
 » toi qu'il y a des gentilshommes fort à leur aise

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du 18 novembre 1770.

² C'était une espèce de conseil d'arbitrage devant lequel les habitans de la terre venaient exposer leurs différends , qui étaient jugés sans retard et sans frais ; à cette occasion , le bailli écrivait à son frère : « L'établissement de ces arbitres limousins est excellent ; il y a long-temps que je pense que tout autre manière de rendre la justice est défectueuse , et sujette à faire dégénérer une monarchie en despotisme d'abord , ensuite en anarchie ; je ne sais si cela sera du goût de ces compagnies , qui se sont arrogé la tutelle de l'état. » (*Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau*, du 29 décembre 1770.)

» parmi les élus de paroisse. Puis, pour toutes les
» autres affaires, grandes, sans nombre, qui n'ont
» été que comme entamées cet été, des réglemens
» inextricables de comptes, etc. Enfin *c'est le dé-*
» *mon de la chose impossible*. A quatre heures du
» matin à cheval, le premier janvier, dans ces
» fondrières et montagnes, et son cœur s'est beau-
» coup épanoui en recevant des bénédictions ; il a
» dit : *j'aurai une bonne année !* Je savais bien que
» c'était un esprit qu'il fallait occuper, et non pas
» seulement exercer ; le drôle fait, je t'en réponds,
» de bonne besogne ¹. »

« Mon fils, jusqu'à présent, se démêle fort bien
» à Aigueperse, en sus de la besogne principale
» pour laquelle je l'avais envoyé ; il y ronge des
» croûtes et des clous, initiation indispensable à
» qui veut devenir un homme de mérite. Si cela
» continue il n'aura pas perdu son temps là-bas ².
» Je dis donc qu'il mérite maintenant que je traite
» avec lui par la confiance ; et comme cette mé-
» thode est conforme à mon caractère, je l'avais,
» à cet égard, prévenu ; ainsi je n'ai rien dans
» mes comptes d'aucune espèce que je lui veuille
» cacher ³. »

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du
11 janvier 1771.

² Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du
20 janvier 1771.

³ Lettre inédite du marquis au comte du Saillant, du

Cette première épreuve ainsi accomplie, le marquis, prêt à quitter le Limousin, hésite sur la question de savoir s'il emmènera son fils ; sa première pensée était toute différente ; quelques mois avant il écrivait : « J'ai juré qu'aucun de mes gar-
 » çons ne verrait Paris avant l'âge de vingt-cinq
 » ans , à cause du dérangement qui y est inévita-
 » ble , et qui est le premier échelon de la po-
 » tencé ¹. » Tout-à-l'heure il disait à son frère :
 » Il faut que je rentre , en novembre , à Paris , et
 » que je me décide avant pour la destination du
 » quartier d'hiver de mon fils. Or , j'en vais être
 » embarrassé ; il n'est ni montrable , ni risqua-
 » ble , dans l'âge des faux plis , à Paris qui étour-
 » dit la bonne jeunesse , et qui achève l'autre ;
 » et dont , en outre , la vie molle ne convient
 » pas à sa santé ². » Tout d'un coup, le marquis

12 janvier 1770. La preuve de cette satisfaction et de cette confiance fut dans le temps publiée , comme l'indique Mirabeau lui-même (*Lettres originales de Vincennes*, t. 1^{er}, p. 190) dans *les Éphémérides du citoyen*, journal économique, dirigé, comme nous l'avons dit, par le marquis de Mirabeau ; le récit d'une des opérations de son fils remplit les pages 110 à 194 du tome III, Paris, Lacombe, 1771. Nous empruntons aux *Éphémérides* quelques passages qui nous semblent intéressans, et que nous plaçons dans l'appendice du présent livre.

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du 22 mai 1770.

² Lettre inédite du même au même, 30 septembre 1770.

prend une résolution contraire, et, en partant, il permet à son fils, qui doit le suivre de près, un voyage que le jeune comte désirait ardemment.

« D'après ce que vous avez aperçu de mes ré-
» flexions sur l'exubérance de mon fils, sur son
» ton décisif, ses vivacités, ses connaissances
» tranchantes, vous serez aujourd'hui surpris que
» je lui promette de le faire venir à Paris. Mais,
» 1^o mes amis me persécutent et me disent qu'on
» ne le comptera entre les vivans que quand on
» l'aura vu, et qu'on le croirait disgracié tant
» qu'on ne le verrait pas; 2^o quoique sentant que
» c'est mon affaire à moi tout seul, j'écoute, je
» vois tout cela comme la racine sent l'ébranle-
» ment des feuilles; et je me dis aussi que si j'at-
» tendais que le temps l'eût raboté, il aurait les
» cheveux gris, peut-être; 3^o je me dis encore
» que s'il est un temps propre à le frapper de la
» nécessité de ne vivre que sur ses gardes, et de
» ne parler qu'après s'être mordu la langue, c'est
» celui-ci où l'esprit de subordination se démanche
» partout, celui où les réglemens sont pour les
» fripons comme la laine pour les vers; celui où
» l'enfer des haines et des intrigues et des cabales,
» où ni lui ni les siens n'ont ni prise, ni mise, est
» déchainé; 4^o qu'on ne doit pas supposer qu'un
» jeune homme qui a de l'âme et de l'esprit, donne

» dans les panneaux qui déplument les oiseaux
 » niais du pays ¹. »

Mirabeau se hâte de profiter de la permission.
 « Votre beau-frère est arrivé avant-hier (14 fé-
 » vrier 1771) de Limoges , en trois jours , par un
 » verglas du diable , et après maintes culbutes et
 » contusions , au moment où l'on l'attendait le
 » moins ². » Ajoutons que cette fois il est bien
 reçu , comme le prouvent ces mots d'une lettre à
 sa sœur : « Je suis apparu ici , je dis apparu , car
 » on ne m'y attendait point encore ; on m'accable
 » de bontés ; et je vois que , pour le coup , son
 » cœur est tout-à-fait reconquis ³. »

« Dès hier matin , continue le marquis , je le
 » menai chez le chevalier de Vioménil , chez le
 » marquis de Lambert et chez Sigrais ⁴. »

« Nous le croyions rêche , et il l'était en effet ;
 » aujourd'hui je ne le crains que trop susceptible
 » de prendre la couleur des gens avec lesquels il
 » vivra , et c'est pourquoi je le tiendrai beaucoup

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du 28 décembre 1770.

² Lettre inédite du marquis de Mirabeau au comte du Saillant , du 16 février 1771.

³ Lettre inédite de Mirabeau à la comtesse du Saillant , 16 février 1771.

⁴ Lettre , déjà citée , du marquis de Mirabeau au comte du Saillant du même jour.

» avec toi ou avec moi. Heureusement sa commis-
 » sion ¹ ne l'oblige à aucun service ². »

« Je l'ai déjà présenté au maréchal de Broglie ,
 » selon son désir. Il le sera partout à Versailles.
 » L'excellent Laqueille ³ lui a dit qu'il fallait l'être
 » chez le prince de Condé , attendu que toute la
 » jeune noblesse militaire se trouvait là ; *bene sit*,
 » mais cela étant, il le sera à tous ⁴. »

» Le voilà donc lancé dans les présentations , et
 » Dieu sait comme il s'y démené. Sois sûr qu'il
 » me lavera du soupçon d'en vouloir faire un phi-
 » losophe, d'autant qu'il est aussi entrant que j'é-
 » tais farouche ⁵. »

« Ton neveu a fait toutes ses présentations à
 » Versailles , favorablement ⁶ ; il va aujourd'hui
 » chez le duc d'Orléans , le prince de Condé ; de
 » là leurs dinés, leurs soupés, les autres princes, etc.

¹ De capitaine de dragons.

² Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du 18 février 1771.

³ Le marquis de Laqueille, colonel, parent, ami , voisin de terre de la famille.

⁴ Lettre, déjà citée , du marquis au bailli de Mirabeau , du 18 février 1771.

⁵ Lettre, déjà citée , du marquis au bailli de Mirabeau , du 18 février 1771.

⁶ La sœur de Louis XVI, madame Élisabeth , alors âgée de six ans, demanda à Mirabeau s'il avait été *inoculé*. Cette singulière et naïve question fit beaucoup rire la cour. (*Lettre du donjon de Vincennes* , t. 2 , p. 413.)

» La société a changé depuis nous ; on se recherche,
 » on se rassemble : il y est très-propre, son allure
 » étant respectueuse et point basse , aisée et point
 » familière. On l'a prévenu pour la chasse, les car-
 » rosses , le soupé , etc. Je lui laisserai fournir
 » cette carrière, coûteuse d'abord, mais qui est
 » une besogne à la mode, qui fait une affaire pour
 » les gens sages, et que le drôle emportera d'em-
 » blée ¹. »

« Ton neveu est trois jours par semaine à Ver-
 » sailles ; il n'usurpe rien et atteint tout, attrape les
 » entrées partout ². Au fond, puisque c'est un
 » homme à qui l'action est nécessaire, il vaut
 » mieux qu'il se démène là qu'ici ³. Tout le
 » monde est son parent : les Guéménée, les Ca-
 » rignan , les Noailles et je ne sais combien
 » d'autres, le portent ; il étonne ceux-là même qui
 » ont rôti le balai à Versailles. Ils le trouvent tous
 » fou comme un jeune braque. Madame de
 » Durfort dit qu'il démonterait la dignité de toutes
 » les cours nées et à naître ; mais ils trouvent qu'il
 » a plus d'esprit qu'eux tous , ce qui n'est pas ha-
 » bile de sa part. Je n'ai pas du tout l'intention qu'il
 » y vive, et qu'il y fasse , comme les autres , le

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 5 mars 1771.

² Lettre inédite du même au même, du 20 mars 1791.

³ Lettre inédite du marquis de Mirabeau au comte du Saillant, du 9 mars 1771.

» métier d'arracher ou dérober sa substance au
» roi, de patrouiller dans les fanges de l'intrigue ,
» de patiner sur les glaces de la faveur ; mais il
» faut, pour mon but même, qu'il voie ce dont il
» s'agit ; et du reste, quand on me dit pourquoi
» moi, qui n'ai jamais voulu m'enversailer, je l'y
» laisse aller si jeune, je réponds qu'il est bâti
» d'un autre argile que moi, oiseau hagard dont
» le nid fut entre quatre tourelles; que là il n'ex-
» travaguera qu'en bonne compagnie, soi-disant;
» que tant que je l'ai vu gauche, je l'ai caché;
» sitôt que je le trouve à droite, il a son droit.
» Qu'au reste, comme, depuis cinq cents ans, on a
» toujours souffert des Mirabeau qui n'ont jamais
» été faits comme les autres, on souffrira encore
» celui-ci qui, je le promets, ne descendra pas le
» nom ¹. »

Cette vérité, si hautement reconnue par le marquis lui-même, devait, ce semble, le déterminer à chercher les occasions d'user, en l'employant, l'activité turbulente qu'un désœuvrement complet et de contagieux exemples pouvaient jeter dans le désordre; cependant nous avons vu qu'il n'insiste nullement pour fixer son fils dans le service militaire; la seule raison qu'il en donne, c'est que : « Ce métier suranné, pour lequel il a

¹ Lettre, déjà citée, du marquis au bailli de Mirabeau, du 20 mars 1771.

» un talent rare , est aussi passé de mode que les
 » tournois ¹. » D'un autre côté quelques propositions du bailli, qui voudrait essayer la carrière diplomatique ², restent sans effet; plusieurs mois s'écoulent sur lesquels nous avons peu de détails, parce que la famille étant réunie au château de Bignon, la suite de nos correspondances se trouve en partie interrompue; néanmoins, quelques lettres à des amis absens, tels que le duc de Nivernois, la comtesse de Rochefort, indiquent sommairement l'état variable des impressions et opinions du marquis à l'égard du jeune comte.

Convalescent à la suite d'une maladie assez sérieuse, le marquis venait de recevoir une espèce de fête conçue et dirigée par son fils. « La Providence s'est moquée de moi, en me faisant progé-
 » nérateur d'un poussin, d'abord et long-temps
 » oiseau de proie, qui se fait à présent canard privé
 » de basse-cour; qui barbotte, jabotte, crie et nage
 » après les mouches. Cet animal s'est institué arti-
 » san de fêtes. Aujourd'hui même il m'a mené à
 » une grand'messe à travers des escopétades pour
 » entendre un *Te Deum*, puis feu d'artifice, illumination; et, au moment où je vous écris, toute
 » la paroisse mange dans la cour, sans fourchettes.

¹ Lettre du même au même, du 7 juin 1771.

² Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 18 décembre 1770, et du 11 février 1771.

» Nota que ce ne sont point des paysans grossiers
 » ni pauvres , et ma paroisse est unique dans
 » son genre dans le pays. Pour le coup je trouve
 » *in pello* l'attrape un peu forte ; mais cela mar-
 » que le bon naturel. Ainsi je vous prierai de
 » vouloir bien, à votre retour, prendre sous votre
 » protection ce bon diable, que je ne gâte pas ,
 » mais qui n'en fait ni pis ni moins, et abuse de ma
 » facilité ¹. »

Mais bientôt le ton de la correspondance va totalement changer. Mirabeau est retourné à Paris, son père écrit à son sujet : « Du train dont va ton
 » neveu l'*Ouragan* qui , je crois , aura bientôt
 » sauté la cour et la ville , il pourrait bien arriver
 » que quand la tête sera mûre , la queue soit de-
 » meurée en lanières aux buissons ². D'un autre
 » côté la continuelle contention d'esprit où il me
 » tient , d'autant plus forte qu'elle est plus cachée ,
 » ne laisse pas d'être chargeante à la fin. Indé-
 » pendamment de sa fougue particulière , et de ce
 » hachement d'idées qui voit par éclairs , et ne
 » suit rien de ce qui lui est personnel , si vous
 » voyiez ce qui se passe ici , la fermentation où
 » sont toutes les têtes , les matériaux nécessaire-
 » ment et de longue main préparés pour pousser

¹ Lettre inédite du marquis de Mirabeau à madame la comtesse de Rochefort, du 28 mai 1771.

² Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du 10 juillet 1771.

» tout à l'extrême de toutes parts, vous jugeriez
 » que c'en est assez pour un penseur, d'être sa
 » propre boussole, et que le rôle de modérateur
 » d'un enragé comme celui-ci, est un peu fort ¹. »

« Il prend à tout, et ne tient à rien; je l'ai sevré
 » de Versailles, je l'ai jeté dans les bibliothèques
 » où il passe les jours entiers avec Gébélín ² et
 » puis M. de Pompignan ³ en relais; et il tra-
 » vaille et bouquine, comme un forcené qu'il est,
 » comme il fait tout ⁴. »

« Ce jeune homme a la société laborieuse et fa-
 » tigante; un entêtement, un décisif, un chaos
 » dans la tête qui ne sera jamais débrouillé, parce
 » qu'il n'a que des aperçus de mémoire, comme
 » tout le reste. Il ne doute de rien, et ne sait seu-
 » lement pas exactement son propre nom; et
 » comme il lui est défendu d'avoir jamais aucune
 » notion nette, il sera toujours indubitable et in-
 » supportable; c'est moi qui vous le dis. Au reste,

¹ Lettre inédite du marquis de Mirabeau au duc de Nivernois, 7 juillet 1771.

² Court de Gébélín, auteur du *Monde primitif*, etc., un des sectateurs de l'Économisme.

³ Lefranc de Pompignan, auteur de *Didon*, de poésies sacrées, etc. On verra dans la suite de notre narration que Lefranc de Pompignan était du petit nombre des personnes qui avaient de l'influence sur l'esprit du marquis de Mirabeau.

⁴ Lettre inédite du marquis de Mirabeau à la comtesse de Rochefort, 11 mai 1771.

» beaucoup de perspicacité et de grandes parties ;
» mais , au fond , je crains que le calmer et l'étein-
» dre ne soient à peu près tout ¹. »

Nous omettons à dessein quelques détails qui ne méritent guère d'être rapportés. Mirabeau part le 14 juin 1771 ² pour le Limousin , où il est absolument livré à lui-même , dans la suite des travaux ruraux , qui prouvent une continuation de confiance ; mais nos documens nous démontrent que cet isolement était un piège habilement tendu par la haine ingénieuse de madame du Pailly ; néanmoins la gestion laborieuse et difficile de Mirabeau mérita , cette fois encore , des éloges , quelque avare qu'on en fût envers lui ; il fit à son père les propositions d'entreprendre un grand défrichement ; et son projet , accueilli d'abord ³ ,

¹ Lettre du marquis de Mirabeau au marquis de Laqueille, 8 juin 1771.

² Lettre du marquis de Mirabeau au duc de Nivernois, 15 juin 1771.

³ Il proposait de prendre à ferme des terres du Limousin , dont Mirabeau aurait payé le loyer à son père ; nous citerons ce qu'il dit lui-même : « J'entrai dans les » détails d'une proposition que vous aviez accueillie dans » mes lettres , et à laquelle vous m'aviez ordonné de ré- » fléchir ; alors vous ne me dites ni oui , ni non ; je vous » pressai , vous me refusâtes sèchement. » (*Lettres originales de Vincennes*, tome 1 , page 298.) Voici ce que son père en avait dit d'abord : « Mon fils vous a fait part , » sans doute , de la grande besogne qu'il m'avait propo- » sée , et où je donnerai , je crois , les mains ; au fond , il y

fut ensuite repoussé; il revint au Bignon (24 novembre 1771) ¹, il retrouva les mêmes écueils, les mêmes défiances, les mêmes persécutions; il parle des « tracasseries qu'on lui fit auprès de » son père, pendant l'hiver qu'il passa à Paris, » et dont il fut assuré par des personnes étrangères ²; » et, de son côté, le marquis se plaint de son « fils aîné, un barbouilleur, un gaspilleur, » qui s'élargit tous les jours; dont l'enfance fut si » monstrueuse, l'adolescence si fougueuse, digne » exorde de sa belle vie; et dont la jeunesse est » aujourd'hui l'indiscrétion, l'indécence et la gar- » rulance habillées; et d'ailleurs si présomptueuse, » si turbulente, et en même temps si relâchée, » qu'il y a, dans l'entreprise de le sauver des » écueils de ce troisième âge et de son propre » caractère, de quoi fatiguer et rebuter trente » mentors au lieu d'un ³. »

» a tout pour lui à gagner avant tout, à savoir son vrai » métier, et à s'y former à l'âge qui saisit tout, et où les » talens sont malléables; mais à plus forte raison, n'y » a-t-il que cette ressource, en ce temps-ci, et il ne tiendra » pas à moi d'y styler le bouillant personnage. » (*Lettre inédite du marquis de Mirabeau au marquis du Saillant*, 31 août 1771.)

¹ Lettre du marquis de Mirabeau à la comtesse de Rochefort, 16 novembre 1771.

² Lettres originales de Vincennes, tome 1, page 297.

³ Lettre, déjà citée, du marquis de Mirabeau à la comtesse de Rochefort, 16 novembre 1771.

Quoique bien persuadé que nulle autorité, hors la sienne, ne pouvait dominer le naturel ardent de son fils, le marquis, loin de le retenir à portée, l'envoya à Mirabeau, pour essayer de ramener et maintenir des communautés turbulentes, dont la résistance, d'abord inerte et bientôt hostile, déconcertait les gens d'affaires du marquis. La mission imposée au jeune comte était difficile, peut-être même périlleuse pour un caractère tel que le sien, comme il le déclare dans une de ses lettres ¹. Il partit de Paris le 2 décembre 1771.

Nous ne décrirons pas en détail ce voyage, quoiqu'il en rende compte par des lettres que nous avons sous les yeux, et où il ne s'épargne pas dans l'aveu de quelques légèretés, auxquelles il fit depuis allusion dans un passage déjà imprimé ²; mais un incident, d'ailleurs fort simple, s'y trouve raconté assez plaisamment pour que nous le transcrivions en note ³, comme nous nous laisserions aller à une causerie piquante

¹ Lettres originales de Vincennes, tome 1, page 298.

² Lettres originales de Vincennes, tome 1, page 299.

³ « *Fracti bello satisque repulsi ductores Danaum.*
» Voilà, mon cher oncle, un début en bon latin, qui veut
» dire que je suis roué de fatigue, n'ayant, depuis huit
» jours, guère plus dormi que les sentinelles, et ayant
» eu la précaution de sonder, avec les roues de ma chaise,
» toutes les ornières gisantes entre Paris et Marseille.
» Ces ornières étaient, et sont encore, je pense, très-

Mirabeau, dès son arrivée, s'occupa vivement de l'affaire qui lui était confiée ; il manda les syndics des communautés. Voici ce qu'écrivit à ce sujet le vénérable abbé Castagny, dont nous avons déjà

» profondes et très-nombreuses ; plus, mon essieu cassa
 » entre Mulseau, Romané, Chambertin et Beaune : quel
 » point géographique si j'avais l'esprit d'être ivrogne ! mais
 » comme je n'avais point là votre boussole, vous permet-
 » trez que je ne disc pas avec précision les divers rumbes
 » (*sic*) de vent où gisent les côtes vineuses ; au surplus, ce
 » méchef m'arriva à cinq heures du soir, mon laquais
 » ayant déjà pris les devans ; il ne tombait que de la neige
 » fondue d'abord, mais, heureusement, elle prit après
 » quelque consistance. Le voisinage de Beaune me fit
 » espérer de trouver du génie dans les habitans du pays ;
 » j'avais besoin de bons conseils, le diable me conseilla
 » d'abord de jurer ; mais l'envie m'en passa, et je suc-
 » combai, par préférence, à la tentation de rire en voyant
 » passer un saint prêtre, fourré jusqu'au menton, et contre
 » la béate face duquel la neige donnait, ce qui lui faisait
 » faire une mine si bizarre que je crois que ce fut ce qui
 » chassa l'esprit tentateur qui me conviait à jurer. Ce saint
 » homme me demanda, voyant ma chaise couchée sur le
 » bas bord, et une des roues à l'écart, s'il m'était arrivé
 » quelque chose ; je lui répondis que personnellement il
 » ne m'arrivait là que de la neige ; *ah !* dit-il ingénieuse-
 » ment, *c'est donc votre chaise qui est cassée*, je le
 » priai de m'avouer sincèrement s'il n'en avait pas deviné
 » quelque chose ; *oh !* me dit-il, *je m'en étais presque douté*.
 » J'admirai la sagacité du personnage ; et le priai de dou-
 » bler le pas, avec la permission de son cheval, qui faisait
 » lui-même une mine assez plaisante à la neige qui lui
 » donnait sur le nez, et d'aller, en passant, avertir à

parlé à propos du séjour que fit Mirabeau au château , au retour de l'expédition de Corse : « J'accompagnai monsieur votre fils ; il avait convoqué ces républicains , mais il ne put venir à bout

» Chaigny que j'étais là ; il m'assura qu'il le dirait à la
» maitresse de la poste , qui est sa cousine ; que c'était une
» femme fort aimable , mariée depuis trois ans avec un des
» plus honnêtes hommes du lieu , neveu du procureur du
» roi , d'un pays qu'il me nomma ; mais qui n'est marqué
» sur aucune de vos cartes marines. Le saint homme continuant les éloges de sa cousine et de son cousin , le
» diable , qui ne s'était éloigné un peu que par respect
» pour la mine du frocard , me tenta alors de le prier de
» me proposer à la cousine pour lieutenant du mari absent , mais je me retins par miracle ; enfin , après m'avoir
» appris tous les tenans et aboutissans de lui curé , de sa
» cousine , de son cousin , et de je ne sais qui encore , il
» donna quelques coups d'éperon à son sage cheval qui en
» gémit. J'oubliais de vous dire que j'avais commencé par
» détacher mon postillon à Mulseau , dont il savait le
» chemin , car il y allait , m'avait-il dit , tous les jours
» boire bouteille ; il ne se vantait pas , car je crois qu'il
» buvait plus , et je craignais fort que la fantaisie ne lui
» prit de voir si , depuis son départ , le vin ne s'était pas
» gâté ; la peur ne guérit de rien , il n'était que gris quand
» il partit , mais heureusement quand il revint , ce qui fut
» assez tard , il était ivre ; je faisais sentinelle ; plusieurs
» Beaunois passèrent , qui tous me demandèrent s'il était
» arrivé quelque chose ; je répondis , à l'un d'eux , que
» c'était une épreuve , et que l'on m'envoyait de Paris
» pour voir si une chaise allait avec une seule roue ;
» que la mienne était venue jusque-là , mais que j'allais
» écrire que deux roues étaient préférables. Dans le mo-

» de les réunir tous; mais ayant assemblé ceux qui
 » étaient venus, il les harangua avec une force, une
 » douceur et une dignité qui me firent ver-
 » ser des larmes; et leur dit des choses si sensibles,
 » qu'excepté d'être méchant jusqu'à l'excès, ils
 » auraient dû se rendre. *Comment*, leur dit-il,
 » *vous connaissez mon père; sa réputation d'hon-*
 » *neur, de probité et de bienfaisance est connue*
 » *dans toute l'Europe; je serais indigne d'être son*
 » *fil si je m'écarterais des exemples qu'il m'a don-*
 » *nés.* » Et comme le peuple commençait d'être
 » touché, quand Boyer a tout brouillé par son in-
 » solence qui pousse à la sédition, et qui l'aurait
 » excitée sans la patience et le calme que M. le
 » comte y a mis, et qui m'a d'autant plus étonné,
 » moi le connaissant bien, que, quoique prêtre et
 » vieux, je n'en aurais peut-être pas été capable ¹. »

Nous n'entrerons dans aucun détail sur les longs

» ment mon homme se heurta l'os de la jambe contre
 » l'autre roue, porta sa main à l'endroit meurtri, jura
 » comme j'avais voulu faire, et peut-être-fait, et puis me
 » dit, en souriant : *Ah! monsieur! voici l'autre roue!*
 » Diable! répondis-je froidement, je ne m'en étais pas
 » aperçu. Un autre, après avoir examiné long-temps, et
 » avec un air très-capable, me dit : *Ma foi! monsieur,*
 » *c'est votre essi qui est cassé*, c'est ainsi qu'ils appellent
 » un essieu. » (*Lettre inédite de Mirabeau au bailli de*
Mirabeau, du 12 décembre 1771.)

¹ Lettre inédite de l'abbé de Castagny au marquis de
 Mirabeau, du 2 décembre 1772.

et inutiles efforts que fit Mirabeau pour obéir à son père, ni sur les scènes où figure le procureur Boyer ¹ ; des développemens à cet égard seraient sans intérêt et nous écarteraient de notre plan ; mais ce qui doit y entrer, ce sont les particularités qui peignent le caractère de Mirabeau, et nous le revoyons dans ce passage : « Je n'ai rien trouvé » que de bon dans sa conduite ici ; il est vif, mais » il a bon cœur ; il veut tout écraser, et pardonne » au premier mot, et se fait aimer de tout un chacun ; j'ai pris la liberté de lui dire de la façon » qu'il doit se comporter à Aix ; c'est ici le coup » décisif pour toute sa vie ; si on le goûte, cela est » fait ; pour en venir là, lui dis-je, il faut être modéré, parler peu, laisser parler les autres, ne » critiquer personne, et ne vouloir pas paraître » en savoir plus que les autres ; être respectueux » avec les hommes, ne jouer qu'à rarement ; s'attacher beaucoup à M. d'Albertas ², l'intendant, » l'archevêque, et autres que je lui ai nommés ; il » m'écoute, j'espère qu'il exécutera quand vous » lui aurez donné vos ordres. Soyez persuadé » que l'enthousiasme ne me fait rien dire ni faire

¹ Il en est question dans les lettres originales du donjon de Vincennes, t. 1, p. 300.

² On peut voir dans les lettres du donjon de Vincennes, t. 1, p. 326 à 334, que Mirabeau négligea fort ce conseil et qu'il s'en trouva mal.

» au-delà des règles , car si je voyais dans sa conduite quelque chose qui pût lui faire tort , je vous en avertirais en secret, comme de droit ¹. »

A l'époque où nous sommes arrivés , se préparait un grand événement domestique. « L'incrusté, museau de mon fils , avec toutes ses grâces tant naturelles qu'acquises, ~~sa~~ trouvé, en Provence , où je l'avais envoyé pour faire peur à des vassaux insolens , à se faire accepter, désirer , et enfin rechercher en mariage ². »

Arrêtons-nous un moment pour jeter un coup-d'œil en arrière avant de raconter cet événement , qui aurait dû avoir une influence si heureuse sur le sort de Mirabeau, et qui ne fit que le charger de complications et de malheurs.

Dans la narration qui précède nous avons suivi une méthode fort stérile pour l'amour-propre de l'écrivain, mais qui caractérise le dessein, et prouve la bonne foi du biographe, tout-à-fait exempt de prétentions personnelles. Animé par le seul désir de remplacer les portraits mensongers de Mirabeau par un signalement moral dont la vérité fût indubitable , nous n'avons emprunté les traits qui le peignent qu'à ses juges naturels , nous osons même dire à ses adversaires contemporains et do-

¹ Lettre, déjà citée , de l'abbé Castagny, du 2 janvier 1772.

² Lettre inédite du marquis de Mirabeau à la comtesse de Rochefort, du 1^{er} mai 1772.

mestiques ; pas un fait , pas une induction , pas une justification, n'ont été pris dans ses historiens, amis ou ennemis; ni dans les apologies, soit directes soit indirectes, qu'il a répandues dans ses écrits confidentiels ou publics , imprimés par lui ou après lui , apologies, qui pourtant nous auraient conduits au but, franchement avoué, que nous espérons atteindre , puisqu'elles sont toujours claires, animées, concluantes, démonstratives, et que souvent elles s'élèvent jusqu'à la plus haute éloquence, comme, par exemple , le Mémoire adressé au marquis de Mirabeau, imprimé à la fin du premier volume de l'édition originale des lettres datées du donjon de Vincennes; mémoire dont nous avons entre les mains la minute autographe, avec de précieuses variantes, des notes explicatives, et un long appendice dont nous ferons usage au besoin.

Quelle que fût la valeur de ces documens publics , nous les avons entièrement écartés , parce qu'une espèce de suspicion pouvait les atteindre , comme toute défense exposée sans contradicteur.

Nous avons donc fait ce que Mirabeau demanda lui-même si souvent , si long-temps, et toujours en vain ; nous avons soumis son jeune âge à une discussion contradictoire , et le résumé de notre récit nous paraît facile et palpable.

Issu d'une race signalée *depuis cinq cents ans* par la fougueuse originalité des caractères , Mira-

beau fut doué, au moral comme au physique, de facultés qui dépassaient de beaucoup la commune mesure ; son enfance , son adolescence , les premières années de sa jeunesse sont ardentes et orageuses , mal comprises et mal gouvernées ; il est turbulent , parce que telle est l'explosion du jeune âge qui , selon les vues de la Providence , s'agite , corps et esprit , pour arriver à la croissance de l'un et de l'autre ; il est récalcitrant , parce qu'il est mal à propos comprimé ; désordonné , parce qu'on lui fait prendre en aversion les règles qu'on lui impose , sans lui permettre de les comprendre ; emporté , parce que l'autorité dure rebute au naturel que la raison douce aurait assoupli ; indomptable , parce que l'on s'obstine à traiter sa force supérieure sans aucun des ménagemens que la prudence accorde à la faiblesse même ; du reste , affectionné , tendre , officieux , généreux , sincère ; ayant l'instinct , la volonté , la passion du bien. Ses torts , tout considéré ; se réduisent à quelques incartades de légèreté vaniteuse , à quelques dépenses irréfléchies , à des amourettes , à des querelles de garnison. Et quel est l'homme qui n'ait commis de semblables peccadilles , si amèrement reprochées à Mirabeau par son père , parce qu'il n'excusait rien , et par ses biographes , parce que l'auréole éclatante des grands hommes éclaire , par ses reflets pénétrants , jusqu'aux profondeurs qui cachent d'ordinaire les égaremens de la vie privée.

Telle est notre opinion , que nous exprimons avec une assurance qui naît de notre travail même , car nous n'avons essayé de convaincre que parce que nous étions convaincu ; cette persuasion , du reste , était , sans doute , dans l'asile où les suggestions ennemies ne sauraient pénétrer , dans le secret de la conscience du marquis de Mirabeau , puisqu'il se décidait à marier son fils , long-temps avant que sa vingt-troisième année eût sonné.

Il y avait même songé un an auparavant ¹.

¹ « Le baron de Laugier m'a fait entendre que mademoiselle de Castellane , celle qu'on appelle Rosalie , était grande , bien faite , et jolie brune ; que son père , celui qu'on appelle *le boiteux* , la donnerait volontiers à ton fils , si cela te plaisait. Observe de creuser un peu l'origine des Rouillé , pour voir s'il n'y aurait pas ce que nous appelons *du jaune* , par rapport à Malte. » (*Lettre inédite, déjà citée, du bailli au marquis de Mirabeau* , du 30 mai 1770.) « Nous avons , en Provence , quelques parties assez bons ; la petite Marignane , par exemple , qui , même quand il lui viendrait un frère , aurait toujours au moins 600,000 fr. Si je pouvais réussir à détruire cette indigne *jaunerie* , par rapport à Malte , que je regarde comme la plus injuste des exclusions , notre petite voisine Peyrolle est encore un excellent parti. » (*Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau* , du 10 août 1779.) Il serait possible que quelques-uns de nos lecteurs ignorassent que le mot *jaunerie* s'appliquait au fait , ou à la supposition , non détruite , de quelques mésalliances , qui pouvaient empêcher l'admission des enfans mâles dans l'Ordre de Malte.

« Un honnête homme doit savoir d'abord si sa
» marchandise est de bon aloi , et c'était mon premier devoir ; j'ai donc beaucoup examiné , dans
» ce sens , ton neveu ; et enfin je crois pouvoir répondre qu'au moyen de quelques années encore
» sous ta main , ce sera un homme dont une famille adoptive se fera honneur ; c'est tout ce
» qu'il faut. Une femme de bon sens et d'esprit doux ferait le reste. Ainsi donc je me flatte que
» du jour que nous le proposerons , on nous en croira sur notre parole : et qu'à cela près , un
» père qui consent à prendre gendre de notre sang , et n'ayant pas vingt-deux ans , ne compte
» pas le trouver absolument tempéré ¹. »

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du 30 septembre 1770.

Livre quatrième.

IV.

Nous pourrions donner sans frais de recherches ni de travail une histoire très-complète du mariage de Mirabeau : il nous suffirait de copier une partie du mémoire apologétique qui termine le premier volume de la correspondance de Vincennes ¹; mémoire remarquable par la logique, l'adresse, la mesure, et l'intérêt touchant d'une narration dont l'élégance et la clarté ne laissent rien à désirer. Nous sommes retenus, toutefois, par la crainte de trop étendre cet épisode, et nous en réduirons à peu de pages le récit où nous ferons, selon notre coutume, entrer quelques extraits de nos corres-

¹ Du 1^{er} mars 1778. Voir au t. 4 de l'édition originale les pages 287 à 436.

pondances inédites que nous préférons toujours aux documens imprimés.

Mirabeau était alors seul de sa famille en Provence , car : « Ni le marquis , ni son frère , ni » aucun des grands parens ne se donna la peine de » venir présider à un mariage où l'aîné de leur » maison épousait l'une des plus riches héritières » du royaume ¹. » Ajoutons que le marquis ne sembla pas y mettre une très-grande importance , comme le prouve cette suite d'une lettre dont nous avons déjà cité le commencement , et où l'on reconnaîtra les habituelles et promptes variations de l'écrivain. « Il est bon de vous dire que j'ai *un im-* » *pegno* de plus que bien d'autres , c'est que j'ai » pris le tic et la prétention de vouloir faire mes af- » faire , et d'être honnête homme , ce nonobstant. » Il fallait donc ôter de dessus ma conscience le » remords futur d'avoir offert une tête de cet » acabit-là , pour en faire un père de famille. J'ai » donc longuement et fortement protesté que nous

¹ Notes inédites de Mirabeau sur la minute du mémoire précité du 1^{er} mars 1778. Les inconvéniens qu'eut , par la suite , ce mariage , provinrent en partie de cette circonstance. Le bailli nous en est témoin : « Je gémirai » le reste de ma vie de n'être pas venu en Provence , lors » de son mariage. (*Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau*, du 26 mars 1781.) Ces détails prouvent l'erreur défavorable au neveu , que Peuchet a commise , en supposant que l'oncle était alors auprès de lui , tome 1^{er}, page 87.

» ne le connaissons , ni ne l'offrions : que je le
» laissais à Aix , ville grande comme une taba-
» tière , pour qu'on le connût , jugeât , etc. ;
» enfin , on s'en charge , on le veut , et moi je le
» donne. Je ne lui assure que du *substitué* ; j'ap-
» pose la même condition à ce qu'on assure à sa
» femme dans leur contrat , le moins ébouriffé de
» style de notaire que possible ; et , de là , je leur
» donne ma sainte bénédiction et beaucoup trop
» d'autres choses (sinon de la dentelle que je
» n'aime pas , parce que cela ne fait pas de fu-
» mier), car les femmes veulent qu'on ait bon air ;
» et il épousera dans peu , selon les apparences ,
» l'héritière de Marignane qui a de grandes expec-
» tatives , et dans tous les cas plus de 600,000 fr.
» assurés aujourd'hui. J'ai plus écrit pour ce rien ,
» dans les derniers temps , que feu saint Jérôme ;
» aussi je ne digère pas mieux qu'il n'aurait fait ,
» si , en sortant de ses herbes , il avait été prié à
» des noces. Du reste , on ne peut faire outil que
» de ce qu'on a. Ce que je dis là n'est pas pour
» faire le fat , et dire que , dans tous les cas , je
» n'eusse trouvé le parti fort bon. Mais , si mon
» fils m'eût été plus analogue , comme je ne suis
» pas fort avide , je me serais marié avec lui , mal-
» gré son ardeur , qui étant de la même étoffe que
» la mienne , n'est pas propre à faire doublure.
» Au reste , la demoiselle est bien , par la figure ,
» la réputation et le caractère , et élevée chez

» une grand'mère avare ¹, qui ne l'a pas traitée en
 » riche héritière, quoiqu'elle le soit ². »

Cette qualité, toujours appréciée, avait, plus
 que les avantages de la figure, environné d'hom-
 mages Marie-Émilie de Covet, fille unique du
 marquis de Marignane, alors âgée de dix-huit
 ans ; elle était « d'une figure très-ordinaire, et
 » même vulgaire au premier abord ; brune, même
 » un peu mauricaude, de beaux yeux, de beaux
 » cheveux, les dents pas belles, mais un joli rire
 » continuel ; ayant la taille petite, mais bien,
 » quoique se tenant de côté ; montrant bien de
 » l'esprit ingénu, fin, et sensible, vif, gai et
 » plaisant ; et un des plus essentiellement jolis ca-
 » ractères ³. » M. de Marignane étant séparé de
 sa femme, Emilie vivait assez tristement : « gron-
 » dée du matin au soir par son aïeule où elle de-
 » meurait, et qu'on nommait par excellence *La*
 » *Renarelle*, négligée par son père et maltraitée
 » par sa mère ; tout ce qui la tirait de là lui pa-
 » rut admirable ⁴. » Elle ne témoigna donc pas

¹ Sa grande mère maternelle, la marquise de Maliverni.

² Lettre inédite, déjà citée, du marquis de Mirabeau à la comtesse de Rochefort, du 1^{er} mai 1742.

³ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 1^{er} septembre 1772. A cette époque postérieure de quatre mois au mariage, le bailli était à Mirabeau, où il s'arrêta quelques jours avant de partir pour Malte.

⁴ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 22 février 1783.

d'éloignement pour le mariage quand des propositions lui furent adressées.

La première , qui devait écarter toute concurrence , fut faite au nom du comte de Valbelle , le plus opulent et le plus magnifique seigneur de la province , et l'ami le plus intime de M. de Mari gnane ¹.

Mais un incident fit avorter ce projet : « Ma-
» dame des Rolands , reine de *la Cour-d'Amour*,
» c'est-à-dire de la société de Tourves (château du
» comte de Valbelle) fut prodigieusement alar-
» mée , comme tu peux croire ; car elle attendait
» tous les jours la mort, de son octogénaire mari ,
» et ce mariage allait faire évanouir tous ses pro-
» jets, et lui faire perdre ses arrhes assez publi-
» ques; la voilà donc qui agit, qui pleure, qui me-
» nace, qui dissuade de Valbelle, qui apporte et
» qui prône le petit Lavallette; le mariage est quasi
» arrangé, quoique le marquis de Grammont, le
» marquis de Caumont, le vicomte de Chabillant,
» le d'Albertas, etc., se présentassent avec les pro-

¹ Nous trouvons, dans une lettre du bailli de Mirabeau, le passage suivant qui concerne M. de Valbelle : « Jamais
» on n'eut de manières plus nobles , et plus de faste dans
» le caractère , si ce n'est dans l'imagination. Il s'est peint
» dans son testament (1778). Son legs à l'Académie , ne
» vint pas de son goût pour les lettres , qu'il aimait , ni
» plus ni moins , comme les porcelaines de la Chine :
» c'est un trait de pure magnificence. » (*Lettre inédite* ,
du 15 mai 1779.)

» positions les plus séduisantes; la Limaye m'avait
 » lancé ¹. Je m'échauffe et me remue, d'autant
 » qu'un mot de mon père m'avait piqué ² tout d'un
 » coup; on est étonné de voir mademoiselle de
 » Marignane indécise, quoique les articles fussent
 » signés avec Lavallette; *la Cour-d'Amour* cabale
 » avec fureur contre moi; je n'en tiens compte;
 » on me dit que la place est invincible et inatta-
 » quable, et j'en conviens; bien entendu, cepen-
 » dant, que je ne connais rien d'invincible, et fort
 » peu d'inattaquable. Lavallette se répand, dit-on,
 » en propos sur ma naissance, mon personnel, ma
 » fortune; je prouve que Lavallette n'a pas même
 » l'honneur d'être *jaune*, comme on disait, car il
 » n'est pas gentilhomme; qu'il a et qu'il aura à
 » peine 12,000 fr. de rentes; mademoiselle de Ma-
 » rignane lui dit : *J'ai promis, monsieur, mais c'é-*
 » *tait sur un faux exposé. — Qui peut avoir l'audace*
 » *de dire cela?* — La grand'mère, de son ton de
 » fausset : *C'est le comte de Mirabeau, qui m'a prié*
 » *de le nommer*; et Lavallette partit le lendemain.
 » Mais tu crois bien que *la Cour-d'Amour* en fut
 » un peu pis qu'enragée ³. »

¹ La comtesse de Limaye, parente de la famille de Mirabeau. Le biographe Peuchet, habitué à défigurer les noms, l'appelle madame de Limay, t. 1, p. 90.

² Voir les lettres originales de Vincennes, tome 1^{er}, page 302.

³ Lettre inédite de Mirabeau à madame du Saillant, du 15 octobre 1780.

Écrit huit ans après l'événement , à un tiers qui n'y avait point pris part , et dans une lettre à la fois apologétique et ostensible , ce récit est en partie exact.

Jusqu'en mars 1772 , Mirabeau , consigné dans le château paternel , et tout occupé d'administration et d'expériences rurales , avait plusieurs fois écarté des propositions de mariage , renouvelées par sa famille , fort désireuse de perpétuer le nom , et *fort entichée de postéromanie*. Ce sont les propres termes du bailli , alors résidant à Versailles.

Du côté de la naissance et de l'esprit , Mirabeau ne pouvait redouter aucun rival ; mais il n'avait pas , comme les autres concurrens , les avantages de la figure et de la fortune actuelle. Il s'éloigna donc , sans hésiter , devant un premier refus ; cependant d'injustes et durs reproches du marquis stimulèrent son amour-propre ; il se représenta , il s'entoura des prestiges de l'art de plaire dont il était éminemment doué , et bientôt il eut de grandes chances de succès ; tout-à-coup désavoué par son père dans les stipulations dotales d'abord promises , il hésita de nouveau. Déjà endetté par suite de la pénurie où l'avait réduit l'avarice paternelle , son goût de représentation , et l'incurie pécuniaire qui fut le défaut de toute sa vie , il craignit d'être plus que jamais dérangé par le désir , tout naturel , d'épargner les inconvéniens d'une médiocrité presque indigente à une jeune femme

destinée à l'opulence: il fut rassuré par la tendresse d'Émilie, « aidée de toutes les femmes auxquelles » il avait tourné la tête ¹. » Elle écarta tous les obstacles, et il obtint, le 22 juin 1772, sa main, qu'il dut, en partie peut-être, à des calculs sordides ², mais surtout à un amour alors vif et dévoué, et non pas à une ignoble séduction, comme on n'a pas craint de le dire et de l'imprimer ³.

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau. « Marignane, j'en conviens, est fou d'avoir donné sa fille » à un fou; mais celui-ci avait séduit toutes les femmes » ascendantes et de niveau. » (*Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau*, 11 août 1776.)

² « Cet homme estimé (car on l'est à bon marché dans » notre pays), a marié sa fille comme il l'a fait, parce qu'il » ne lui en coûtait que 3,000 fr. de rentes au lieu de qua- » tre qu'il donnait à Lavalette. » (*Lettre inédite du marquis de Mirabeau au bailli*, du 31 mai 1777.) Il est bon d'opposer ce fait aux reproches de cupidité faits à Mirabeau et à sa famille, lors du procès en séparation qui fit si grand scandale à Aix, en 1783.

³ Plusieurs fois Mirabeau, sur les lieux mêmes où la vérité devait être le plus connue (car que ne sait-on pas dans une petite ville?) opposa les plus éclatans démentis aux rumeurs ou reproches de ce genre; il y insiste, surtout, dans les mémoires qu'il imprima, en 1783 et en 1784, pendant son procès en séparation, voir 1^o page 31 des *Observations sur un libelle diffamatoire intitulé Mémoire à consulter et Consultation pour madame la comtesse de Mirabeau*. Aix, Joseph David, 1783, 202 pages; 2^o page 5, en note, du *Mémoire du comte de Mirabeau supprimé au moment même de sa publication, par ordre particulier de*

Quelque brillant que fût ce mariage , sous le rapport de la fortune , les avantages n'en pouvaient être réalisés que dans un avenir lointain , et ils ne l'ont jamais été ; Mirabeau ne dissipa point la dot de sa femme , comme on l'a imprimé ² , car il ne reçut point de dot , par un écu de dot , mais

M. le garde-des-sceaux ; et réimprimé par respect pour le roi et la justice , avec une conversation de M. le garde-des-sceaux , et du comte de Mirabeau à ce sujet , 1784 , un volume in-8°. Dans une première publication (Observations pour le comte de Mirabeau , etc. , Aix , Joseph David , 1783 , 73 pages in-8°) , il avait écrit : « Mademoiselle » de Marignane épousa , le 22 juin 1772 , le comte de Mirabeau , et tout le monde sait , dans cette province , si » cet époux n'était pas de son choix. » (Page 1^{re}.) Ses adversaires , acharnés à le diffamer , avaient dit de cette phrase si simple : « Le comte de Mirabeau n'a pas craint » de chercher à calomnier le principe même de l'union » dont il ose réclamer les droits. » Rien n'est plus énergique et péremptoire que le désaveu opposé par Mirabeau à cette lâche supposition , qui lui attribue un dessein si contraire au but même qu'il se proposait ; et cependant son principal biographe , Peuchet , toujours avide de scandale , s'est complu , tome 1^{er} , page 97 , à insister sur la probabilité d'une séduction ; mais , selon sa constante habitude , il n'en rapporte pas la moindre preuve : ici , du moins , il n'y en avait pas.

¹ *Dictionnaire de Chaulon , tome VIII , page 309 , Petite Biographie universelle , dite classique , Paris , Gosselin , 1829 , 2^e partie , page 2006 ; Dictionnaire biographique et bibliographique portatif , etc. , t. 2 , p. 500 , etc. Voir aussi l'Histoire de France au XVIII^e siècle , par*

seulement une pension de trois mille francs ¹, et une promesse de trois cent mille francs payables après la mort du marquis de Marignane (qui a survécu de douze ans à son gendre). Il n'obtint rien de la marquise de Mirabeau, quoiqu'elle eût pour l'ainé de ses fils une prédilection particulière, souvent, et odieusement incriminée, comme nous le verrons plus tard; peut-être, à la vérité, fut-elle piquée de n'avoir eu aucune participation au mariage, dont elle fut seulement informée par cette phrase empreinte du despotisme marital: « Notre » fils sera marié quand vous recevrez ceci; il est » sous le pouvoir de père, comme vous sous le » pouvoir de mari ². »

Ch. Lacretelle. Paris, 1821, t. 7, p. 19. Quand on fait descendre l'histoire générale à de tels détails, il faudrait du moins qu'ils ne fussent pas mensongers et calomnieux.

¹ Et non pas 6,000 comme l'ont dit P. Chaussard, page 25 du *précis* qui précède *l'Esprit de Mirabeau*, Paris, Buisson, an V, 1797, première édition, et les auteurs de la *Biographie nouvelle des contemporains*, par Arnault, Jay, Jouy, etc., tome 13, page 348, deuxième colonne. La véritable pension de 3,000 fr. était même passible d'une retenue considérable.

² Lettre inédite du marquis à la marquise de Mirabeau, 14 juin 1772. Notre conjecture est fortifiée par le passage suivant d'une lettre de Mirabeau à sa mère: « Quelles que » soient les raisons qui vous ont empêchée de signer mon » contrat, c'était à moi à m'en affliger, et à respecter la » main qui me punissait, sans que mon cœur pût croire » l'avoir mérité; mais ne pas daigner répondre à la lettre

Quant au marquis de Mirabeau, il n'accorda qu'une stérile substitution, et une pension de 6000 francs; du reste, quelle que dût être la dépense d'une noce somptueuse, des trousseaux, des présens que l'usage des lieux imposait en faveur de nombreuses amies et compagnes de la mariée, il ne démentit pas, dans cette circonstance, son habituelle parcimonie¹. Il fut sourd aux sollicitations de son fils, si nous en jugeons par cette phrase d'une lettre écrite par le timide intendant à son hautain seigneur : « Je lui ai acquitté le » mandat de 200 écus; la somme, si j'ose le dire, » m'a paru bien petite, eu égard à la grande dé- » pense². » Il fallut même que le comte payât des frais d'acte que son père refusa obstinément. « M. Raspaud (le notaire) m'a demandé une » grosse somme pour frais de contrôle, et j'avais

» par laquelle j'ai l'honneur de vous faire part de mon » mariage! J'avais auguré de votre bonté que vous ne » désapprouveriez pas cette alliance, quoique vous ne » crussiez pas pouvoir y contribuer, même par votre » signature : je ne m'attendais ni ne croyais devoir m'at- » tendre à votre silence qui semble ordonner le mien. » (*Lettre inédite de Mirabeau à sa mère, du 18 août 1772.*)

¹ « Au fait, Marignane diminuant de 1,000 fr. ce qu'il » donnait pour Lavallette, je n'avais pas besoin de faire » le généreux. » (*Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, 2 novembre 1781.*)

² Lettre inédite de l'intendant Clapier au marquis de Mirabeau, du 24 juin 1772.

» espéré que vous me la passeriez en compte , et
» seriez ce cadeau à M. votre fils ¹. » Les amis
même du marquis ne furent pas plus écoutés ,
notamment son ancien frère d'armes , M. de Saint-
Cézaire ².

Cependant, Mirabeau , ainsi traité , n'avait pu
résister ni aux nécessités de sa position , ni à l'en-
trainement de son caractère libéral , même dissipa-
teur , ni à des suggestions perfides , si nous en
croyons son oncle le bailli qui , onze ans plus tard
écrivait : « A peine fut-il marié que l'on guetta les
» moyens de le détruire ; il y a prêté le flanc , de
» reste , assurément ; mais on a beaucoup chargé
» à cet égard ; tu me dirais , peut-être , que je t'ai
» marqué autrefois qu'il avait fait tort ici à son
» nom ; mais cela m'était dit , et j'étais abusé par
» ceux-là mêmes qui travaillaient , long - temps
» d'avance , à le démarier ³. »

¹ Lettre inédite du même au même, 27 juin 1772.

² Lettres originales du donjon de Vincennes, tome 1^{er},
page 314. Le brave Saint-Cézaire périt neuf ans après dans
le désastreux combat naval du 12 avril 1781, où fut vaincu
et pris le comte de Grasse, qui y montra, comme ailleurs,
beaucoup de courage, et peu d'habileté. C'est du comte
de Grasse-Tilly (François-Joseph-Paul), lieutenant-général
des armées navales, né en 1725, mort le 11 janvier 1788,
qu'il est ici question.

³ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du
7 mars 1783.

Avant de conclure, Mirabeau avait avoué à son beau-père des dettes auxquelles celui-ci, assez dérangé lui-même, n'avait pas mis assez d'importance ; le désordre croissait chaque jour, par l'accumulation, en principal et intérêts, des prêts usuraires dont le capital fictif se grossissait souvent « de *brimborions, hardes, nippes, bijoux*, comme » dans le mémoire de Laflèche ¹. » Mirabeau effrayé, certain d'ailleurs de ne recevoir, s'il s'adressait à son père, que des reproches et des persécutions, fit connaître sa situation au marquis de Marignane ², qui lui offrit l'avance actuelle d'une somme de soixante mille fr., dont l'exigibilité était subordonnée à un événement non accompli, et dont rien n'annonçait l'accomplissement ; ce secours décisif aurait sauvé Mirabeau, mais le consentement de son père était indispensable : un refus absolu et menaçant fut l'unique réponse aux supplications du fils, aux intercessions du beau-père³.

¹ Lettre inédite de Mirabeau au bailli de Mirabeau, du 18 août 1780. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il y a ici allusion à une scène du deuxième acte de *l'Avare* de Molière.

² Ce fait important est doublement prouvé par l'interrogatoire que nous rapporterons bientôt, et par les plaidoiries de Mirabeau en Provence. (Voir notamment, page 136 des *Observations sur un libelle diffamatoire intitulé : MÉMOIRE À CONSULTER ET CONSULTATION POUR LA COMTESSE DE MIRABEAU*, Aix, 1783, Joseph David, p. 202, in-4°.)

³ Lettres originales du donjon de Vincennes, t. 1^{er}, p. 37.

Alors, harcelé de créanciers qu'il ne pouvait satisfaire, voyant l'impossibilité de liquider ses dettes, d'en empêcher l'accroissement rapide, de recevoir son modique revenu, saisi de toutes parts, Mirabeau quitta le séjour dispendieux d'Aix, et se réfugia dans la solitude agreste et déserte du château paternel; mais là, de nouveaux dangers l'attendaient. D'un côté voulant rajeunir et décorer pour sa femme un appartement « déjà antiquaillé » du temps de sa vénérable bisaïeule, Anne de Pontevès¹, il entreprit fort inconsiderément des travaux dont la dépense monta au triple des évaluations; d'un autre côté, placé à Mirabeau entre un chapelain, un régisseur et un fermier, ennemis déclarés les uns des autres il fut entraîné par le chapelain dans des procès, par le régisseur dans des transactions, par le fermier dans des entreprises qui aggravèrent sa position personnelle, accrurent ses dettes, et achevèrent d'indisposer son père « Son procès avec les communautés, » écrivait l'un, « ruinera le revenu de cette terre, et

¹ Lettre inédite de Mirabeau à sa sœur, madame du Saillant, du 14 novembre 1772. « La folie que cet enragé » a faite d'exhausser, boiser et dorer pour sa femme la » seule chambre qui me puisse convenir, me dérange » beaucoup, car je n'aurai jamais le courage d'habiter » une chambre qui ressemble au salon du duc de Nivernois. » (*Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau*, 4 juillet 1777.)

» la discipline des vassaux ¹. » « Sa transaction
 » était, selon celui-ci ², un faux pas, un acte de
 » faiblesse dangereuse, » et selon celui-là ³ « un
 » coup de maître ; » on allait jusqu'à l'accuser de
 dilapider le château et la terre, accusation bien
 vite accueillie par son père, suivant l'usage ⁴, et
 démentie, après plusieurs années seulement, par
 le bailli, qui écrivait en propres termes. « J'ai vé-
 » rifié qu'on l'avait calomnié, lorsqu'il était ici,
 » sur la coupe des bois, et c'est précisément ceux
 » qui l'ont accusé qui ont pillé le château ⁵ ; les
 » faits qu'on te persuada pour le faire exiler à Ma-

¹ Lettre inédite de Boyer, régisseur, du 13 décembre 1772, au marquis de Mirabeau.

² Lettre inédite de l'abbé Castagny au même, 14 janvier 1773.

³ Lettre inédite de Boyer au même, 6 février 1773.

⁴ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 3 décembre 1782. Ce même régisseur qui, quand il avait accusé Mirabeau, avait obtenu toute confiance, avait pourtant été antérieurement signalé au marquis de manière à le tenir en garde. « Ton régisseur n'a pas, tant s'en faut, » conquis ton fils, non plus qu'il ne m'avait conquis moi-même ; examinant la terre par ton ordre et le mien, » ton fils s'aperçut qu'il ne cherchait pas à le mettre au » fait ; et il lui vint dans la tête, comme à moi, que tu » payais bien des réparations, et qu'elles ne profitaient » qu'au fermier. » (*Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau*, du 18 juin 1770.) Remarquons que ce fermier était frère du régisseur.

⁵ « Honoré a été accusé de spoliation par ceux-mêmes

» nosque sont complètement faux ; il ne t'a coupé
 » ni vendu de bois, ni vendu de meubles ¹. » En-
 fin, nous acheverons d'expliquer les persécutions
 qui eurent des conséquences si terribles pour Mira-
 beau, en rapportant ce qu'on écrivait au marquis.
 « M. le comte a le malheur de refuser les bons con-
 » seils, de se prendre aux mauvais ; il donne dans
 » le vide, et dans les fumées des flatteurs qui lui
 » soufflent de beaux projets, qui lui taillent de la
 » besogne pour long-temps, s'excusant ensuite sur
 » son caractère absolu ² ; » et, pendant ce temps,
 un autre fermier insistait sur une affirmation toute
 contraire : « Avec trente mille fr. d'avance, M. le
 » comte fera tous les défrichemens, fera de grands
 » revenus, bridera tout de bon la Durance ³. »

» qui avaient vendu les meubles ; il y a dans le village de
 » très-beau linge chez les paysans. » (*Lettre inédite du
 bailli au marquis de Mirabeau*, du 3 décembre 1782.

« Cependant on vous fit accroire que je dégradais la
 » terre de Mirabeau ; je souhaite que personne ne la dé-
 » grade plus que moi, et que vos gens d'affaires n'aient eu
 » aucune autre raison de m'en éloigner. » (*Lettres origi-
 nales de Vincennes*, t. 1, p. 323.)

¹ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du
 7 mars 1783. Le père lui-même avait écrit quatre ans plus
 tôt : « Ce fol brouilla tout, mais y mit plus qu'il n'avait
 » ôté. » (*Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau*,
 du 14 août 1779.)

² Lettre inédite de l'abbé de Castagny au marquis de
 Mirabeau, du 14 septembre 1772.

³ Lettre du fermier Thabot au même, du 6 novembre
 1772.

Mirabeau était, apparemment, du même avis, car depuis, il écrivait à son père : « Cette entreprise » aurait, en dix ans, je ne dis pas payé mes dettes, » je dis doublé le revenu de Mirabeau, et le nombre de ses habitans ¹. »

Cependant, le marquis était, comme toujours, disposé à refuser aux rapports favorables la confiance qu'il accordait aveuglément aux délations accusatrices ; il se procura d'une lettre de cachet et s'en servit pour ordonner à son fils de quitter le château, et de se confiner dans la petite ville de Manosque.

Là, des chagrins domestiques, et le malaise le plus pénible attendaient l'exilé, mais l'affligèrent sans l'abattre, et ne l'empêchèrent pas de se livrer à de profondes études, et de composer son premier ouvrage *l'Essai sur le Despotisme*, dont nous ne parlerons pas ici, parce que le compte que nous en rendrions romprait le fil d'une narration qui doit être suivie pour être comprise.

Peu après, le marquis de Mirabeau se mit en mesure de provoquer, contre son fils, une sentence d'interdiction ². Nous avons entre les mains

¹ Mémoires de Mirabeau à son père, du 1^{er} mars 1778. (*Lettres originales du donjon de Vincennes*, tome 1^{er}, page 323.)

² En ce moment même, dégénéraient en procès public et scandaleux, les contestations jusqu'alors à demi cachées

l'interrogatoire subi par Mirabeau devant le lieutenant particulier, *tenant (à Manosque) la place de lieutenant-général, en vacance, au siège royal et senéchaussée de Forcalquier*, et nous puiserons quelques détails dans cette pièce, non seulement parce qu'elle est inédite, mais encore parce que son caractère officiel et juridique nous l'a fait préférer à l'apologie déjà citée, du 1^{er} mars 1778, et

qui existaient entre la marquise et le marquis de Mirabeau. L'animosité de celui-ci est vivement peinte par l'extrait suivant : « La voix de mes pères se fait entendre, ma tête » se réveille, se retourne, et je prends mon parti. Jus- » qu'ici j'ai suivi, et poussé trop loin, peut-être, un sen- » timent de patience qui n'était pas dans le sang de ceux » que j'ai l'honneur de représenter ; il me mènerait à voir » et endurer la révolte de ma famille, à me voir la plus » notable victime de l'impunité générale, à voir fondre » dans mes mains tout ce qui me fut confié. Si la Provi- » dence a résolu la perte de ma maison, et qu'elle arri- » rive sous ma domination malheureuse, il ne faut pas » du moins que ma faiblesse en puisse être accusée ; trop » de vivacité, supposé que par l'événement j'en sois in- » culpé, ne dégénérera point de la sensibilité et de l'hu- » meur de mes pères ; l'affaissement et la lâcheté me dé- » clareraient indigne de leur avoir succédé.

» Je pars donc, mais c'est pour faire tout l'éclat que » demande ma situation, et qu'exige l'honneur compro- » mis, qui ne peut plus user de réticence. Si mes enfans » craignent d'en être les témoins, qu'ils se retirent, je ne » leur en saurai aucun mauvais gré, loin de là ; mais, s'ils » demeurent, je leur défends d'aujourd'hui, comme chef et

imprimée parmi les lettres du donjon de Vincennes; mémoire plus travaillé, plus éloquent, sans doute; mais qui, selon nous, est moins probant, parce qu'il est évidemment adressé à des tiers autant et plus peut-être qu'au marquis; et parce que, dès lors, il serait permis de croire que Mirabeau y a pris ses avantages, faculté qu'il ne pouvait pas

» comme père, de me parler désormais de cette affaire,
 » ni au passé, ni au présent, ni au futur, que je ne les y
 » appelle; quant à mes amis, un morne silence leur ap-
 » prendra bientôt qu'un homme ne veut être conseillé
 » que jusqu'à un certain point. Toi seul es, et seras tou-
 » jours en droit de me tout dire; mais, j'espère qu'ayant
 » assez et trop savouré et mâché par ta bonté l'infection
 » de ce calice, dont au fond tu n'avais que faire, tu ne
 » désapprouveras pas que je t'aie débarrassé. Tu sentiras
 » l'inutilité dont peuvent être, au milieu de tout cela, les
 » efforts de la raison. Tu me laisseras parler, et traîner
 » ma charge, et tu attendras que je sois au bout de mes
 » forces, pour me recueillir; tu sentiras, surtout, que
 » quand un homme par devoir, par honneur et par néces-
 » sité, dépasse les mesures de son propre caractère, on
 » court risque de l'éreinter en pure perte par le moindre
 » arrêt. » (*Lettre inédite du marquis au bailli de Mira-
 beau*, du 1^{er} janvier 1774.) Nous n'avons extrait ce terrible
 manifeste que pour marquer le point de départ d'une suite
 de procès qui sont trop connus, et qui ont trop influé sur
 le sort de Mirabeau, pour qu'il nous fût permis de n'en
 pas faire mention. Mais nous ne reviendrons que le moins
 possible sur ce triste sujet, parce que le développement
 d'un épisode si scandaleux n'est en aucune façon néces-
 saire à la narration qui nous occupe.

avoir dans un débat contradictoire , comme le procès dont nous extrayons un des documens.

» Je proteste » dit Mirabeau , dans le procès-verbal de la séance du 9 mai 1774 , « je proteste » contre l'incompétence du tribunal (le Châtelet » de Paris) au nom duquel je suis interrogé ; tribunal éloigné de 150 lieues de la province que » j'habite , avec résidence continue depuis mon » mariage , province où se trouvent , sans exception , et nulle part ailleurs , mes créanciers et la » preuve de mes dettes.

» Ce n'est pas que je prétende infirmer la volonté de mon père , que je regarde comme une » loi inviolable et sacrée ; mais j'espère prouver , » du moins , par mes protestations , qu'on ne doit » attribuer ma soumission qu'à mon respect filial , » puisque je n'ignore pas les moyens de défendre » ma cause par-devant les tribunaux.

» Qu'il me soit permis , avant de répondre aux » diverses questions qu'on va me proposer , en » rappelant toujours la protestation ci-dessus , qu'il » me soit permis , dis-je d'invoquer la clémence » paternelle dans les réponses qui seront sans » doute soumise aux yeux de mon premier maître , » de mon juge naturel ; c'est lui que j'ose attester , » si mon cœur est mauvais et endurci , et si les » désordres de ma conduite passée prouvent invinciblement et à jamais le délire de ma tête ; c'est à » lui que j'ose demander quels hommes on n'eût

» pas perdus si, en les jugeant sur les écarts de leur
» première jeunesse, quelque fougueuse qu'elle
» fût, on en eût conclu pour leur maturité ! Oui ,
» ma conduite a été folle et répréhensible , je ne
» rougis pas de l'avouer : que le juge daigne en-
» tendre maintenant les observations qui peuvent
» adoucir mes fautes, diminuer leur suite, et sus-
» pendre l'arrêt que la cour s'apprête à prononcer
» contre moi.

» Il est vrai que j'ai contracté un grand nombre
» d'obligations, dont la somme sera spécifiée plus
» bas ; mais *s'obliger* ou *devoir* sont deux choses fort
» différentes, selon la nature du créancier , et
» l'homme le plus délicat et le plus scrupuleux ne
» doit pas tendre aveuglément le cou au glaive de
» l'usure. J'ai dépensé beaucoup trop, mais cepen-
» dant d'une manière très-modéré, proportionné-
» ment à mes engagements. Mais, me dira-t-on,
» quelle preuve plus certaine de votre démençe que
» de contracter pour des sommes énormes, quand
» on ne vous en prête que des modiques ? Ici, l'his-
» toire de mes dettes est absolument nécessaire :
» elle montrera que le premier pas fait, il m'a été
» presque impossible de ne pas me précipiter dans
» l'abîme du dérangement. Et quel homme aura la
» présomption de se promettre de ne jamais tom-
» ber dans une première faute ? que celui-là , s'il
» existe, me lance la première pierre ! »

Nous arrêtons ici cette partie de notre extrait que

nous continuons seulement en note ¹, parce que les détails qui suivent paraîtraient en partie une sorte de répétition de notre narration précédente; et nous arrivons tout de suite à la conclusion du document dont nous n'avons rapporté que deux pages dans notre texte.

» Des circonstances domestiques empêchèrent mon
» père de me donner plus de 6,000 livres de rente en me
» mariant : madame de Mirabeau ne m'en apportait que
» 3,000. Je voyais des yeux de vingt ans , et je m'attendais
» à un revenu plus considérable ; mon espoir fut déçu ,
» et les illusions dont je m'étais nourri ne furent point
» détruites avec lui. J'épousais une fille de condition, dont
» la famille respectable m'offrait beaucoup de parens dans
» la province où j'en ai moi-même un grand nombre. La
» plus grande partie en était réunie à mon mariage , qui
» se faisait dans la capitale (c'est-à-dire à Aix). J'épousais
» une fille qui avait pour ses enfans le légitime espoir d'un
» très-riche héritage ; je crus qu'il fallait la dédommager
» des privations que la modicité de ma pension lui prépa-
» rait. Je ne calculais pas les frais des jouissances frivoles
» du moment. Si j'y pensais quelquefois , je me détour-
» nais de ces tristes réflexions. J'aurais été d'autant plus
» humilié de ne pas donner quelque chose à l'ostentation,
» dans mon mariage, qu'aux premières propositions je
» m'étais avancé fort au-delà de ce que mon père a pu tenir. »

» Mon oncle avait daigné combler madame de Mirabeau
» de présens ; mais j'y avais , très-légèrement, beaucoup
» ajouté. L'usage , en Provence, prescrit des présens aux
» spectateurs des noces. Il faut s'y conformer forcément.
» J'y mis un excès ruineux. Les affaires de mon père ne
» lui avaient pas permis de m'avancer aucun argent. Il

« J'ai tout dit ; je n'ai déguisé ni mes fautes , ni
» mes erreurs , ni les diverses révolutions de ma
» conduite et de mon esprit , ni les replis les plus
» cachés de mon cœur. Ce cœur entraîné par une
» imagination bouillante ne s'est cependant pas
» égaré , j'ose le dire.

» fallait donc en emprunter. On connaît les désastreuses ,
» mais faciles ressources que trouvent en ce genre les fils
» de famille. Elles ne sont pas séduisantes pour un homme
» de sang-froid , mais le sang-froid n'existe pas dans la
» nécessité. Une barre de fer rouge est une tentation pour
» un homme qui se noie , et tel était mon sort. J'avais
» déjà des dettes dans mon état de garçon : j'avais été
» cinq mois à Aix , de l'avcu de mon père , puisque j'y né-
» gociais un mariage auquel il a consenti. Ses gens d'affai-
» res ne m'avaient pas certainement remis vingt-cinq louis.
» J'étais venu , avec un seul habit , pour un voyage de six
» semaines , à la campagne. Il fallait m'habiller et vivre
» décemment , dès que je restais à Aix. A ces dettes accu-
» mulées , ruineuses , joindre les engagemens contractés à
» mon mariage , c'en était trop pour m'accabler : toute
» espèce d'ordre était impossible à introduire dans ce
» chaos , sans le secours de mes grands parens. Mes re-
» gards ne se portaient que sur des malheurs imminens ;
» je m'effrayais de sonder la profondeur du gouffre où
» j'allais tomber. Un faux respect humain m'empêcha de
» décêler , à temps , le désordre de mes affaires , et de me
» précipiter aux pieds de mes parens. J'avais commencé
» par étourderie , continué par nécessité , j'ai fini par fai-
» blesse ; quand j'ai parlé , il n'en était plus temps. Mon
» beau-père voulut me prêter un main secourable. Il s'est
» engagé par contrat de mariage à me donner vingt mille

» Une seule question encore , et je soumets tout
» ce qui a précédé , ma liberté personnelle, ma ré-
» putation , mon honneur (et toutes ces propriétés
» morales me sont plus chères que la vie), je les
» soumets toutes à mon père , dont je ne récuserai
» jamais le tribunal. Peut-on conclure avec justice
» de la conduite d'un homme de vingt-trois ans ,
» à celle que tiendra un père de famille? peut-on
» même conclure d'une année à l'autre dans la fou-
» gue de la première jeunesse, dans la première

» écus , à une époque que puisse le ciel reculer long-temps.
» Il voulut me les avancer pour liquider mes dettes ,
» qu'une pareille somme eût payées alors , et au-delà.
» Il voulut , dis-je, me les avancer sous la condition que
» mon père lui en ferait quittance; car mon père est le
» seul qui , par les clauses du contrat de mariage , puisse
» recevoir ma dot. Hélas ! j'étais auprès de mon beau-
» père , et je l'avais ému : mon père était loin de moi , il
» ne voyait que des yeux de la prévoyance. La crainte de
» l'avenir , peut-être fondée pour qui ne pénétrait pas
» dans mon cœur , contrebalança la bienfaisance de son
» âme, et il refusa. Oui, mon père, laissez croire à votre fils
» que vous l'eussiez aidé, si vous l'eussiez mieux connu ,
» si vous eussiez vu son repentir et ses larmes ; laissez-lui
» croire que , si son malheur ne l'eût pas éloigné de vous ,
» il ne serait pas perdu pour vous et pour lui. J'avoue ma
» faute, je ne vis qu'injustice et passion violente, dans des
» refus où je ne devais voir que la vigilance paternelle. Je
» me jetai de désespoir dans l'étourdissement qui m'a
» perdu. J'ai voulu me réveiller quand il n'en était plus
» temps. Mon père a sévi , et son bras n'est pas désarmé,

» explosion de ses passions brûlantes, à l'égard
» d'un homme qui n'est ni sans bon sens, ni sans
» entrailles, et qui, dans moins d'un an, a éprouvé
» toutes les anxiétés, toutes les humiliations du
» dérangement, s'est vu forcé d'entraîner sa femme
» dans l'abîme, et a compromis ainsi la vie d'une
» femme chérie, mère et nourrice, la tranquillité
» et le bonheur de son père, de son oncle, de son
» beau-père, c'est-à-dire de tout ce qu'il a de plus
» cher dans le monde? Non, j'ose le dire, on ne le
» peut pas, et pour un ami je plaiderais cette cause
» devant tous les tribunaux. J'en appelle à vous,
» mon père, car votre cœur est aussi juste et plus
» indulgent que tous les tribunaux de l'univers. Je
» ne répéterai point ici ce que j'ai osé vous écrire.
» Je vous veux vous seul pour juge. Je vous en ai
» dit assez pour réveiller votre tendresse paternelle,
» elle sera mon meilleur avocat, et je ne veux ni
» parler à d'autres magistrats, ni me soustraire à
» votre autorité. Si mes fautes, quelque énormes
» qu'elles soient, si ma conduite, quelque répré-
» hensible que je l'avoue, avaient été aggravées dans
» votre esprit, jugez-vous vous-même; croyez que
» vous êtes le seul homme que votre fils respecte
» assez pour lui parler ainsi. Je sais que vous pren-
» dre pour juge c'est réveiller votre générosité,
» vous replier sur vous-même, et vous interdire le
» rôle trop éloigné de votre dignité personnelle et
» paternelle, le rôle, dis-je, de ma partie. J'ai osé

» vous offrir, et je dépose authentiquement entre
 » les mains du ministère public l'offre que je fais
 » de payer mes dettes avec une somme de vingt
 » mille écus comptans, dont on prélèvera les inté-
 » rêts sur mon revenu : que pourriez-vous crain-
 » dre ? Si ma conduite passée ne vous permet pas
 » de me laisser le dispensateur de cette somme,
 » daignez la confier à celui qu'il vous plaira nom-
 » mer. D'ailleurs, n'êtes-vous plus mon père ? qui
 » peut me soustraire à votre autorité ? le ministère
 » public ne peut-il pas me toujours surveiller et
 » m'arrêter ? quel garant aurez-vous jamais de ma
 » résipiscence si vous m'arrachez mon existence
 » civile ? c'est ici la dernière épreuve que vous me
 » devez, et que vous vous devez à vous-même ; per-
 » mettez-moi ce langage.

» Il ne me reste plus, avec la permission de
 » M. le lieutenant, qu'à déposer à vos pieds, ô mon
 » père ! l'assurance sincère du profond respect, de
 » la vive tendresse, et de l'inviolable obéissance
 » dont mon cœur s'est prescrit aussi étroitement
 » envers vous le devoir, que la nature me l'a inti-
 » mement imposé. Ouvrez encore une fois vos bras
 » paternels ; recevez-y votre fils, qui se soumet à
 » toutes vos volontés, et ne réclame que votre in-
 » dulgence. »

Tel est, en substance, l'interrogatoire qui pré-
 céda la sentence d'interdiction prononcée contre

Mirabeau ; son mémoire du donjon de Vincennes nous apprend ¹ que le marquis trouva les réponses *folles* ; on peut en juger par ce qu'on vient de lire ; le fils soutient qu'elles étaient *remplies de respect* pour son père : certes nos extraits, loin de le démentir, présentent, ce nous semble, sous le jour le plus intéressant et le plus avantageux, Mirabeau, pour qui la honte d'une interdiction fut *un coup terrible* ², qui se faisait une *idée très-humiliante de cette formalité* ³, et qui, toutefois, dans cette circonstance, fit céder sa fougue naturelle et le sentiment de son droit au respect qu'il portait à un père toujours injuste et toujours irrité.

Ainsi, après plus d'une année de bonne conduite, Mirabeau se voyait juridiquement interdit, sous prétexte d'une dissipation dont il se repentait, qu'il avait cessée, où il ne pouvait plus retomber, et dont son père le punissait, sans d'ailleurs s'occuper aucunement d'éteindre des créances, qu'au contraire les arrérages négligés accroissaient chaque jour ; mais l'interdiction ne suffisait pas à l'animosité du marquis, il obtint une lettre d'exil ; Mirabeau, volontairement retiré à Manosqué, s'y vit forcément retenu ; et la faute qui l'en fit sortir un seul moment, faute non-seulement naturelle,

¹ Lettres originales du donjon de Vincennes, Paris, 1792, t. 1, p. 325.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

mais encore doublement honorable, comme nous le verrons tout-à-l'heure, le jeta dans une carrière de malheurs désormais sans terme et sans remède.

Un jeune homme, le chevalier de Gassaud, parent de la comtesse de Mirabeau avait, avant le mariage de celle-ci, lié avec elle un commerce passager de lettres, où il entraînait moins de passion véritable que de jeu d'esprit d'un côté, et de coquetterie de l'autre; le chevalier de Gassaud fréquente la maison de Mirabeau, à Manosque; le ressentiment d'une servante expulsée échauffe le caractère fort irritable du mari, et lui inspire une jalousie exaltée comme toutes les passions; une partie de la correspondance est découverte, et habilement commentée; des explications orageuses s'ensuivent; un duel est imminent, et l'épée bien connue de Mirabeau est fort redoutée. Les parens du galant supposé accourent; son père, car celui-là n'était pas un juge toujours courroucé, supplie pour obtenir *la vie de son fils*; la générosité de Mirabeau s'émue; il résiste à sa propre violence; il accepte de l'un des explications plausibles, dédaignant de fanfaronnes provocations; il écarte noblement l'autre; tout d'un coup, il apprend que cet esclandre est près de rompre un mariage avantageux, traité entre le chevalier de Gassaud et la fille du marquis de Tourette: il se reproche cette conséquence de l'erreur où il est un moment tombée; il craint que la réputation de la comtesse

de Mirabeau n'en souffre ¹, il se croit sûr de l'ascendant que les droits de l'amitié lui donnent au château de Tourette ; il oublie le lien légal qui devrait le retenir ; il s'échappe furtivement ; il franchit en peu d'heures une distance de plus de vingt lieues ; il plaide avec chaleur ; son éloquence irrésistible renoue le projet de mariage, il repart heureux , et va rentrer dans le lieu de son exil ².

¹ « Je continue de rendre des services à celui qui est
 » l'objet de cette correspondance , parce qu'ils sont liés
 » dans l'opinion publique à la réputation de ma femme. »
 (*Mémoire du comte de Mirabeau , supprimé au moment même de sa publication , etc.*, p. 8.) « Je ne voulus pas
 » être généreux à demi ; la crainte que la réputation de mon
 » épouse, de la mère, de la nourrice de mon fils, ne fut
 » légèrement compromise , me détermine à partir pour
 » Grasse , malgré les ordres du roi qui me retenaient à
 » Manosque. Fatal voyage ! source de toutes mes infortu-
 » nes ! » (*Observations du comte de Mirabeau sur une partie de sa cause.* Aix , André Adibert , 1783, page 34.)
 Nous remarquons que ces déclarations , faites dans une instance judiciaire , au risque de démentis que l'adversaire de Mirabeau n'osa pas lui opposer , ont une tout autre autorité que le récit qu'il fait lui-même en l'absence de toute contradiction. (*Lettres originales de Vincennes*, t. 1er, p. 339.) Voilà pourquoi , selon notre coutume , nous cherchons nos preuves ailleurs.

² Des doutes ont été exprimés sur ce fait par le principal biographe de Mirabeau , Peuchet , t. 1 , p. 113, 114, 115. Nous ne nous arrêterons pas à le refuter, nos citations précédentes y suffisent , et au-delà. Nous ferons remarquer seulement qu'il n'appuie d'aucune preuve les

Mais, en chemin, un hasard malencontreux lui fait rencontrer le baron de Villeneuve-Moans ; « cet homme est depuis vingt ans en procès, tant » civils que criminels, avec le marquis de la Tour- » Roumoules, son beau-frère, qu'il a presque ruiné » par cette guerre de chicane ; la marquise de Ca- » bris, sœur du comte de Mirabeau, touchée de » la situation de M. de la Tour, son parent, lui a » prodigué les consolations et les services de l'a- » mitié ; il n'en fallait pas davantage au baron de » Moans pour la haïr ; il saisit l'occasion d'un » grand procès qui compromettait le marquis de » Cabris avec presque toute la ville de Grasse qu'il » habite ¹, et, sous prétexte de prendre parti dans » la querelle publique, il insulte grièvement la

conjectures que lui suggère la manie habituelle d'atténuer ce qui est bien, d'insister sur ce qui est mal ; et, du reste, nous nous bornerons à dire, sans crainte d'être démenti, que Peuchet connaissait assez mal Mirabeau, dont il n'a écrit l'histoire que pour faire un gros livre avec des livres, et qu'il n'était pas constitué de manière à comprendre ce qui, dans des caractères de cette trempe forte et toute exceptionnelle, diffère et s'éloigne des motifs et des actes dont se compose la vie des hommes ordinaires.

¹ Il paraît qu'on avait imputé au jeune marquis de Cabris « des couplets diffamatoires, imprimés à Nice, et affi- » chés à Grasse, et où les personnes les plus respectables » de la ville étaient grièvement insultées. » (*Mémoire explicatif joint à une lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 7 août 1779.*)

» marquise de Cabris en pleine promenade ¹. Le
 » comte de Mirabeau demanda pour cet outrage
 » la satisfaction que les gentilshommes attendent
 » les uns des autres ; le baron de Moans répond
 » avec autant d'insolence que de lâcheté , alliage
 » bizarre , car enfin c'est bien le moins d'être
 » humble quand on est poltron ; bientôt après ,
 » dans une rencontre toute fortuite , le baron de
 » Moans fut traité comme il le méritait par le comte
 » de Mirabeau ; malheureusement , quelques pay-
 » sans furent témoins de cette scène , que M. de
 » Moans constata bravement par une procédure
 » criminelle ; il se déshonora , il est vrai ; mais il
 » n'avait pas grand'chose à perdre ; et le comte de
 » Mirabeau se trouva dans un très-cruel embar-
 » ras , parce que l'information prouva qu'il s'était
 » absenté de son exil ; cette affaire fut jugée au
 » siège de Grasse , par un juge subalterne , vassal
 » du plaignant , plus de deux ans après la que-
 » relle , pendant que le comte de Mirabeau était
 » caché hors du royaume , et sans qu'il eût fourni

¹ Ce récit , entièrement confirmé par nos correspon-
 dances domestiques , dément les suppositions imaginaires
 que Peuchet s'est permises , t. 1, p. 115 , pour écrire un
 roman odieux , nous pouvons même dire infâme , sur un
 événement dont il voulait parler sans en connaître les cir-
 constances , et sans prendre la peine de les chercher aux
 sources mêmes où , néanmoins , il a si largement puisé ,
 pour faire , à peu de frais , quatre gros volumes.

» la moindre défense. Ce premier jugement le condamna, par contumace, à 6000 francs de dommages, et à des réparations au palais; c'est-à-dire, en d'autres termes, que le déshonneur de M. de Moans a été solennellement confirmé par arrêt authentique ¹. »

C'est là l'origine de la nouvelle détention de Mirabeau ², et c'est de cette détention que datent, non pas ses premiers malheurs, nous l'en voyons accablé dès l'adolescence, mais ses premiers actes vraiment coupables. Cette considération nous détermine à ralentir un moment ici notre narration, pour bien caractériser un fait si peu extraordinaire dans cette famille, où la fougue et l'exaltation du sang étaient en quelque sorte endémiques; fait insignifiant, même frivole, et dont les conséquences furent terribles. Nous remarquerons qu'on le jugea tel, tant qu'on n'en eut pas besoin pour motiver des rigueurs excessives. « C'est vous qui avez écrit : » Laissons là M. de Villeneuve et son fumier; vous savez que mon beau-père m'écrivit, après avoir lu un mémoire sur ce sujet ³, que

¹ Additions manuscrites et inédites au mémoire du 1^{er} mars 1778, inséré aux *Lettres originales du donjon de Vincennes*, t. 1, p. 287.

² *Ibid.*, t. 1, p. 193, 337; t. 3, p. 583.

³ Ce mémoire ne nous est point parvenu, quoique Mirabeau l'ait envoyé à sa mère, ainsi que l'annonce une lettre qui est entre nos mains, et quoiqu'il figure dans l'in-

» le meilleur écrit qui pouvait paraître pour ma défense était la propre requête de M. Villeneuve ;
 » vous savez que tous les Villeneuve ont été les
 » premiers à vanter mes procédés ; que le vieux
 » marquis, devenu , en quelque sorte , chef de
 » cette maison, m'écrivit : « Soyez persuadé que je
 » mettrai toujours une différence infinie entre un
 » ami qui se conduit aussi bien que vous dans les
 » occasions importantes , et un parent qui déshonorerait son nom , si la honte n'était personnelle ¹. » Enfin, nous trouvons le même témoignage dans deux lettres du bailli de Mirabeau , quoiqu'il fût irrité contre son neveu , et par les

ventaire de sa succession ; mais nous lisons dans les *Dialogues* mentionnés aux *Lettres de Vincennes* , t. 1, p. 44, 110, 116 ; t. 2, p. 106 ; t. 3, p. 254, 231, 248 ; t. 4, p. 134, qu'un exemplaire imprimé parvint jusqu'en Franche-Comté , et intéressa fortement à la cause plaidée, madame de Monnier, qui ne devait connaître l'auteur que six mois plus tard. Voici ce qu'il dit de ce mémoire dans la lettre à sa mère que nous venons de citer : « Vous recevrez par le
 » courrier prochain , c'est-à-dire par celui de vendredi , la
 » copie d'un mémoire dans l'affaire de M. de Villeneuve ,
 » avec les pièces justificatives , qui vous démontrera de
 » quelle iniquité j'ai été la victime ; de quelle manière je
 » me suis conduit ; s'il est croyable qu'un père laisse là
 » une telle affaire , et si je puis l'accommoder tant qu'un
 » souffle de vie animera mon être. » (*Lettre inédite de Mirabeau à sa mère*, du 30 janvier 1776.)

¹ Lettres originales du donjon de Vincennes , tome 1 , page 336.

suggestions du marquis, toujours tout-puissant sur l'esprit de son frère, et par la faute capitale que commettait Mirabeau, au moment même où la première de ces deux lettres fut écrite : « Quoi donc » de si extraordinaire que le petit-neveu de nos » oncles, et le petit-fils de nos pères, se soit donné » le soin de vergeter avec un bâton l'habit d'un » insolent gentilhomme, soi-disant, lequel avait » son habit sur le dos, et jugea à propos d'instruire » MM. les maréchaux de France des frais faits » pour sa toilette par M. le comte ¹ ? Au surplus, » e'en est assez ; ne parlons plus de l'affaire de » Moans ; celui-ci avait tort, car il provoqua ton » fou ; et, une fois à portée, chose où sa sœur l'avait mis, je ne sais si je n'en eusse pas fait autant ². »

Nous dirons, à notre tour, *ne parlons pas davantage* de ce plat épisode, dont nous ne trouvons plus de mention qu'à huit années de distance, dans une lettre du bailli. Antérieurement il l'avait qualifié d'*attentat sans exemple* ³ ; plus tard il écrivait à son frère : « Je t'avouerai que M. de Moans, » quoique disant qu'il ne fera aucune poursuite,

¹ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 4 mai 1781.

² Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 25 juillet 1776.

³ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, 28 août 1780.

» ne veut, dit-il, donner son désistement que lorsqu'on lui remboursera ses frais ; le digne gentilhomme ¹ ! » A quoi le marquis répond : « Quant à l'affaire de Moans, il me serait avis que ce sont de ces choses honteuses qu'il faut oublier, et que ce vaillant seigneur serait fort embarrassé de recommencer cette procédure de Scapin ². »

Remarquons en déplorant, pour la dernière fois, les funestes conséquences d'un fait si insignifiant, qu'il était bien facile de les faire disparaître, si l'on n'en avait pas voulu profiter. Mirabeau en indique lui-même le moyen très-simple dans ce passage de la correspondance de Vincennes : « En supposant que je ne veuille pas appeler d'un jugement qui, quoique *par contumace*, est aussi honorable pour moi qu'infamant pour mon adversaire, j'en serais quitte pour lui donner 6000 livres ³. »

Quoi qu'il en fût, la punition ne se fit guère attendre, car la scène eut lieu le 26 de juin 1774, et Mirabeau, arraché à son domicile, où il laissait son fils malade et en danger de mort ⁴, fut écroué

¹ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 29 octobre 1782.

² Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 15 novembre 1782.

³ Lettres originales de Vincennes, t. 1, p. 9.

⁴ *Ibid.*, tome 2, p. 359.

le 23 août suivant, au château d'If, rocher aride, dont une sombre citadelle couvre toute la surface, et qui s'élève un peu au-dessus du niveau de la mer, à l'entrée et à quelque distance du port de Marseille; Mirabeau s'y laissa conduire, après avoir refusé les moyens d'évasion, et les secours précuniaire qu'un ami lui offrait ¹. Du reste, son emprisonnement ne résulta ni d'un jugement, puisque, comme nous venons de le voir, il ne fut rendu que deux ans après; ni de la rumeur publique, puisque tout le monde, y compris la famille du battu, s'accorda pour blâmer sa plainte et mépriser sa lâcheté; ni d'un ordre spontané de l'autorité souveraine et ministérielle, dont, cependant, Mirabeau avait doublement enfreint les défenses; mais le véritable auteur de l'emprisonnement fut le marquis qui demanda l'ordre d'incarcération de Mirabeau. « Pour avoir rompu son

¹ Lettres originales de Vincennes, t. 1, p. 343. Le récit que fait Mirabeau, lui-même, parlant à son père est trop significatif et caractéristique pour que nous ne le rapportions pas : « J'aurais pu ne pas venir au château d'If, si » j'eusse voulu me soustraire à votre autorité; un ami » m'avait amené une chaise de poste; il me pressait de » prendre cent louis, et de voler vers l'asile qu'il m'avait » préparé. Je résistai à ses offres, je résistai à l'éloquente » voix de la liberté; j'essayai patiemment la brutalité des » sbires qui m'arrêtaient comme un coupeur de bourse; je » me laissai mener au château d'If; ce n'était pas pour y » perdre le fruit de ma soumission. »

» ban , comme aussi pour une sorte de satisfac-
 » tion à la noblesse de la province ¹, et afin de se
 » donner le droit de solliciter plus tôt la grâce de
 » son fils ². »

Il semblait donc que Mirabeau n'eût à subir que le simple châtiment infligé par le père de famille ; et cependant nous voyons dans le mémoire du 1^{er} mars 1778 , inséré à la fin du premier volume de la correspondance de Vincennes , qu'il se plaint *de la sévérité* prescrite au commandant , de la *privation de toute nouvelle , de toute communication du dehors* ³, de la *défense absolue d'écrire* ⁴. Ces rigueurs , à peine concevables s'il s'agissait d'un prisonnier d'état , sont-elles réellement imposées à un homme détenu par forme de discipline ? n'en exagère-t-il pas le récit indirectement destiné à l'autorité , et colorié de manière à exciter la compassion ? Voici de quoi lever tous les doutes :
 « En demandant la clôture de cet homme , j'ai
 » bien demandé qu'on lui ôtât toute correspon-

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du 3 décembre 1778.

² Notes manuscrites sur la minute du mémoire apologétique , du 1^{er} mars 1778 , et lettres du marquis de Mirabeau au marquis de Cabris , père de son gendre , et à la comtesse de Rochefort , du 13 août et du 6 septembre 1774.

³ Page 342.

⁴ Page 347.

» dance ¹ ; tu sais comme , à bon droit , je l'avais
» resserré sur la correspondance au château d'If ;
» eh bien ! c'était dans les guêtres de quelques
» vilains qu'on lui envoyait , qu'on mettait les let-
» tres ; et les réponses entre les guêtres et la
» jambe ². »

La comtesse de Mirabeau était alors au Bignon ,
ou son mari l'avait envoyée , au commencement
d'août , pour essayer d'empêcher l'incarcération
dont il était menacé , et d'où elle ne partit que
pour retourner à Aix , après la translation de Mi-
rabeau , qu'elle ne voulut aller rejoindre , ni au
château d'If , ni au château de Joux , et qu'elle n'a
jamais revu depuis cette époque. A celle où nous
sommes , son témoignage nous fournit une nouvelle
preuve des rigueurs excessives de la captivité de
son mari : « Mon beau-père a voulu exiger ma pa-
» role que je ne me chargerais point d'aucune
» lettre ; je l'ai refusé net , disant que je ne pou-
» vais pas la tenir , ne pouvant ni ne voulant rien
» te refuser ³. »

Voyons l'effet qu'un traitement si extraordinaire

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau ,
11 août 1776.

² Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau ,
14 octobre 1776.

³ Lettre de la comtesse de Mirabeau à son mari , 13 sep-
tembre 1774 , page 7 des *Observations pour le comte de*
Mirabeau, etc. ; Aix , J. David , 1783.

produisait sur Mirabeau, dont nous connaissons la fougue et l'esprit d'indépendance.

« Tu me fais rompre mon serment, ma chère
 » sœur. Mon père a écrit à M. Dallègre (comman-
 » dant du château d'If), que l'ordre du roi n'ex-
 » ceptait, ni lui mon père, ni mon oncle, ni per-
 » sonne, de la défense que j'avais d'écrire. Je ne
 » m'attendais pas à cette nouvelle sévérité; j'avais
 » juré, dans l'amertume de mon cœur, de n'écrire
 » à aucun des miens, puisque mon père me re-
 » poussait avec une sorte d'horreur; mais je ne
 » saurais me refuser au plaisir de te répondre deux
 » mots, de te remercier en pleurant, et de te dire
 » qu'on me fera mourir de chagrin avant d'avoir
 » endurci mon cœur; tu n'oses pas dire, mais tu
 » sais bien que je n'ai pas mérité la persécution
 » qui m'opprime: va, j'en rirais bien si mon père
 » ne la dirigeait pas; mais languir depuis quatre
 » mois avec des scélérats! sans pouvoir écrire un
 » mot à mon juge et à mon protecteur naturel;
 » éprouver à la fois tous les chagrins, et perdre
 » en un moment toute consolation, c'est un coup
 » auquel je ne puis long-temps résister¹! »

La sœur du prisonnier n'est pas la seule per-
 sonne qui s'intéresse à son triste sort; un même
 sentiment touche leur frère, le chevalier, si fameux

¹ Lettre inédite de Mirabeau à sa sœur, madame du Saillant, du 12 janvier 1775.

depuis sous le nom du vicomte de Mirabeau, alors âgé de 20 ans; il apprend à Malte la rixe qui a servi de prétexte à l'emprisonnement de son aîné; quoique malade, il part, il arrive à Marseille :
« Il faisait grand vent, aucun des patrons ne vou-
» lait sortir du port; j'en décide deux, plus par
» menaces que par argent, car tu sais que je n'en
» ai guère, tandis que je suis en fonds, Dieu merci,
» pour parler gras; j'arrive au château d'If, porte
» close, et le lieutenant, en attendant le Dallègre,
» me dit tout doucement qu'il faut repartir comme
» je suis venu. — Non pas, s'il vous plaît, sans
» avoir vu Gabriel. — On ne le voit pas. — Je vais
» lui écrire. — Pas davantage. — J'attendrai donc
» M. Dallègre. — Soit, mais vingt-quatre heures,
» pas plus. Sur ce, je prends mon parti, je vais
» chez la Mouret (la cantinière), nous nous ac-
» cordons que le soir après la retraite, je verrai
» ce pauvre diable; j'y arrive, en effet, pas comme
» un paladin, mais comme un filou ou comme un
» galant, à ton choix, et nous en décousons. On
» avait craint qu'il n'eût monté ma tête au ni-
» veau de la sienne : on lui rend peu de justice,
» et j'ose assurer que lorsqu'il me parla de son
» affaire, et que l'indignation que la narration
» seule avait excitée éclata par ces mots : *Mais*
» *quoique encore faible, j'ai des bras, et encore as-*
» *ser bons pour casser ceux, sinon de M. de Ville-*
» *neuve, au moins de MM. ses frères*, il me dit :

» *Mon ami, tu nous perdrais tous deux; et je t'a-*
 » *voue que peut-être cette considération seule*
 » *m'empêcha d'exécuter un projet assez mal conçu,*
 » *que la fermentation d'une tête de mon âge peut*
 » *seule excuser* ¹. »

Au château d'If, comme chez l'abbé Choquart, comme à l'île de Ré, comme au régiment, comme près du bailli, Mirabeau avait été précédé par des lettres où le marquis exagérait les défauts, ou trait les torts, noircissait le caractère de son fils; et au château d'If, comme ailleurs, les préventions avaient bientôt cédé à l'ascendant d'un excellent naturel, à la séduction d'une franchise à la fois aimable et courageuse, à l'intérêt que faisaient naître des persécutions toujours et partout renouvelées. Sa femme en se moment placée au foyer même, c'est-à-dire au château du Bignon, écrivait au prisonnier : « J'ai été frappée, mon ami, de la patience » avec laquelle tu prends ta triste situation; per- » sonne n'a plus de force d'esprit que toi dans le » malheur ². » Mirabeau, d'ailleurs, avait profité d'un conseil qu'elle lui avait donné : » Use, mon

¹ Lettre inédite du vicomte de Mirabeau à sa sœur, la marquise de Cabris, du 1^{er} décembre 1774. Cette course du chevalier est mentionnée dans une lettre écrite quinze jours après par la comtesse de Mirabeau. (*Observations sur un libelle diffamatoire*, etc., page 160.)

² Lettre de la comtesse de Mirabeau à son mari, 24 octobre 1774.

» bon ange, de cette magie que tu possèdes si bien,
» quand tu veux enchanter quelqu'un ¹. » Après
un séjour de plusieurs mois employés à des tra-
vaux variés, Mirabeau avait inspiré au comman-
dant Dallègre un sentiment d'affection que celui-
ci exprimait avec vivacité : « Quoique, dit-il, son
» attachement pour M. le comte lui eût attiré
» bien des désagrémens ², » le bon commandant se
rendait même l'avocat de son prisonnier : « Toute
» la province sait, monsieur le marquis, que vous
» avez fixé l'élargissement de M. le comte de Mira-
» beau, au rapport que je vous ferai de sa bonne
» conduite ; il me suffira donc de vous faire part
» de ma profession de foi, puisqu'elle doit briser
» ses fers; je suis persuadé que cette pièce produira
» tout son effet sur le cœur de *l'Ami des hommes*,
» qui a donné de si excellentes leçons d'humanité.
» La grâce que je sollicite est en faveur d'un fils qui,
» par sa résignation à votre volonté, mérite tout
» le retour de tendresse d'un père respectable que
» toute l'Europe révère.

» Recevez donc l'attestation la plus authentique
» que depuis que M. le comte de Mirabeau est détenu
» au château d'If, il ne m'a jamais donné ni à per-
» sonne le moindre sujet de plainte, qu'il s'est tou-

¹ Lettre de la comtesse de Mirabeau à son mari, 26 sep-
tembre 1774.

² Lettre de M. Dallègre au marquis de Mirabeau, 19 mai
1775.

» jours parfaitement bien conduit ; qu'il a soutenu
 » avec toute la modération possible toutes les alter-
 » cations que je lui ai quelquefois suscitées , pour
 » éprouver sa fougue ¹ , et qu'il emportera avec lui
 » l'estime , l'amitié , et la considération de toute la
 » place ². »

Déterminé à exclure de notre récit tout les faits scandaleux que nous pourrions écarter sans manquer à la probité du biographe , nous ne nous arrêterons pas sur un incident dont , à dessein , on fit grand bruit huit ans après dans le procès en séparation que Mirabeau soutint contre sa femme. Il fut alors question d'une cantinière *séduite* par le prisonnier , qui lui aurait procuré le moyen de dépouiller son mari , et de se soustraire par la fuite à son autorité ; ces imputations , depuis répétées par la haine ³ ou par l'igno-

¹ Lettre de M. Dallègre au marquis de Mirabeau , du 24 juin 1775.

² Lettre précitée du même au même, 19 mai 1775. Veut-on voir l'effet que produisaient ces attestations sur l'esprit du marquis de Mirabeau ? Voici ce qu'il en disait plus tard : « Je savais très-bien à quoi m'en tenir, quand le sieur Allègre lui donna certificat *quid potui facere vine meæ et non feci*. Crois-moi, il n'y a de parti à tirer de ces gens-là qu'une pierre au cou. » (*Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau*, 1^{er} février 1779.)

³ *Mémoire à consulter et Consultation* pour madame la comtesse de Mirabeau. Aix, J.-B. Mouret fils, 1783, 162 pages in-4^o, pages 11 à 18.

rance ¹, furent complètement détruites par des lettres du commandant Dallègre; par un désaveu écrit et imprimé du cantinier lui-même, qui expliqua l'erreur où l'avait fait tomber le véritable voleur; et il ne resta de tout cet esclandre que la preuve d'une délation sciemment calomnieuse, et la probabilité d'une liaison passagère, qui, entre une jeune cantinière et un officier, isolé et détenu à vingt-cinq ans, ne pouvait guère être incriminée comme une coupable séduction ².

Ainsi, et nous venons de le voir par les lettres du commandant Dallègre, ainsi était accomplie la condition mise à l'élargissement du fils, par le père qui, il en convenait lui-même, était « derrière l'autorité royale ³ » et qui, grâce à son crédit tout-puissant, était l'arbitre suprême du sort de sa propre partie; Mirabeau, sévèrement éprouvé, avait

¹ Nous ne citerons que Peuchet, qui, employant tous les moyens possibles de grossir son livre, a rempli douze pages in-8° de citations et de commentaires sur cet ignoble épisode, t. 1, p. 1, 22 à 135.

² Toute cette réfutation est portée jusqu'à la dernière évidence dans les *Observations sur un libelle diffamatoire intitulé : Mémoire à consulter et Consultation pour la comtesse de Mirabeau*. Aix, Joseph David, 1783, 202 pages, voir les pages 147 à 170.

³ Lettre du marquis de Mirabeau à M. de Marignane, du 11 octobre 1774. Page 9 du *Mémoire à consulter et Consultation pour la comtesse de Mirabeau*, etc. Aix, J.-B. Mouret fils, 1783, 162 pages in-4°.

triomphé de l'épreuve , sa conduite était sans reproche. Quant aux prétextes de sa détention, ses dettes , d'un côté , allaient être vérifiées et discutées par un allié sage et ferme , qui était envoyé exprès sur les lieux ¹; d'un autre côté le jugement irrégulier, qu'avait obtenu le baron battu, allait être porté, par appel, devant ce que Mirabeau appelait *ses juges naturels*, la *vraie magistrature* ², c'est-à-dire devant l'ancien parlement , dont il n'avait cessé de regretter l'absence, et dont le retour allait faire disparaître les magistrats improvisés par le chancelier Maupeou , après le coup d'état de 1770; magistrats que Mirabeau, à l'exemple de sa famille, avait toujours considérées comme des intrus , et , à ce titre , dédaignés et baffoués ³. Les

¹ Lettres originales du donjon de Vincennes, tome 1^{er}, page 352.

² Lettres originales du donjon de Vincennes , tome 1^{er}, page 348.

³ Lettres originales du donjon de Vincennes , tome 1^{er}, pages 327 — 330. A l'époque , à-peu-près, où nous sommes parvenus, Mirabeau s'expliquait publiquement à ce sujet :
 « Il ne manquait plus que d'anéantir la magistrature; ou
 » ce qui est plus tyrannique et plus dangereux encore, s'il
 » est possible; c'était de l'avilir. C'est assurément ici la
 » place de dire un mot de cet acte d'autorité formidable.
 » A l'époque de la destruction des parlemens , de cette
 » singulière révolution qui s'est faite , pour ainsi dire ,
 » d'elle-même , et qui n'a coûté à celui qui en a paru l'auteur, que la peine de recueillir le fruit du long esclavage
 » des Français; à cette époque, dis-je , beaucoup d'étran-

chances qui s'ouvraient pour lui étaient d'autant meilleures qu'il était près de Marseille, à portée d'une partie de sa famille, entouré de ses amis, placé sous l'autorité d'un chef qui était sa caution naturelle, et dont, comme nous venons de le voir, le patronage ne pouvait pas manquer à l'infortuné client.

Quel que dût être l'effet de ces circonstances, ou plutôt pour prévenir leur effet, le transfèrement de Mirabeau fut décidé; déjà le marquis

» gers ont applaudi à ce que l'on appelait improprement
» *le nouveau système*, et cela n'est pas étonnant.

» Ils n'ont vu dans ce changement que l'abolition de la
» vénalité des charges (abus presque intolérable aux yeux
» de la raison, et dont l'exemple unique se trouvait en
» France) et l'établissement de la justice *prétendue gra-*
» *tuite*; illusion grossière dont le méprisable Maupeou à
» voulu leurrer la nation, quoique le manque de moyens
» et sa sordide cupidité ne lui aient pas permis de la trom-
» per long-temps : mais ce que tout homme éclairé devait
» sentir, c'était la violation manifeste et authentique d'un
» si grand nombre de propriétés. Or, toutes les propriétés
» se tiennent inséparablement, comme les chaînons d'une
» même chaîne, et sont également sacrées; celui qui en at-
» taque une, est l'ennemi public, car, par cela même, il
» les attaque toutes.

» Il ne naît pas, en quatre siècles, quatre hommes ca-
» pables de prévoir jusqu'où peuvent aller les innovations;
» d'où l'on doit conclure que les changemens et les nou-
» veaux établissemens constitutifs, sont toujours fort dé-
» licats, et rarement sans dangers.

» Il n'était pas difficile de prévoir que des hommes,

s'était expliqué à cet égard : « Mon dessein est
 » maintenant de l'éprouver tout de bon , et à ma
 » manière ; il est où il doit être (au château d'If)
 » et y sera ; en supposant un miracle , et qu'il se
 » contint assez pour que le commandant , à la fin ,
 » réponde de sa sagesse et de sa repentance »
 (on vient de voir que le *miracle* s'est opéré) ,
 » alors je le ferais passer dans quelque citadelle ,
 » où il aurait à vivre avec quelqu'un pour l'éprou-
 » ver ; en supposant autre miracle qui le fit sortir
 » à bien de cette seconde épreuve , j'en tiendrai
 » d'autres prêtes , et ainsi par degrés ; c'est tout
 » ce que je puis de nouvelle patience à sa qualité
 » de mari et de père , c'est là tout ¹. » Mirabeau

» presque tous désintéressés de la chose publique ; assez
 » vils pour dépouiller leurs compatriotes , et pour s'im-
 » poser le devoir effrayant de décider sur les propriétés
 » et la vie des citoyens , sans avoir jamais étudié les lois ;
 » pourvus d'une existence fragile , précaire , avilie : que
 » des hommes gagés par la cour , esclaves très-rampans
 » du roi , on , ce qui est pis encore , de son chancelier , ne
 » pouvaient pas avoir la force et le courage qu'avaient
 » eus leurs prédécesseurs , de lutter contre les coups
 » d'autorité , et d'instruire la nation par leur résistance ;
 » que quand ils auraient ce courage , ils n'en auraient ni
 » le droit , ni le pouvoir , par la raison que je renvoie mon
 » valet quand il me désobéit ! » (*Essai sur le Despotisme*,
 page 257.) Qu'on se souvienne que Mirabeau n'avait pas
 vingt-trois ans , quand il écrivait ces lignes hardies.

¹ Lettre précitée du marquis de Mirabeau au marquis
 de Marignac , 11 octobre 1774.

fut averti par sa femme , de la translation alors prochaine. « Comme j'étais hier après à solliciter » votre père, comme à mon ordinaire, il m'a dit » qu'enfin je serais satisfaite, et qu'en attendant » que la tournure de vos affaires permit davantage, » vous alliez être dans un endroit beaucoup plus » convenable que le château d'If; en vain lui ai-je » demandé le lieu que vous alliez habiter » ¹. Le nom de ce lieu était, en effet, un mystère : « On » avait recommandé au sieur Duveyrier ², chargé » de me conduire, de me cacher l'endroit où je » devais aller; il me demanda ma parole de ne » point me sauver; je lui répondis que les prison- » niers de guerre donnaient des paroles, mais » que je n'avais jamais ouï dire que l'on en exigeât

¹ Lettre de la comtesse au comte de Mirabeau, du 27 avril 1775, page 29 des *Observations pour le comte de Mirabeau*.

² Il paraît que M. Duveyrier, que nos correspondances qualifient tantôt *lieutenant de maréchaussée* à Aix, tantôt *lieutenant du prévôt* (emplois d'ailleurs conciliables), était habituellement préposé à ces sortes de commissions, car nous lisons ailleurs : « Hier, j'ai vu de retour le sieur » Duveyrier, qui a conduit la dame *Rongeline* (madame » de Cabris) à son couvent de Sisteron. » (*Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau*, du 1^{er} mars 1778.) « Le sieur Duveyrier, qui est un fort galant homme, doit » connaître ce que c'est que cette race, car ce fut lui qui » mena le forcené au fort de Joux. » (*Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau*, du 10 mars 1778).

» des prisonniers d'état. Je voulais voir les ordres ,
 » il me les montra ; je sus que j'allais être relégué
 » parmi les ours du mont Jura. Le voisinage de la
 » Suisse me parut donc votre seul motif ; je me
 » raidis contre mes répugnances et mes pressen-
 » timens ; je suivis paisiblement mon conducteur
 » qui n'avait aucune escorte ; je portais des pis-
 » tolets , il n'en avait point ; je traversai ainsi le
 » royaume ; vous savez quel compte il vous a rendu
 » de ma conduite ; et vous voyez que j'étais résolu
 » de tenter encore de vous toucher par ma rési-
 » gnation ¹. » Une lettre de son père nous fait
 connaître le terme de son voyage : « Mon fou est
 » arrivé à Pontarlier , et remis dans les mains du
 » comte de Saint-Mauris , homme de qualité (et
 » il n'est besogne que de ces gens-là) , des lettres
 » duquel je suis parfaitement content ². »

Nous venons de voir ce que Mirabeau lui-même

¹ Mémoire de Mirabeau à son père , voir les *Lettres du donjon de Vincennes*, t. 1 p. 352. » J'arrivai volontairement et sans escorte au château de Joux. » (*Premier Mémoire à consulter pour le comte de Mirabeau contre le marquis de Monnier*, p. 2 de l'édition in-12.) Cette assertion , ainsi répétée deux fois , est confirmée par le passage suivant d'une lettre du bailli au marquis de Mirabeau , du 31 mars 1782 : « Il est vrai que le sieur Duveyrier » était seul , et m'a dit qu'il a été mille fois le maître de » s'évader. »

² Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , 29 mai 1775.

appelle sa *résignation*, preuve bien remarquable, sans doute, du sentiment des erreurs commises, et de l'empire d'un bon cœur sur le caractère le plus fougueux et l'esprit le plus indépendant qui furent jamais ¹. Cette preuve est d'autant plus frappante qu'il ne se méprenait ni sur sa position véritable, ni sur son droit d'homme, d'époux, de père, ni sur la disproportion qu'il y avait entre les châtimens et les fautes; en effet, il écrivait plus tard : « Car enfin pourquoi étais-je dans un fort ? » En vérité, je n'étais plus un enfant; je commençais à savoir ma langue, à apprécier les choses et les mots; je ne me croyais ni ne pouvais me croire criminel ². » Le bailli lui-même, quoique d'autant plus fasciné par son frère qui fut toujours un oracle pour lui, qu'il n'avait pas vu depuis deux ans le prisonnier, écrivait au marquis : « Prends y garde, on s'obstine à te croire un peu dur vis-à-vis des tiens : celui-ci, aux yeux du public ne paraît coupable que de dettes; et, à dire vrai, la jeunesse a pris un étrange train à cet égard, et si l'on enfermait tous les jeunes gens endettés,

¹ C'est ce même homme qui disait de lui-même : « S'il me connaissait il saurait que je ne crie jamais dans la colère; je renverserais un mur, je mordrais des boulets rouges, mais je ne crie pas. » (*Lettres originales du donjon de Vincennes*, tome 3, page 450)

² *Lettres originales du donjon de Vincennes*, t. 1, p 347.

» on ne verrait que des barbons par les rues ¹. »
La seule réponse directe que nous trouvions est dans cette phrase : « Sois sûr qu'il file sa corde ,
« et finira dans peu par une elôture absolue sur laquelle je serai bien servi ². »

Quant à Mirabeau , son discernement du juste et de l'injuste , sa haine de l'arbitraire n'étaient pas à naître , puisque déjà il avait écrit l'*Essai sur le Despotisme* , ouvrage de son exil à Manosque ; mais , quel que fût l'entraînement d'un naturel si bouillant et d'un si puissant génie , quel que fût le découragement où devait le jeter les duretés d'une partie de sa famille , et le délaissement où le laissait le reste , y compris sa jeune épouse , dont le refroidissement et l'abandon nous occuperont plus tard , Mirabeau savait se défendre de lui-même ; il ne voulait rien devoir qu'à cette obéissance silencieuse , à cette respectueuse résignation dont nous devons multiplier les preuves (très-inattendues sans doute) , au moment même où vont éclater les événemens qui lui ont fait perdre sans retour le repos , le bonheur , et le bon renom de la vie privée , événemens qui ne se seraient pas accomplis si quelque indulgence avait accueilli son repentir et sa soumission.

¹ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau , du 24 avril 1775.

² Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du 23 mai 1775.

N'osant pas les exprimer à son père qui, comme de coutume, lui avait interdit toute correspondance, il écrivait à son oncle : « Si je connaissais » un cœur meilleur que le vôtre, et plus tendre » pour sa famille, une judiciaire plus forte et » plus saine, je m'adresserais à cet être privilégié » pour l'engager à demander à mon père le temps » où il se propose de faire cesser l'état réellement » déplorable qui m'accable depuis long-temps ; » je lui dirais : la liberté est de droit naturel, » l'ai-je dû perdre ? On ne punit pas deux fois pour » la même chose ; ce n'est certainement pas pour » des dépenses ruineuses qui m'ont attiré tant d'humiliations, donné tant de remords, et privé près » d'un an de la liberté, que je suis détenu dans » un fort ; c'est pour une affaire, peut-être imprudente dans la forme ¹, mais honnête dans le fond, que je ne désavouerai jamais, que je gagnerais devant tous les tribunaux du monde ; » c'est pour cette affaire malheureuse que j'ai été » arrêté ; mais une détention si longue ne doit-elle pas persuader le public que j'ai les torts les plus graves, et peut-être les plus déshonorans ; » et, pourtant, qu'ai-je fait de plus ? qu'on me le dise. »

« A qui dois-je adresser ce langage ? mon cher » oncle ; dois-je abandonner l'espoir de faire ou-

¹ La rixe avec le baron de Villeneuve-Moans.

» blier mes légèretés ? de transmettre à mon fils un
» nom qui n'aura pas perdu par ma faute la consi-
» dération que vous et mon père lui avez acquise ?
» Dois-je m'exclure à jamais de la carrière où ma
» conduite et mes efforts , aidés de vos conseils ,
» pourraient me donner le moyen d'être un jour
» utile et notable à mon tour ? Les temps se régénè-
» rent et l'ambition est permise aujourd'hui ; et
» croyez-vous , souffrez que j'ose vous le deman-
» der , croyez-vous que l'émulation qui m'inspire
» doive être absolument stérile , et qu'à plus de
» vingt-six ans votre neveu ne soit capable d'aucun
» bien ? Non , mon oncle , vous ne le croyez pas ;
» relevez-moi donc ; daignez me relever ; sauvez-
» moi de la fermentation terrible où je suis , et qui
» pourrait détruire l'effet produit sur moi par les
» réflexions et par l'épreuve du malheur ; croyez-
» moi , il est des hommes qu'il faut occuper , et je
» suis du nombre ; l'activité qui peut tout , et sans
» laquelle on ne peut rien , devient turbulente , et
» peut devenir dangereuse , alors qu'elle n'a ni ob-
» jet ni emploi.

» Mais , quels que soient les desseins de mon
» père : soit qu'il veuille aider ou détruire mon am-
» bition , daignez , du moins , lui demander ma li-
» berté ; il ne veut pas , sans doute , me jeter dans
» la démence , ou me précipiter dans la frénésie ;
» je sens que ma santé m'échappe ; ma tête bouil-
» lonnante souffre d'autant plus que je fais plus

» d'efforts pour la retenir; dans un mois des mon-
» ceaux de neige vont m'ensevelir dans un pays
» dénué de toutes ressources morales; cette per-
» spective est cruelle; mon état est douloureux et
» pénible; il s'aggravera, il excèdera mes forces;
» et vous regretterez alors, mais inutilement, un
» neveu qui ne veut plus vivre que pour votre sa-
» tisfaction et l'intérêt de sa famille, de son nom,
» et de son pays ¹. »

Cette lettre touchante méritait sans doute une réponse; mais le bailli, esclave de son frère, n'aurait osé s'y hasarder : « Que veux-tu que j'en fasse ?
» c'est à toi à savoir ce que tu dois faire et penser;
» et, quant à moi, je ne répondrai que si tu le juges à propos, et ce que tu me marqueras de répondre ². »

Une réponse fut faite, mais ce ne fut ni le prisonnier qui la reçut, ni son oncle qui l'écrivit :
« J'ai mis au fait par des notes et par mes lettres,
» le plus que j'ai pu, le comte de Saint-Mauris; le
» tour qu'a pris maintenant ce garnement dont tu
» connais les singeries, c'est, après avoir démêlé
» le caractère doux de son commandant, de jouer
» la maladie, et la tête qui s'échauffe, d'impatience
» de sa prison. Comme dans plusieurs lettres con-

¹ Lettre inédite de Mirabeau à son oncle le bailli, du 22 août 1775, datée du fort de Joux.

² Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 30 août 1775.

» sécutives j'ai mis le digne homme au fait de tous
 » les tenans et aboutissans de la fortune de son
 » prisonnier, je me suis contenté de lui mander
 » pour cette fois que, quant à ses maladies, nous
 » n'y croyons plus, et que, d'ailleurs, nous n'étions
 » pas médecins; qu'à l'égard de sa liberté, si le roi
 » le lâchait, ses créanciers le tiendraient bientôt
 » d'une manière moins commode; que, quand je le
 » sauvai par des lettres d'exil, cela avait l'air pu-
 » nition; qu'aujourd'hui cela ne serait que lier les
 » mains à justice, chose que je ne veux demander
 » ni ne puis obtenir, *au peu que j'ai parcouru de sa*
 » *lettre que tu m'as envoyée* ¹. »

Ainsi les plaintes pathétiques du malheureux prisonnier n'étaient pas même lues; et quelque habitué que nous soyions à trouver dans nos matériaux la répétition monotone des mêmes préventions et des mêmes projets ou actes de rigueur, nous nous étonnerions d'une cruauté si persévérante, si une lettre du même temps ne nous révélait un nouveau motif de resserrer les chaînes de

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 7 septembre 1775. Plus tard, le bailli se reprocha sa réserve trop timide, et nous voyons qu'il écrit à son frère : « tu dois voir à présent que tu fis mal de l'ôter du château » d'If, où il fallait seulement le faire clore plus étroitement, et faire laver la tête au sieur Dallègre. (*Lettres inédites du bailli au marquis de Mirabeau*, du 22 janvier 1779.)

Mirabeau. A cette époque sa mère suivait vivement les démarches qu'elle avait commencées dès 1772, et demandait en justice sa liberté restreinte depuis dix ans, et la jouissance d'une partie de sa fortune personnelle; le marquis, qui ne cachait rien à son frère lui écrit : « Cette méchante et scélérate femme est parvenue à faire tenir une lettre à son » fils, bien qu'il soit *in reatu* civil et royal; mais » qu'y faire? Il est impossible de se démarier, ni » dépaterniser; et quand l'une serait à la Salpê- » trière et l'autre au pied de l'échafaud, ils ne se » débaptiseraient pas pour cela; tu vois bien que » j'ai intérêt que la prison tienne, de crainte qu'il » ne vienne ici seconder sa mère ¹. »

Un tel acte du plus cruel égoïsme devait avoir pour Mirabeau des conséquences irréparables. Elles furent telles que, au moment d'en commencer le récit, nous n'avons pas pu nous défendre d'une pénible hésitation.

En effet, quelles qu'aient été, jusqu'à l'époque où parvient notre narration, les vicissitudes de

¹ Lettres inédites du marquis au bailli de Mirabeau, des 3 et 10 mai 1776. Cet odieux calcul, que faisait la conscience même du marquis, était fondé sur une supposition qui, pour être fort naturelle, n'en était pas plus exacte. Nous voyons, en effet, par des lettres, d'ailleurs dignes d'oubli, de la marquise de Mirabeau, qu'elle reprochait amèrement, violemment même, à son fils, les efforts qu'il faisait pour l'amener à une conciliation.

cette vie orageuse, nous avons vu que tant de persécutions domestiques, tant d'exils et d'emprisonnemens, n'ont encore été motivés que par quelques-unes de ces jeunes folies, qui, le plussouvent, restent cachées dans les secrets de la vie privée, telles que de vulgaires amours, des dettes, et des duels.

Une pareille disproportion entre les fautes et les châtimens offrait assurément une ressource utile au biographe, dont l'intention avouable, car elle est loyale et pieuse, est de faire comprendre, dans la vie privée de Mirabeau, combien un caractère continuellement méconnu, et toujours pris à contresens, devait recéler de bonté native, pour qu'elle ait constamment prévalu sur les traitemens les plus injustes et les plus durs; et comment il a fallu que cet homme, d'ailleurs si grand, fût le meilleur des hommes pour n'en être pas devenu le plus méchant et le plus vicieux ¹.

Mais ici commence un ordre de faits bien différens; Mirabeau, naguère, n'avait contrevenu qu'à la discipline domestique, ne s'était donné de torts qu'envers des créanciers imprudens ou cupides,

¹ Mirabeau se rend le même témoignage : « Peut-être » peu d'hommes ont-ils fait plus d'efforts sur eux-mêmes » que moi qui fourmille de défauts, mais qui devrais en » avoir davantage, vu les incroyables et barbares malades » dressés de mon père. (*Lettres originales de Vincennes*, t. III, p. 450)

n'avait eu à rendre compte à la justice que de quelques rixes obscures : nous allons le voir commettre un acte vraiment coupable ; affliger la morale publique par le spectacle d'un éclatant scandale ; compromettre le repos de trois notables familles ; engager une femme passionnée, jusqu'alors sinon heureuse, du moins innocente et pure, depuis infortunée et criminelle, dans une carrière de désordres dont le terme, où, à la vérité, un autre amour la conduisit, fut le deshonneur et le suicide ; en un mot, nous allons voir Mirabeau *se perdre*, comme l'avonait deux ans plus tard, l'auteur de sa perte, dans la phrase inconcevable que nous allons transcrire : « Je ne me reproche rien, je t'assure, sur » la translation du château d'If au château de Joux ¹ ; » où prendrais-je quelque regret d'avoir voulu lui » faire suivre son cours ? La bourse seule s'en sent, » mais cela cuit et ne reproche pas ² ; s'il fût resté » au château d'If, avec ses attestations de ce sot » Dallègre, il y serait encore, criant à l'injustice ; » et n'aurait pu se perdre, comme il a fait, ce qui » est le salut de sa famille ³. »

Plût à Dieu qu'en présence de tels faits il fût permis au biographe de se taire, non pas seulement

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 19 octobre 1777.

² Lettre inédite du même au même, du 12 octobre 1777.

³ Lettre inédite, déjà citée, du même au même, du 19 octobre 1777.

dans l'intérêt du personnage dont il s'occupe, mais encore pour ne pas réveiller de douloureux souvenirs, pour ne pas ajouter, à tant de récits qui affligent la morale sans jamais la servir, un épisode qui, au lieu de se confondre dans la foule des anecdotes dont s'occupe une curiosité éphémère, est enregistré dans l'histoire, à cause de l'importance acquise postérieurement par le principal personnage d'une si triste aventure !

Mais une pareille réserve est malheureusement interdite au biographe ; il ne peut point passer sous silence des faits qui ont été révélés par l'impression d'une multitude de factums judiciaires, surtout par l'immense publicité des lettres écrites du donjon de Vincennes, publicité due au procureur de la commune, Manuel, qui spécula basement sur les originaux déposés dans les bureaux de la police ; et qui, pressé de recueillir le fruit d'une mauvaise action, ne prit pas la peine d'éliminer une foule de détails aussi scandaleux qu'inutiles, s'appliqua au contraire à y ajouter, par de frauduleuses interpolations, comme nous le montrerons tout-à-l'heure, et laissa ainsi les amis de Mirabeau partagés entre l'inconsolable chagrin d'une divulgation qui accuse sa mémoire, et la satisfaction de voir publier un recueil où la bonté de son cœur et la fermeté de ses principes ne brillent pas moins que l'étonnante variété de ses connaissances, la riche souplesse de son style, et la vigueur de son génie.

Ce que le biographe ne peut pas taire , il ne se permettra pas de le pallier ; c'est donc avec la plus grande franchise , quoique avec le plus profond regret , que nous dirons tout ce que nous savons sur les fatales amours de Mirabeau et de l'ardente et malheureuse Sophie ; seulement , attentif à circonscrire autant que possible une narration si délicate , nous n'imiterons pas l'écrivain ¹ qui s'est complu à la délayer en trois cents pages , copiées dans des livres imprimés ; nous rechercherons la vérité exacte , mais concise ; nous l'appuierons de preuves , et nous n'admettrons comme telles que des documens originaux , authentiques , contradictoires , propres à peindre les personnages par eux-mêmes.

¹ Peuchet , *Mémoire sur Mirabeau et son époque* ; Paris , 1824 ; 4 vol. in-8°.

Livre cinquième.



V.

Mirabeau était arrivé le 25 mai 1775, au château de Joux. « Dans ce nid de hiboux égayé par quelques invalides ¹ ; » dans cette résidence « dont les vieux murs sont couverts de neige ², » et qui « aux plus beaux jours est fréquemment enveloppée dans des nuages qui viennent se déchirer dans les aiguilles des rochers qui l'entourent ³. »

¹ Lettres originales du donjon de Vincennes, tome I, page 354 ; et 2^e Mémoire en appel de la sentence, par contumace, du bailliage de Pontarlier, 1782, in-8°, p. 45.

² « Vous savez que j'y trouvai de la neige le 25 mai. » (*Lettres originales du donjon de Vincennes*, t. I, p. 362.)

³ *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, par MM. Charles Nodier, J. Taylor et de A. Cailleux ; *Franche-Comté*, p. 168. Nous remarquons,

Dans les premiers temps de son arrivée, Mirabeau était resté triste et solitaire dans son nouveau donjon ; il n'y avait même reçu personne , parce que les visiteurs , craignant la fatigue d'une route escarpée , dont le but était si sauvage et si sombre , « faisaient la moitié du chemin de Pontarlier , » et Mirabeau « recevait le plus souvent » ses visites dans la campagne ¹. »

Le sacre de Louis XVI, solennisé le 11 juin 1775, donna lieu à des fêtes générales; la petite ville de Pontarlier eut la sienne ; le gouverneur, comte de Saint-Mauris « y jouait un grand rôle, et voulait » avoir Mirabeau pour témoin de sa gloire ²; » il désira même l'en rendre l'historien, car il le chargea de rédiger une relation de la fête locale du sacre. Nous avons , outre la minute autographe, un exemplaire peut-être unique de cette brochure (Genève, 1776), qui se compose de quatorze pages in-12, et qui, sauf les premières, que nous insérons ailleurs, ne contient , il faut l'avouer, qu'un

en passant, que les rédacteurs, oubliant Vincennes, disent dans leur description du château de Joux, p. 170, que « Mirabeau y a écrit ses Lettres à Sophie. » C'est avec la même irréflexion que, presque toujours, la vie privée de Mirabeau a été jusqu'à présent écrite, même par les hommes les plus éclairés.

¹ Mémoire en appel, déjà cité, même page.

² Lettres originales du donjon de Vincennes, tome I, page 365.

assez fade récit officiel, où l'on ne trouve ni la facilité vive et colorée que Mirabeau montra depuis, ni l'âpre vigueur qu'il avait récemment empreinte dans l'*Essai sur le Despotisme* ¹.

Jouissant d'une demi-liberté ², et amené à Pontarlier, Mirabeau devait naturellement être présenté « dans la seule maison où il pût se lier ³, » c'est-à-dire chez le marquis de Monnier ⁴, le plus notable, et peut-être le seul notable habitant de cette petite ville; il y fut affectueusement accueilli par le marquis, qui « se plaisait à lui entendre raconter ses malheurs et jusqu'à ses fautes, « qui lui » prodiguait les consolations et les conseils ⁵. »

¹ Mirabeau a deux fois cité cette brochure dans des écrits qui n'ont été publiés qu'après sa mort. (Voir les *Lettres originales datées du donjon de Vincennes*, t. 2, p. 330, et les *Lettres inédites* imprimées par Vitry, Paris 1806, Lenormand, p. 146.) Cette dernière citation est extraite du second Mémoire de Mirabeau dans son procès à Pontarlier, en appel de la sentence par contumace rendue contre lui, le 10 mars 1777.

² « Votre père m'a dit qu'il n'avait donné aucun ordre » contre votre liberté, sinon au commandant de répondre » de vous jusqu'à nouvel ordre. » (Voir la page 29 des *Observations pour le comte de Mirabeau*, et la lettre de la comtesse d'où cet extrait est tiré.)

³ Lettres originales du donjon de Vincennes, tome I, page 156.

⁴ Il s'était retiré à Pontarlier après la suppression de la cour des comptes de Dôle.

⁵ 1^{er} Mémoire en appel, déjà cité, page 4.

Claude-François, marquis de Monnier, *seigneur de Courvière, Mamerols et autres lieux*, avait été premier président de la chambre des comptes de Dôle. Parvenu à une vieillesse avancée, veuf d'un premier mariage, irrité contre sa fille unique, mariée malgré lui et judiciairement à M. de Valdahon ¹, il avait, pour s'en venger, épousé, le 1^{er} juillet 1771, Marie-Thérèse Richard de Ruffey, fille d'un président à la chambre des comptes de Bourgogne ², et alors âgée d'un peu plus de dix-huit ans ³.

Cette union mal assortie ne pouvait pas assurer le bonheur d'une jeune femme, d'autant plus fondée cependant à le désirer, que jusqu'alors elle ne l'avait guère connu au sein d'une famille austère qui, dans l'intérêt des enfans mâles, avait fait ou

¹ Si l'on en croit le *Gazetier cuirassé* (1772, p. 68), le jugement contraignit M. de Monnier à donner 60,000 fr. de dot à sa fille. Selon *Bachaumont*, tome 2, page 175, M. de Valdahon, pour fait de *séduction*, avait été, en 1764, condamné, en première instance et par contumace, à subir vingt ans d'exil, et à payer 20,000 francs de dommages-intérêts, et M. de Monnier avait interjeté appel à *minimâ* de cette sentence qui, malgré ses efforts, fut infirmée.

² Gilles-Germain-Richard de Ruffey. Voir la notice de ses travaux de poésie, d'histoire naturelle, d'archéologie, d'économie politique, aux pages 161 à 164, d'un *Recueil de lettres inédites adressées par plusieurs hommes illustres à l'Académie de Dijon*. Paris, Dijon, 1819, in-12.

³ Le mariage se fit à Tronchaut, près de Saint-Jean de Losne, où la famille de Ruffey possédait des propriétés.

laissé cloîtrer la fille aînée, avait voulu marier la cadette à l'illustre Buffon, alors âgé de soixante-trois ans ¹, et enfin la livrait au marquis de Monnier, plus vieux encore. « Vous dites, » lui écrivait sa mère ², « n'avoir jamais été heureuse : que vous a-t-il man-

¹ *Dialogues* inédits, composés par Mirabeau au donjon de Vincennes : « Vers 16 ans (c'est Sophie qui parle), on » voulut me marier avec Buffon ; le mariage manqua, et » je m'en consolai, parce qu'il a écrit qu'en amour il n'y a » que le physique de bon, et que le sentiment qui l'accompagne ne vaut rien. Perdant l'espoir de l'épouser, je » perdis mon goût pour les vieillards. » Buffon avait des liaisons scientifiques et littéraires avec M. de Ruffey, ainsi que le prouvent plusieurs lettres insérées au recueil cité tout-à-l'heure.

² Lettre inédite de madame de Ruffey à sa fille, du 25 mars 1779. Les lettres, en grand nombre, que nous avons de madame de Ruffey (Anne-Claude de la Forêt), nous la présentent comme une femme sensée, spirituelle, vertueuse, et une mère si tendre, que l'absurde mariage ne peut être que l'effet d'une erreur de son esprit, ou un acte d'obéissance conjugale. Fort austère et dévote, madame de Ruffey dut horriblement souffrir des égaremens de sa fille, et d'autant plus, que son esprit très-éclairé dut facilement comprendre que le principe de ces égaremens était dans le mariage de l'infortunée, et par conséquent dans le tort de sa famille. Madame de Ruffey put se tromper sur la mesure et les conséquences des dispositions faites pour arrêter les progrès du mal, en empêcher l'éclat, en obtenir la punition : mais cette femme respectable n'a pas été, jusqu'à présent, traitée comme elle le méritait ; si l'emportement de la passion peut, non pas excuser, car il n'y a pas d'excuse possible, mais expliquer

» qué pour l'être dans votre enfance ? Les deux an-
 » nées que vous avez passées avec moi avant vo-
 » tre mariage, n'ont-elles pas été employées de ma
 » part à prévenir vos désirs ? aucune fille a-t-elle été
 » plus chérie de sa mère, plus aimée ? — Ma mère, »
 répondait Sophie, « tout n'est pas exact, dans la
 » récapitulation de mes bonheurs ; il y a des cho-
 » ses vraies ; mais que sont les joies d'un enfant
 » de huit ans, qui est content s'il a du bonbon
 » et des caresses ? Mon seul bien-être tenait, plus
 » tard, à la crainte que j'avais d'un mari, que je ne
 » pourrais aimer ; et comment aurais-je pu être
 » heureuse ? Vous n'étiez pas tout dans la maison ;
 » n'y étais-je pas dans une gêne éternelle, dans
 » l'ennui de tout, dans la peur de mon père ? Vous
 » dites que les dix-huit premiers mois de mon ma-
 » riage j'ai été très contente, et que *je m'en suis*
 » *expliquée tant avec vous qu'avec mes amies, en*
 » *qui j'avais encore plus de confiance qu'en vous ;*
 » il est vrai que j'avais désiré une autre vie ; mariée,
 » j'ai voulu me lier à ce que je nommais mes de-
 » voirs, et me persuader que j'étais heureuse en le
 » faisant croire aux autres ; mais, plus j'ai per-

les outrages, d'ailleurs secrets, que lui prodigue Mira-
 beau, dans la correspondance de Vincennes, rien ne sau-
 rait rendre pardonnables, ni le cynique éditeur, Manuel,
 de les avoir laissé subsister, ni le biographe Peuchet,
 d'avoir, à son tour, insulté la vertueuse et malheureuse
 mère de Sophie, t. 1^{er}, p. 414.

» sisté dans cette idée, et plus le fardeau est devenu
 » lourd l'année que je passai esclave et seule avec
 » le marquis, que vous nommez *mes dix-huit mois*
 » *de bonheur*, fut cruellement ennuyeuse et triste ;
 » je n'avais pas un sou; j'étais querellée sans cesse
 » pour des affaires de ménage; et je ne pouvais rece-
 » voir ni visiter personne; toute ma vie se passait
 » à jouer au wist, partenaire avec le marquis; eh
 » bien! quoique je vécusse isolée, et qu'il ne me fût
 » permis ni de danser, ni presque de parler avec
 » personne, on parlait déjà de moi, et le marquis
 » se montrait de plus en plus tracassier et de plus
 » jaloux, sans savoir de qui ni de quoi ¹. »

De telles circonstances domestiques, l'âge et la dévotion monacale du mari, la contrainte et l'ennui où vivait une jeune femme en qui le germe des passions avait sommeillé jusque-là, devait nécessairement lui rendre dangereuse la société habituelle d'un homme qui, à défaut des agrémens de la figure, réunissait toutes les séductions de la jeunesse, de l'esprit et du malheur. Aussi la candeur et la sensibilité de Sophie la livraient sans défense à un sentiment qui l'enivrait à son insu, et qui s'exaltait chaque jour davantage.

Mirabeau, quoique bien plus expérimenté, n'était pas moins exposé qu'elle. « J'étais très-mal-
 » heureux et le malheur double la sensibilité; on

¹ Lettre inédite de Sophie à sa mère, du 18 juillet 1777.

» me témoignait de l'intérêt, on me développait
» tous les charmes qui peuvent me séduire forte-
» ment, ceux d'une âme généreuse, et d'un esprit
» agréable; je cherchais un consolateur, et quel
» consolateur plus délicieux que l'amour? Jusque
» là je n'avais connu qu'un commerce de galante-
» rie qui n'est point l'amour, qui n'est que le
» mensonge de l'amour; oh! la froide passion au-
» près de celle qui commençait à m'embraser! J'ai
» les qualités et les défauts de mon tempérament;
» s'il me rend excessivement vif, et même fou-
» gueux, il forme le cœur de feu qui alimente mon
» inexprimable tendresse¹, il me fait brûler de
» cette sensibilité précieuse et fatale, qui est la
» source des belles imaginations, des impressions
» profondes, des grands talens, des grands succès,
» mais trop souvent des grandes fautes, et des
» grands malheurs². Ce n'était plus cette forte
» invitation de la nature, fondée sur les délices
» attachées aux sens, qui m'entraînait; ce n'était
» pas même le désir de plaire à un juge d'un goût
» exquis qui m'excitait: je sentais trop pour avoir
» de l'amour-propre; la convenance, l'uniformité
» des goûts, le besoin d'une société intime, d'une
» confidente que l'on maîtrise presque toujours

¹ Lettres originales du donjon de Vincennes, tome I, page 357.

² Lettre inédite de Mirabeau à Boucher, du 19 avril 1779.

» plus qu'on n'en est maîtrisé, n'entraient presque
 » point dans mes vues ; de plus puissans attraits
 » avaient remué mon cœur ; je trouvais une femme
 » qui , bien différente de moi , a toutes les vertus
 » de son tempérament , et aucun de ses défauts ;
 » elle est douce , et n'est ni tiède ni nonchalante ,
 » comme tous les caractères doux ; elle est sensi-
 » ble , et n'est point facile ; elle est bienfaisante ,
 » et sa bienfaisance n'exclut ni le discernement ni
 » la fermeté ; hélas ! toutes ses vertus sont à elle ,
 » toutes ses fautes sont à moi..... Je la trouvai
 » cette femme adorable et toute aimante ; je l'étu-
 » diai dans toutes les circonstances , je l'étudiai
 » trop profondément , je m'arrêtai trop à cette con-
 » templation délicieuse ; je sus ce qu'était son âme ,
 » cette âme formée des mains de la nature dans
 » un moment de magnificence ; et elle réunit les
 » rayons épars de ma brûlante sensibilité ¹. »

Quelles que fussent les perfections que réunis-
 sait Sophie , « ses agrémens , sa fraîcheur , sa phy-
 » sionomie fine , douce et voluptueuse , ses saillies
 » si heureuses et si naturelles qui sortent comme
 » un éclair , et frappent d'autant mieux qu'elles
 » sont plus imprévues , ses discours qui allaient
 » jusqu'à l'âme ². » Mirabeau , cependant , résistait

¹ Lettres originales de Vincennes , t. 1 , p. 357 , 358 , 359 , — et t. 2 , p. 75 et 76.

² Lettres originales de Vincennes , t. 1 , p. 357 , 858 , 469 , — et t. 2 , p. 75 et 76.

aux excitations de son cœur et de ses sens.
 « Quand je réfléchissais , j'étais troublé ; je crai-
 » gnais terriblement l'amour ¹. Si c'est un crime
 » de n'avoir pu résister à une séduction si puis-
 » sante , ce ne fut pas le crime de ma volonté :
 » j'envisageai d'abord avec effroi le trouble inté-
 » rieur qui fermentait dans son sein ; je m'efforçai
 » de résister à l'entraînement ². »

Cette assertion , insérée dans un mémoire apologétique , adressé au marquis de Mirabeau par l'entremise de l'autorité, pourrait, par cela même, être contestée ; mais nous l'appuyons d'une preuve irrécusable. Nous la trouvons dans un cahier des *Dialogues* dont Mirabeau parle si souvent dans ses lettres du donjon de Vincennes ³, et qu'il avait écrits pour se repaître , ainsi que Sophie , du souvenir des premiers jours de leurs liaisons , dont la paix et la liberté durèrent si peu de temps ; à la vérité, dès le commencement de juin 1775, il avait paru chez elle ; mais il s'en était bientôt volontairement banni. Elle lui reproche , dans les *Dialogues* , d'avoir fui toute société *pendant plusieurs mois*, malgré les efforts multipliés de M. de Monnier pour le ramener chez lui ; elle attribue cette résistance à des assiduités auprès d'une jeune Be-

¹ Même recueil, tome 1 , page 123.

² Même recueil , tome 1 , page 359.

³ Même recueil, tome 1, p. 44 , 110, 116 ; tome 2 , page 106 ; tome 3 , page 154, 231, 248 ; tome 4, page 434.

linde, coquette assez subalterne; et Mirabeau, qui en convient, avoue qu'il a voulu se distraire et se défendre ainsi d'un attachement plus sérieux, et que ses soins envers Belinde sont très-indépendans du cœur, car ils se réduisent à des caprices de l'imagination et à des suggestions de la nature.

Mirabeau ajoute : « Je tentai de me faire une » égide de mes devoirs ; je vous demandai madame » de Mirabeau ; je sentais que ce frein me devenait » nécessaire parce que le respect humain m'aurait » peut-être retenu ¹. Je lui écrivis la lettre la plus » forte , la plus pressante , la plus étincelante de » l'éloquence du moment , de la chose , pour l'en- » gager à s'associer à mon sort , comme toutes les » lois divines et humaines le lui ordonnaient ; je » reçus d'elle quelques lignes glacées , où l'on » m'insinuaît avec douceur que j'étais fou... Vous » me refusâtes celle qui portait mon nom , et je » cédai à l'amour : ses philtres m'avaient enivré ; » je me livrai à ma tendresse par impuissance de » m'y dérober ². »

Cette démarche prouvait assurément la bonne foi de Mirabeau et son désir de dompter « ce » cœur sensible et honnête , mais trop inflamma-

¹ Mémoire apologétique, du 1^{er} mars 1778, aux Lettres originales du donjon de Vincennes, tome 1, page 359.

² Lettres originales du donjon de Vincennes, tome 1, page 367, et tome 3, page 391.

» ble ¹. » Il était sauvé si son motif eût été compris. Ce fait ne peut pas justifier, sans doute, les égaremens qui le suivirent; mais, tout en condamnant Mirabeau, il faut le plaindre.

Un biographe Peuchet, a, l'on ne sait pourquoi, ni sur quel fondement, exprimé des doutes sur la vérité du récit, fait par Mirabeau, des tentatives qu'il multiplia pour se défendre contre une passion dont il pressentait l'emportement; et, selon son usage de ne jamais prouver, cet écrivain n'oppose que de simples conjectures à un fait qui, par cela seul qu'il est, sinon justificatif, du moins atténuant, devait, au contraire, être réputé vrai par un biographe de bonne foi, et ne pouvait être équitablement rejeté qu'en présence de preuves décisives.

Nous, qui n'avancons rien sans en avoir, nous allons établir péremptoirement que ce n'est pas à la précipitation et à la témérité de Mirabeau qu'il faut attribuer l'acte insensé (nous aurons bientôt le droit de dire héroïque) qui troubla le reste de sa vie, et incrimine le plus sa mémoire; mais bien à l'égoïsme pusillanime de sa femme, à la dureté de son père, à l'insouciance de l'autorité, à l'abnégation désormais aveugle que les circonstances commandaient à l'infortuné.

Nous prouverons tout-à-l'heure la réalité des dé-

¹ Lettres originales du donjon de Vincennes, tome 1, page 162.

marches qu'il fit auprès de ses chefs : nous transcrivons la lettre inédite qu'il écrivit au ministre pour demander du service militaire, afin de s'arracher à l'empire d'une passion qui n'était pas encore indomptable ; afin de se séparer , pendant qu'il en était temps encore , d'une amie à laquelle il n'était pas , alors , obligé de se dévouer à tous risques , parce que le moment n'était pas venu où elle voulut tout jeter loin d'elle , réputation , état , rang , fortune , repos , bonheur , et où elle contraignit Mirabeau d'en accepter le total sacrifice.

Quant à présent , nous n'insisterons que sur les efforts infructueux qu'il fit auprès de sa famille. Malheureusement nous ne pouvons pas insérer ici la lettre d'adjuration désespérée qu'il écrivit à la comtesse de Mirabeau. Mais nous affirmons que madame du Saillant en avait le souvenir très-net , qu'elle fit à cette époque d'inutiles supplications pour déterminer sa belle-sœur à la réunion devenue nécessaire ; et qu'elle ne put pas même obtenir communication de la lettre , ainsi que le prouve ce que Mirabeau lui écrivait cinq ans plus tard : « Madame de Mirabeau n'a pas voulu te montrer , et » ne te montrera pas la lettre que je lui ai écrite » de Pontarlier , avant mon évasion , avant même » d'être enivré de tous les philtres de l'amour. Je » ne sais pas ce que l'on entend par *un billet menaçant* : cette lettre avait huit pages , ce n'est » pas là un billet. Si je dois , à mon dernier jour ,

» comparaitre devant la raison sublime qui préside
» à la nature, je lui dirai : » Je suis couvert d'énor-
» mes souillures , *et vous seul savez , grand Dieu !*
» *si j'eusse été aussi coupable que je l'ai été , si l'on*
» *eût répondu convenablement à cette lettre* ¹ ! »

Nous trouvons une double confirmation du fait contesté dans les passages suivans de deux lettres :
« Au surplus, ton fils avait instamment demandé sa
» femme ; elle n'avait pas voulu l'aller joindre ; cela
» diminue ses torts vis-à-vis d'elle ². Dans les temps
» de mœurs, une femme pénétrée de son devoir au-
» rait accepté d'être prisonnière avec lui jusqu'au
» bout , et l'aurait fait ; je ne saurais même bien
» décider si le parti le plus habile pour cette jeune
» femme , très-exposée au futur , n'aurait pas été
» de le lier par un bienfait éclatant, de manière à
» l'écraser à la moindre plainte ³. »

Nous ajoutons enfin que si le fait n'avait pas été vrai, Mirabeau ne se serait pas aventuré à l'énoncer plus tard dans ses énergiques plaidoiries, prononcées devant le parlement de Provence ⁴, lors du

¹ Lettre inédite de Mirabeau à madame du Saillant , du 25 octobre 1780. Voir aussi la correspondance de Vincennes , tome 3 , page 356. Nous publierons le *fac-simile* de ce fragment.

² Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau , du 30 décembre 1782.

³ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du 20 juin 1779.

⁴ Voir , notamment , la page 35 des *Observations du*

bruyant procès où l'animosité des adversaires n'aurait pas manqué de lui opposer, s'ils l'avaient pu, un de ces démentis dont ils n'étaient pas moins prodigues que d'injures et de calomnies.

La fatale intimité de Mirabeau et de Sophie ne tarda pas à se resserrer de plus en plus ; le hasard devait en hâter le dénouement.

Sophie avait, dès long-temps, contracté une liaison étroite avec une jeune femme dont la correspondance du donjon de Vincennes fait plusieurs fois mention sous les noms de *Julie*, *Saint-B.* et *Saint-Belin*¹. Celle-ci avait inspiré une vive passion à un gentilhomme du pays². Une certaine conformité de position, le besoin réciproque de confiance et d'assistance, unirent encore davantage les deux amies; elles se rendirent de mutuels services, elles correspondirent, l'une par l'autre, avec leurs amans. Bientôt, cependant, quelques nuages s'élevèrent entre elles : par l'effet, soit d'une jalousie d'amitié, soit du dépit d'avoir échoué dans quelques essais de coquetterie, Julie essaya de brouiller Sophie avec Mirabeau; Sophie le défendit énergi-

comte de Mirabeau sur une partie de sa cause. (Aix, A. Adibert, 1783.)

¹ Lettres originales du donjon de Vincennes, tome 1, 29, 30, 37, 64; tome 2, page 241. Madame de Saint-Belin était chanoinesse de Salles, à Viteaux, en Bourgogne.

² M. de Grandchamps, lieutenant d'artillerie au régiment d'Auxonne.

quement; une rupture s'ensuivit, et nous cédon
au désir d'en consigner ici l'explication sommaire,
parce quelle prouve d'une manière intéressante la
confiance généreuse et le tendre dévouement de
madame de Monnier.

« Ma conduite, monsieur, a dû vous paraître
» singulière; mais comme je fais cas de l'estime
» que vous m'avez accordée, je la veux conserver
» en la justifiant; vous le savez, on n'aime guère
» de femme à femme comme j'ai aimé Julie; mais
» un sentiment n'en détruit pas un autre. Sur je
» ne sais quels propos de commère, Madame de
» Saint-Belin m'écrivit une lettre remplie d'invectives
» contre Gabriel; elle m'assure même *qu'elle le*
» *méprise*. Eh bien! monsieur, qui méprise Ga-
» briel doit mépriser Sophie, puisqu'elle l'aime.
» Je lui répondis donc que mon amant et moi n'a-
» vions besoin que du suffrage l'un de l'autre;
» que je refusais la connaissance de ce qu'elle nom-
» mait *ses atrocités*; elle me récrivit et me dit ces
» choses que l'animosité même d'un ennemi n'au-
» rait pas inventées. Elle connaissait cependant
» mon cœur et mon amour; mais non, elle ne le
» connaissait pas; celui même qui l'inspire n'en
» connaît qu'une partie. Je fus encore plus outrée
» de cette seconde lettre que de la première; je lui
» renvoyai son portrait qui m'avait été si cher. Je
» lui annonçait que je ne lui écrirais plus; ne pen-
» sez point nous raccommo-der, ce serait inutile :

» dites-le-lui bien , et que c'est à moi de venger
» Gabriel ¹. »

Il est permis de croire , d'après la date de cette lettre , et d'après l'exaltation du sentiment qui s'y manifeste , que , l'intention de *venger Gabriel* contribua au dénouement qui , dix jours après cette lettre , le 13 décembre 1775 , termina les hésitations et résistances de Sophie , et auquel Mirabeau fait de fréquentes allusions , après en avoir consigné l'évènement dans une note spéciale ².

M. de Monnier , expérimenté , car il avait soixante-quinze ans , et amoureux malgré son âge , avait dû remarquer les assiduités de Mirabeau , et en pressentir les suites naturelles ; nous n'irons assurément pas jusqu'à répéter les conjectures multipliées dans la correspondance de Vincennes , sur les causes , supposées honteuses , et même odieuses , du silence qu'il garda long-temps ; mais il est certain qu'il ne laissa échapper spontanément aucune marque de sa jalousie , autrefois signalée sans motifs , comme nous l'avons vu ; toutefois sa confiance réelle ou apparente fut bientôt mise à l'épreuve par des avertissemens et des délations venus de toutes parts.

Mirabeau en accuse surtout M. de Saint-Mauris ,

¹ Lettre inédite de Sophie à M. de Grandchamps , du 3 décembre 1775.

² Lettres originales du donjon de Vincennes , tome 4 , page 351.

auquel il reproche d'avoir eu sur Sophie des prétentions personnelles, qui furent sèchement repoussées. « Je n'avais guère que quarante ou quarante-cinq ans de moins que M. de Saint-Mauris, et, si j'étais presque aussi laid que lui, j'étais, du moins, plus honnête homme ¹. Il démêla bientôt l'intelligence qui était entre madame de Monnier et moi; ses regards courroucés m'annoncèrent son ressentiment; et bientôt ses épigrammes l'exhalèrent; il chercha à exciter contre Madame de Monnier les rumeurs de la ville, et le zèle des prêtres, et autres écrivains de lettres anonymes ². »

Nous verrons bientôt la haine de ces ennemis secondée par d'autres persécuteurs, dans lesquels Sophie aurait dû trouver ses protecteurs naturels. M. de Saint-Mauris ne s'en tint pas là; dès la fin de décembre, il avait pris la détermination de resserrer la captivité de Mirabeau; il avait saisi deux prétextes : l'un était l'introduction annoncée d'un ballot d'exemplaires de l'*Essai sur le Despotisme*, imprimé à Neufchâtel; l'autre était la découverte d'un *billet à ordre*, souscrit par Mirabeau, que l'avarice paternelle avait réduit à une pension de 1200 francs, et qui avait dû emprunter, tant pour

¹ Lettres originales du donjon de Vincennes, tome 1, page 356.

² Lettres originales du donjon de Vincennes, tome 1, page 361.

remplacer ses légers habits de Provence , par des vêtemens assortis à la température du château de Joux , que pour subvenir à d'autres frais. « Il » (M. de Saint-Mauris) savait fort bien que je ne » pouvais pas vivre ici avec cent francs par mois , » voyageant, courant le pays pour des travaux que » lui-même avait demandés , souvent obligé d'a- » cheter des livres ¹. »

Ce second prétexte d'une persécution, dont les conséquences furent si terribles, aurait pu facilement être enlevé à la haine de M. de Saint-Mauris, sans l'espèce de fatalité qui devait conduire les deux amans à leur perte. « Je parcourais l'autre » jour ton mémoire ² et je voyais que cette dette » qui a commencé nos malheurs à Pontarlier, était » bien aisée à apaiser ; tu n'avais qu'à rendre les » lettres de change à Fauche ³ ; et j'aurais payé le » surplus et tes autres dettes ; c'était si peu de » chose. Je ne me pardonne pas de n'y avoir pas » songé dans le temps , mais c'est que tu ne peux » pas prendre sur toi la moindre demande , même » à moi ; et que je pousse si loin la même sottise , » que j'ai tout autant de peine et de honte à of-

¹ Lettre de Mirabeau à son père, du 18 janvier 1776 , insérée au *deuxième Mémoire à consulter*, pour l'appel de la sentence de Pontarlier , pièces justificatives, page 4.

² Le Mémoire du 1^{er} mars 1778, que nous citons si souvent.

³ Libraire de Neufchâtel.

» frir qu'à demander; cela va chez moi jusqu'à
» n'oser demander des services, et même payer
» les gens, quand ce ne sont pas de grosses sommes, ou quand ce sont des gens bien mis, ou de
» ma connaissance ¹. »

Nous ne faisons cette citation que parce qu'on a imprimé vingt fois que l'enlèvement de madame de Monnier avait été l'occasion d'une *spoliation immense*, assertion aussi mensongère qu'odieuse, et sur laquelle nous reviendrons quand il en sera temps.

Les deux prétextes saisis par M. de Saint-Mauris étaient fort insignifiants, en réalité. Quant à l'*Essai sur le Despotisme*, l'ordre, ou plutôt l'avertissement du lieutenant-général de police Albert, n'avait pas même nommé Mirabeau ². Quant au billet, souscrit, irrégulièrement sans doute, dans les liens d'une lettre de cachet, il n'était pas à échéance, et Mirabeau avait dans le produit prochain d'un travail achevé des moyens assurés de paiement.

Néanmoins, il reçoit de M. de Saint-Mauris l'ordre de rentrer au fort de Joux ³. « J'obéirai, ré-

¹ Lettre inédite de Sophie à Mirabeau, du 20 juin 1780.

² Lettre inédite de la marquise de Mirabeau à son fils, et à M. Michaud, procureur du roi à Pontarlier, du 17 décembre 1776.

³ Lettre de Mirabeau à M de Saint-Mauris, du 30 décembre 1776. — Voir le même *Mémoire à consulter*, pièces justificatives, page 6.

» pond Mirabeau, et cependant mon père, voici
 » sa lettre, attendait de votre complaisance, une
 » permission de rester à Pontarlier, bien qu'il ne
 » pût l'avoir du ministre ¹. » Le commandant est
 inflexible, il écrit dans les termes les plus vio-
 lens ² au père, non moins inexorable, dont la ré-
 ponse vient vite autoriser de nouvelles rigueurs.
 Mirabeau, au désespoir, s'évade ³, et prévoyant
 son sort, fait en ces termes, le 16 janvier 1776,
 ses adieux à M. de Saint-Mauris. « Je me sous-
 » trais à une autorité qui, devenue tyrannique,
 » m'a tendu plus de pièges que je n'en eusse ja-
 » mais craint d'un galant homme. Peut-être quel-
 » ques remords s'élèveront dans votre cœur, en
 » pensant que vous avez fait tout ce qui était en
 » vous pour perdre un jeune homme d'espérance,

¹ Même lettre de Mirabeau à M. de Saint-Mauris, du 30 décembre 1776. — Voir le même *Mémoire à consulter*, pièces justificatives, page 7.

² Lettre inédite de Michaud à la marquise de Mirabeau du 24 décembre 1776. — Voir aussi deuxième *Mémoire à consulter*, pièces justificatives, page 7.

³ Nous trouvons, dans le *premier Mémoire à consulter*, pour le comte de Mirabeau, contre le marquis de Monnier, page 3 de l'édition in-12, une circonstance qui n'est indiquée nulle part ailleurs : « Je m'évadai au sortir d'un bal » dont j'étais l'objet, car M. de Monnier avait voulu que » sa femme me le donnât à l'occasion de la royauté de la » fête. » Le même fait est répété dans le deuxième *Mémoire*, page 118.

» et à qui vous ne pouvez rien reprocher ; car
» enfin, que vous importait une lettre-de-change
» que je ne dois point , tant qu'elle n'est point à
» son échéance ? Articulez , si vous le pouvez , un
» autre sujet de mécontentement ; et si vous ne le
» pouvez pas , convenez que c'est une perfidie d'a-
» voir irrité mon père contre moi , jusqu'au point
» de me rendre près de lui toute réconciliation im-
» praticable, d'avoir demandé ma translation, etc.,
» toujours avec l'air serein, en me serrant la main
» et en m'embrassant. Ah ! si mon séjour dans ce
» pays-ci déplaisait à votre vanité , si vous m'im-
» putiez les dédains d'une femme respectable que
» vous avez odieusement déchirée , parce que
» vous n'avez pu la séduire , deviez-vous vous li-
» vrer à de tels motifs , lorsqu'il était question de
» sauver un gentilhomme , un homme, un infor-
» tuné ? Vous aviez une manière honnête de vous
» défaire de moi , c'était de me réconcilier avec
» mon père , et tel était votre devoir. Il vous est
» impossible de réparer le mal que vous m'avez
» fait ; mais vous pourriez ne pas l'aggraver , en
» n'écrivant pas des faussetés au ministre ; faites
» ce que vous voudrez, au fond de votre con-
» science vous êtes autant confondu qu'irrité par
» ma franchise ; mais je paie bien cher le pouvoir
» de vous écrire ainsi ¹. »

¹ *Deuxième Mémoire à consulter* sur l'appel de la sen-
tence de Pontarlier, p. 42, et pièces justificatives. p. 1^{re}.

Remarquons, en passant, que ce reproche direct, que cette lettre écrite à M. de Saint-Mauris lui-même, envoyée aussi en copie au marquis de Monnier ¹, attache à l'ignoble cause des persécutions du commandant-rival, une certitude qui ne pouvait résulter du seul mémoire justificatif que Mirabeau adressait à son père deux ans plus tard, en l'absence et à l'insu de M. de Saint-Mauris ². Observons aussi que, dès ce moment même, une autre copie, transmettant au marquis de Mirabeau ces explications atténuantes des torts de son fils, devait le mettre en garde contre l'exagération des rapports haineux, contre le danger des mesures de rigueur outrée; et que si, à défaut de tendresse, il avait été envers son fils ce qu'il était envers tout autre, c'est-à-dire prudent et juste, il aurait, par des moyens doux, par une prompte transfération, préservé Mirabeau des conséquences de l'égarement, peu après irréparable, où il était précipité, non moins par la fatalité des circonstances que par la fougue de ses passions.

Après une pareille déclaration adressée à M. de Saint-Mauris, « à un homme intraitable, à un rival irrité ³, » Mirabeau ne pouvait pas rentrer au

¹ Même Mémoire, voir à la suite les pièces justificatives page 1^{er}.

² Lettres originales du donjon de Vincennes, tome 1, page 355 — 361 — 364.

³ Mêmes lettres, t, 1, p. 366.

fort de Joux ; il écrivait à sa mère : « J'apprends ,
 » par des amis de Pontarlier , que mon père , qui
 » avait appris à M. de Saint-Mauris mon retour
 » au château de Joux , l'avait prié de me mettre
 » *dans une prison saine et sèche, mais bien verrouil-*
 » *lée , bien grillée* ¹ , *et surtout de ne me laisser*
 » *écrire ni parler à qui que ce soit au monde.* En
 » conséquence des avis de mon père , M. de
 » Saint-Mauris m'avait fait préparer *la tour de*
 » *Grammont* , cachot renommé pour son aspect
 » hideux et ses horribles incommodités ². Juste
 » ciel ! se pourrait-il qu'on eût pensé à me remettre
 » sous la garde de ce vil Saint-Mauris , qui est si
 » clairement et si opiniâtrément acharné à ma
 » perte , de ce perfide , qui jurait ses grands dieux
 » qu'il ne ferait auprès du ministre aucune dé-
 » marche qui pût m'être défavorable ! de ce
 » monstre qui jette sur moi les regards d'un vau-
 » tour qui attend un cadavre ³ ! »

Ces expressions étaient sans doute énergiques ;
 mais , pour apprécier mieux encore l'horreur que
 la tyrannie de Saint-Mauris inspirait à Mirabeau ,
 qu'on lise la lettre que celui-ci écrivait au mi-
 nistre ⁴ deux mois après :

¹ Voir sur le même fait , la p. 383 du même volume.

² Lettre inédite de Mirabeau à sa mère , du 31 mars 1776.

³ Lettre inédite de Mirabeau à sa mère , du 26 février 1776.

⁴ L'immortel Malesherbes.

« Puisque vous ne m'avez trouvé digne d'aucune indulgence, je réclame de vous, à présent, le seul mouvement d'humanité qui fait voler au secours d'un homme qui se noie. On m'avertit de Paris que je vais retourner à Joux, sous les ordres de M. de Saint-Mauris; je vous demande la grâce d'ordonner que *j'y sois mis aux fers* : c'est me sauver du plus grand des malheurs; c'est sauver un homme que jamais je ne pourrai reconnaître pour le représentant de mon souverain, parce qu'il est, à mes yeux, le plus vil et le plus méprisable des mortels. Je me perdrais donc, Monsieur, et je l'entraînerais dans ma perte, si l'on me laissait l'usage de mes bras. Les fers ne m'humilieront pas. Je suis mon premier juge, et le seul que je ne puisse récuser : Plus d'une famille, plus d'un citoyen sont intéressés à ce que je ne retourne pas dans les lieux que vous me destinez pour prison ! Daignez penser que celui qui fait au ministre du roi les aveux que j'ai l'honneur de vous adresser, est un homme qui ne redoute que sa propre conscience ². »

Après avoir lu cette terrible déclaration, s'étonnera-t-on que Mirabeau se fût, dès le 16 janvier, évadé du fort de Joux ? Son premier mouvement

¹ Lettre inédite de Mirabeau à Malesherbes, du 4 mai 1776.

l'avait poussé en Suisse ¹, mais la réflexion, et, il faut en convenir, la passion, le ramenèrent bientôt à Pontarlier. Du reste, il avoue hautement, plus tard, ce second motif. « Je me décidai à me » cacher à Pontarlier, pour rester auprès de ma- » dame de Monnier; je me vouai à la vie la plus » triste, et, en même temps, la plus périlleuse, » pour ne pas quitter mon amie; si je ne l'eusse » point aimée tendrement, qui me retenait? Dix- » huit mois de prison avait lassé ma patience, j'é- » tais sur la frontière, certain de trouver dans les » pays étrangers, pourvu que j'y allasse seul, des » avantages que ma jeunesse, ma naissance et » mon épée pouvaient me procurer; j'aurais laissé » gronder loin de moi la foudre, sans craindre » qu'elle m'atteignît, et je serais revenu dans ma » patrie, quand j'aurais eu le droit de regarder » mes fautes précédentes comme expiées; je vis » tout cela, je le vis inutilement; le bon sens, l'es- » prit même que montre un homme dans le rai- » sonnement, est une très-mauvaise caution de la » sagesse de sa conduite; l'entendement fait voir » les choses; mais la passion dominante se joint à » l'entendement pour faire agir, et a toujours plus » de force que son associé. Je restai donc; mais si

¹ *Premier Mémoire à consulter pour le comte de Mirabeau contre le marquis de Monnier*, p. 4 de l'édition in-8°; *second Mémoire*, p. 49.

» je restai, ce fut un sacrifice que j'offris tout entier
 » à l'amour ; et , je le repète , de telles fautes don-
 » nent bien des droits à l'indulgence et à la pitié
 » des cœurs sensibles ¹.

Il dit ailleurs : « Hélas ! j'entends bien toute la lo-
 » gique et toute la morale que tu me fais à ton aise,
 » en l'absence de la passion qui me dévorait, que tu
 » n'a pas ressentie , que tu ne connais pas ! mais ,
 » songe donc que mon bonheur commençait à
 » peine, lorsque des cruels me l'arrachèrent. Com-
 » prends , si tu peux , ce qu'est ton frère ; et de-
 » mande toi si, dans l'ivresse d'un premier amour,
 » quinze jours d'une possession si délicieuse, mais
 » si furtive et si contrariée , pouvaient suffire à
 » mon cœur et à mes sens également insatia-
 » bles ² !

Quel que fut l'enivrement de la passion , Mira-
 beau savait encore s'en défendre jusqu'à un certain
 point , puisqu'il avait la force de faire de sérieux
 tentatives pour s'y soustraire.

Nous en avons la preuve dans la lettre que voici,
 écrite la veille même de son évasion , au ministre
 de la guerre , le comte de Saint-Germain ³.

« Votre réputation m'inspire la confiance de me

¹ Lettres originales de Vincennes, t. 1, p. 369, 370.

² Lettre inédite de Mirabeau à madame du Saillant, du
 15 septembre 1780.

³ Il quitta le ministère en septembre 1777, et mourut
 en 1778.

» mettre sous votre protection, et votre place m'en
» impose le devoir et la nécessité.

» Je suis, depuis plus de dix-huit mois, détenu
» dans des forts, pour une affaire, dans laquelle je
» me suis conduit comme le devait un homme
» d'honneur; cette affaire était en justice réglée¹.
» Des ordres m'ont privé de ma liberté, dans un
» temps où il était facile de les surprendre.

» J'appartiens au roi comme sujet, comme gentilhomme, et comme officier; je suis Français. Je
» m'appelle Mirabeau, et je suis capitaine de dragons.

» J'ai patienté long-temps, mon cœur répugnait
» à lutter contre un père, et la réputation dont jouit
» le mien m'effrayait : d'ailleurs, on me faisait toujours
» espérer le changement de mon sort.

» Au moment de le voir cruellement aggravé, je
» me suis soustrait à la persécution; les détails de
» plaintes ne sauraient entrer dans une lettre,
» et ce serait abuser de votre patience que de les
» y insérer.

» Je ne demande que d'être admis à me laver des
» imputations dont on pourra me noircir : j'avouerai
» mes torts, et je vous démontrerai qu'on les
» a tous exagérés, et qu'aucun n'a dû faire mal augurer
» d'un jeune homme dont personne n'a con-

¹ Le prétexte, comme le savent nos lecteurs, était l'affaire Villeneuve-Moans.

» testé l'honneur et l'intelligence , et qui n'a à se
» reprocher que d'avoir mangé plus d'argent qu'il
» ne devait pour sa tranquillité.

» M. le baron de Vioménil , M. le vicomte d'Ha-
» rembure m'ont vu en Corse où j'ai servi sous leurs
» ordres : vous savez mieux qu'un autre que cette
» guerre de détachement est propre à montrer ce
» que peut valoir un jeune officier ; daignez les in-
» terroger sur mon compte.

» Je demande à servir le roi, sous ses drapeaux,
» dans mon grade, sous les chefs que vous me nom-
» merez ; et je souscris aveuglément au jugement
» qu'ils porteront de moi. Mettez-moi à l'épreuve,
» et ne me jugez que par vous ; j'ose vous conju-
» rer que le nom et la réputation de mon père ré-
» veillent votre équité, loin de vous inspirer pour
» moi une prévention défavorable..... »

» Je n'ai point fui chez l'étranger, et je ne quitte-
» rai ma patrie que quand j'y serai absolument forcé ;
» mais permettez que je cèle quelques momens ma
» retraite , et que j'attende vos ordres à l'abri de
» ceux que pourrait obtenir mon père ; daignez
» penser que, pour un cœur tel que le vôtre, le sort
» d'un citoyen , qu'il s'agit de sauver ou de perdre,
» n'est pas tout-à-fait indigne de votre attention ;
» comme ministre du roi, veuillez vous rappeler ce
» qu'un homme de votre ordre, déjà avancé au ser-
» vice, et peut-être susceptible d'être utile, doit es-
» pérer de vos bontés. Je vous supplie d'adresser

» vos ordres à la marquise de Mirabeau, ma mère,
» aux dames de la Trinité, faubourg Saint-Antoine
» à Paris ¹. »

Après avoir vainement attendu pendant quelque temps, sans obtenir aucun résultat, Mirabeau continua d'adresser à son père des supplications toujours inutiles. Celui-ci reçut aussi des lettres pressantes d'un homme habile et sage qui remplissait les fonctions du procureur du roi à Pontarlier ², et qui aimait tendrement Mirabeau. On va juger des dispositions du marquis par sa réponse.

« Je reçois la lettre que vous avez bien voulu
» m'écrire en date du 23 courant. Je ne puis que
» vous être obligé du motif qui vous a fait prendre
» cette peine, et vous répondre avec la franchise
» qu'inspire ce sentiment.

» Selon ce que je puis penser des choses et des
» hommes, si celui auquel vous voulez bien vous
» intéresser pouvait passer dans quelque pays, où

¹ Lettre inédite de Mirabeau au comte de Saint-Germain, du 15 janvier 1776.

² Michaud. (Voir *Lettres de Vincennes*, t. 1, p. 170.) Quand, en février 1782, Mirabeau se présenta pour vider sa contumace, ce digne magistrat s'abstint, pour cause de parenté avec M. de Monnier. On verra plus tard que ce scrupule ne fut pas imité par d'autres magistrats, notamment par le substitut Sombardc, parent au même degré. Mirabeau écrivait plus tard : « Il (Michaud) s'est d'autant » plus hâté de s'abstenir, qu'il m'aime plus tendrement. » (*Troisième Mémoire à consulter*, etc., p. 8.)

» il ne se trainât pas lui-même, vous lui auriez fait
 » grand tort de l'en empêcher. Je n'en connais au-
 » cun aujourd'hui qui lui soit plus étranger que la
 » France. Chargé d'un décret lancé par la justice
 » dans son pays, poursuivi par une foule de créan-
 » ciers porteurs d'engagemens par corps , aux-
 » quels il est hors d'état de satisfaire ; réfractaire à
 » deux ordres du roi successifs , qui subsistent
 » encore (et vous savez quelle est la loi du royaume sur ce dernier point) ¹, sa patrie n'est pas ,

¹ C'était des ordres d'exil ; et le marquis , aveuglé par son animosité, oubliait ce qu'il avait écrit lui-même , sur de pareils ordres , non seulement dans ses ouvrages , que nous ne citons point parce qu'ils sont imprimés , mais encore dans ses *Mémoires domestiques*, destinés à l'instruction de sa famille, et dans plusieurs lettres adressées à son frère.

Nous ne rapporterons que deux fragmens de ces Mémoires.

Dans le premier, il est question de la demande que son régisseur de Provence lui avait faite, en 1756, de lettres de cachet, pour réprimer des vassaux turbulens et séditieux.

« Il m'avait engagé à demander des lettres de cachet,
 » pour l'emprisonnement de ces deux drôles. C'est ce que
 » je ne ferai plus, et je m'en repents, quoique ma demande
 » n'ait eu aucun effet. Il y a des tribunaux réglés pour
 » tout. Ils ont leurs défauts, sans doute ; mais nous
 » sommes faits pour les souffrir, et non pour employer les
 » moyens que la Providence nous a départis, et plus
 » qu'aux autres , à intervenir l'ordre de la justice. Je ne
 » le ferai plus, et je recommande à ceux qui me succède-
 » ront, s'ils ont la patience de lire ceci, de ne le jamais
 » faire, quelque plausibles que puissent être leurs raisons
 » particulières, selon les cas ; car c'est un grand abus pour

» je crois , un pays d'assurance pour lui. A l'égard
» des protestations dont vous voulez bien vous dire
» le truchement, je n'en aurais pas abusé quand

» les conséquences. » (*Mémoire domestiques inédits du marquis de Mirabeau.*)

Quant aux lettres du marquis à son frère, en voici un seul extrait. Lorsque après sa passagère détention à Vincennes, le marquis eut à subir un exil de quelques semaines, seulement, dans sa terre de Bignon, au milieu de sa famille, et à portée de Paris, il s'irritait de cette mesure, et il s'exprimait ainsi : « Selon mes principes, l'ordre de
» sortir de tel ou tel lieu, ne met pas le sujet dans le cas
» d'oppression : mais l'exil dans tel lieu est une prison dont
» on se sauve sans crime. (*Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 11 février 1761.*) Je signifierai à
» M. de Saint-Florentin, que je demande qu'on me fasse
» mon procès dans les formes, et qu'on me laisse libre d'u-
» ser du droit naturel, et d'en remplir le devoir, avertis-
» sant en outre que je serais obligé de le demander publi-
» quement, supposé qu'on continue à faire la sourde
» oreille. (*Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 6 février 1761.*) J'avertis aussi que j'ai pris telles me-
» sures qu'il est impossible à l'autorité d'empêcher que la
» pureté de mes motifs ne soit connue, et qu'à cela ne
» succédât la demande que mon procès me fût fait dans les
» règles; qu'alors il est contre l'usage et la justice de tout
» pays barbare ou civilisé, qu'un homme soit condamné
» sans être interrogé, confronté, etc. ; et que je le suppliais
» d'opter entre l'alternative d'anéantir ou du moins d'ex-
» patrier la personne et la famille d'un homme que l'Eu-
» rope a décoré du titre d'*Ami des hommes*, ou de lui lais-
» ser remplir un devoir de droit naturel. » (*Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 12 février 1761.*)

» je les aurais cru de lui, et sincères ; trop de
» temps et d'occasions m'ont prouvé que mon sens
» et le sien ne sauraient jamais être que deux. C'est
» mener assez loin, et assez péniblement ce con-
» traste de front, que de m'être chargé de cette tâ-
» che, jusqu'à ce qu'il eût vingt-sept ans. Ajour-
» d'hui j'y renonce pleinement ; c'est ainsi que je
» l'ai dit au ministre, auquel un mémoire injurieux
» et qui, comme de droit, me prend en partie, était
» adressé, avant que votre lettre me parvint. J'ai
» répondu à toute question, que je ne voulais rien
» désormais ; que je me démettais d'un soin infruc-
» tueux, ne conservant que celui de ma famille, et
» qu'enfin je ne me mêlais plus aucunement de
» lui ¹. Croyez monsieur, que, quand un homme
» éprouvé par l'âge et les chagrins et d'un caractère
» tel que la jeunesse, qui lui est le plus étrangère, le
» prend pour arbitre, que quand cet homme, dis-
» je, prend un tel parti, il faut qu'il ait des rai-
» sons bien réelles, et bien suivies. Au reste, mon
» dessein n'est pas de lui ôter le peu de bien qui
» lui reste, en fait d'amis. Loin de lui vouloir du
» mal, je le soulage d'un persécuteur. Je n'ai point
» de satisfactions à lui demander, moins encore de
» réconciliation à faire. Ce terme, qui va peu
» du père au fils, moins encore de l'honnêteté au
» vice, et qui n'est pas, je crois, synonyme à celui

¹ On verra bientôt s'il persista dans cette détermination.

» demiséricorde, ce terme, dis-je, n'est pas de mon
» vocabulaire. Je souhaite qu'il soit un jour beau-
» coup du sien. Au reste, quand on saura le lieu
» où il sera fixée, on lui fera tenir régulièrement les
» cent francs par mois que la justice lui a attri-
» bués sur ses revenus. Il pouvait, à la vérité, avoir
» à chaque mois le revenu de son année, et c'était
» son état. Mais il lui a plu de livrer de tout à la dis-
» pute des hommes; et, dans ce temps même, où
» l'on comptait donner un arrangement quelconque
» à ses affaires, il lui plaisait de tout renverser ¹. »

Une pareille lettre ne pouvait ni persuader la raison, ni refroidir le zèle de Michaud. Aussi ne la laissa-t-il pas sans réponse, et nous rapportons celle qu'il fit immédiatement.

« J'espère que vous ne regarderez pas comme
» une importunité les nouvelles supplications que
» que j'ai l'honneur de vous adresser; j'ai trop de
» respect pour vous, trop de confiance en votre
» sensibilité, et trop de zèle pour un devoir qui
» m'est imposé par l'amitié, pour regarder la let-
» tre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire
» comme votre dernier mot : permettez que j'en
» discute avec vous les diverses raisons.

» Certainement, il n'est pour M. votre fils qu'un
» danger, c'est d'avoir aliéné votre cœur sans re-
» tour.

¹ Lettre inédite du marquis de Mirabeau au procureur du roi Michaud, du 31 janvier 1776.

» Le décret dont il est chargé, par suite de la
» plainte de M. le baron de Moans, n'est absolu-
» ment rien. Je me garderais bien d'oser vous don-
» ner mes opinions en fait de procédés, et je suis
» sûr que ceux de M. votre fils, à cet égard, ne
» sont pas un tort dans votre esprit; mais les for-
» mes judiciaires sont mon métier, et je vous pro-
» teste que rien n'est plus ridicule et plus inique
» que ce décret, qui tombera à l'instant que vous
» daignerez réclamer contre.

» Les créanciers de M. votre fils ne sont pas non
» plus ce qui m'inquiète pour lui. Vous êtes son
» curateur; et, quelque embrouillées que puissent
» être ses affaires, votre prudence et votre habileté
» en viendront à bout.

» Les ordres du roi ne seront jamais accordés
» contre M. le comte de Mirabeau qu'à votre sol-
» licitation. Vous me permettrez de vous représen-
» ter, à cet égard, que, dans l'occasion présente,
» monsieur votre fils ne peut être regardé comme
» *réfractaire* à ces ordres; un prisonnier est sous
» une garde, sa détention n'est pas volontaire; et,
» s'il recouvre sa liberté, il ne *désobéit* point, il
» use des moyens que lui suggère son adresse. Ce
» n'était pas à lui à se garder. D'ailleurs, votre
» considération personnelle vous donne tant de
» crédit que vous arrangeriez avec les ministres
» une affaire encore plus dangereuse.

» Il n'y a donc que votre courroux qui soit un

» véritable malheur pour M. votre fils , et s'il peut
» vous fléchir, la carrière lui est encore ouverte ;
» j'ai été étrangement surpris de ce que vous me
» marquez au sujet d'un *Mémoire* adressé au mi-
» nistre par M. le comte, dans lequel *vous êtes*
» *pris à partie*. J'ai été sur-le-champ trouver
» M. votre fils qui m'a montré la copie d'une let-
» tre qu'il avait écrite à M. le comte de Saint-
» Germain, et il m'a juré que c'était la seule.

» Je suis très-loin d'approuver cette lettre, qui
» est évidemment le fruit d'un premier mouve-
» ment, et d'une vive inquiétude. Mais permettez-
» moi de vous représenter que cette lettre ne ren-
» ferme aucune *inculpation* contre vous, aucun
» manque de respect, aucune demande qui res-
» semble à une *prise à partie*. M. le comte propose
» de se laver des imputations dont on pourrait le
» noircir ; il aurait beaucoup mieux fait, sans
» doute, de ne les pas prévoir, et de réclamer
» l'intercession du ministre auprès de vous ; mais
» enfin, ce tort, qui est celui d'un jeune homme
» auquel on avait exagéré votre mécontentement
» et les projets de votre sévérité, n'a pas mérité sa
» perte, et ne la lui attirera pas... Non, vous ne
» serez point insensible à la supplication d'un
» homme qui n'a, dans ceci, d'autre intérêt que
» celui de vous plaire, et de soulager votre cœur
» du chagrin qui sûrement l'opprime : vous aper-
»cevrez que ne pas sauver M. votre fils, en ce

» moment, c'est le perdre; que ne point le rele-
 » ver, c'est le précipiter; s'il n'a pas l'espoir de
 » rentrer en grâce auprès de vous, il fuira, et
 » certainement vous le regretterez.

» Daignez donc, Monsieur, vous livrer à toute
 » votre généreuse sensibilité; daignez pardonner,
 » oublier une lettre qui n'articule aucun fait, qui
 » est déjà expiée par un profond repentir; daignez
 » me donner vos derniers ordres ¹. »

Nous avons transcrit cette lettre si énergique et si simple à-la-fois, parce que nous voulions faire entendre, de la bouche d'un tiers désintéressé, les apologies qu'on n'a encore lues que dans les défenses écrites par Mirabeau lui-même; du reste, l'argumentation du véridique Michaud était tellement pressante et démonstrative, qu'elle lui donnait, ainsi qu'à son infortuné client, le tort d'avoir trop raison; aussi le marquis, plus courroucé que jamais, ne répliqua-t-il pas. Le fils resta donc dans une douloureuse perplexité; flottant entre vingt projets aussitôt abandonnés que conçus, il consulta la marquise de Mirabeau sur une idée téméraire. « Si je croyais qu'en me tenant en re-
 » pos, on m'y laissera, je ne dirais mot, et cher-
 » cherais les moyens de vivre de mon travail; mais
 » qui me répondra que je ne serai pas arrêté? et,

¹ Lettre inédite du procureur du roi, Michaud, au marquis de Mirabeau, du 8 février 1776.

» en vérité, je suis las des prisons : d'un autre
» côté, je répugne beaucoup à passer dans les pays
» étrangers ; c'est, pour ainsi dire, renoncer à sa
» patrie, et donner sa démission, et je ne puis ni
» ne veux ni l'un ni l'autre. J'imagine qu'un coup
» de force, tel qu'un voyage subit à la cour, pour-
» rait me faire grand bien, en me faisant con-
» naître à M. de Saint-Germain, qu'un quart
» d'heure de conversation séduirait plutôt que cent
» lettres ; mais il serait nécessaire de le pressentir
» sur cette démarche, sans quoi il serait très-im-
» prudent d'aller m'exposer, de gaieté de cœur, à
» une nouvelle détention que je ne pourrais pas
» finir à volonté comme celle-ci ¹. »

Dissuadé par sa mère, Mirabeau essaya encore d'émouvoir le marquis : mais l'apologie trop franche et trop hardie de Michaud avait produit un effet irréparable. La réponse fut foudroyante ; Mirabeau y faisait allusion, quand il écrivait, deux ans après au marquis : « Vos vues, vos intentions s'é-
» claireissaient enfin ; votre haine se montrait sans
» déguisement et sans détour ; vous me repoussiez
» de votre sein, de ma famille, de ma patrie ; vous
» vouliez dissoudre, autant qu'il était en vous,
» les liens naturels et sociaux qui m'attachaient à
» la France ; l'anathème était formel, et d'autant
» plus terrible, que vous ne daigniez pas même

¹ Lettre inédite de Mirabeau à sa mère, 10 février 1776.

» vous irriter ; des cachots et des chaînes auraient
» moins frappé mon imagination et navré mon
» cœur..... mon désespoir était tel qu'il m'ôtait
» jusqu'à la faculté de penser. Je ne formai point
» de plan, je n'embrassai aucune résolution ; il me
» restait une amie, une seule amie : mes pertes
» redoublées augmentaient infiniment le prix de
» ce trésor ; je me livrai à tous les prestiges de
» l'amour, je m'étonnai moi-même de l'énergie de
» ma passion, mais je ne tins plus à la vie que
» par elle ¹. »

Abrégeons le plus possible ce funeste épisode. On savait que Mirabeau était caché dans la petite ville de Pontarlier ; on l'y poursuivit d'asile en asile, on renouvela auprès de M. de Monnier les dénonciations qu'il avait jusqu'alors écartées ou démenties. On l'irrita contre sa malheureuse et coupable épouse ; elle se vit placée sous la surveillance de ses propres domestiques ; elle eut à subir des humiliations de toutes sortes, des scènes violentes ; elle se retira dans sa famille, à Dijon, où elle arriva le 25 janvier 1776.

Les causes de son voyage y devaient apporter une vive affection ; et devaient l'y placer dans une position difficile. M. de Ruffey était un homme dur, quoique très-vertueux ; sa femme, dont une

¹ Lettres originales, de Vincennes, tome 1, pages 371 et 372.

foule de lettres nous donnent une haute idée, était une mère tendre, mais de mœurs aussi rigides que pures. Leur amer et profond chagrin du passé s'accrut bientôt des inquiétudes que leur donnait l'avenir.

Mirabeau avait suivi de près Sophie. « J'étais » dans cette conjoncture où l'on ne peut plus faire » que des fautes ¹. Je sais qu'on a prétendu que, » dès lors, je voulais enlever madame de Mon- » nier : en effet, le moment, le lieu et la circon- » stance auraient été bien choisis ! Nous n'avions » pas trente louis entre nous deux ; je ne pouvais » douter que je ne fusse veillé à l'œil ; enfin, pour » me préparer à ce grand projet, je l'aurais en- » voyée d'un pays qui touche la Suisse, dans l'in- » térieur du royaume, sous les yeux de sa mère » et de sa famille ². »

A peine fus-je arrivé à Dijon que madame de » Ruffey m'y découvrit, et me fit arrêter, en me » dénonçant au grand-prevôt. A ce moment, tou- » tes mes idées se tournèrent vers les moyens d'é- » viter un éclat qui pourrait achever de perdre » madame de Monnier dans l'esprit de son mari ; » les manières honnêtes du grand prevôt (M. de » Montherot), homme considéré et estimé, me don- » nèrent l'espoir de l'engager au silence ³. Je le

¹ Lettres originales de Vincennes, tome 1, page 375.

² *Ibid.*, tom 1, page 380.

³ M. de Montherot, comme M. de Changey, comme

» sollicitai de prendre des mesures pour que mon
 » aventure fût ignorée ; il m'entendit facilement,
 » car madame de Ruffey n'avait pu se dispenser
 » de motiver sa dénonciation ; il déguisa mon
 » nom , donna le change à ses subalternes ; me
 » laissa libre sur ma parole , écrivit pour moi
 » au ministre , alla jusqu'à lui renvoyer ses pre-
 » miers ordres , qui me renvoyaient à Joux , s'ef-
 » força d'adoucir madame de Ruffey qui poussait
 » sa fille au désespoir ¹. »

D'un autre côté « je calmai le cœur et la tête de
 » ma pauvre amie ; mais on resserre madame de
 » Monnier , on l'enferme chez elle , on lui enlève
 » son papier , on gage des espions , des gardes ; on
 » veille dans sa maison comme si des bandits la
 » menaçaient ; on la traite comme un enfant dont
 » l'opinion et les fantaisies seront aisément vain-
 » cues ; c'était bien fou , car elle a autant d'énergie
 » dans l'âme que de force et de ressources dans
 » l'esprit ². Je connais bien madame de Monnier ,

M. Dallègre , comme le bailli d'Aulan , comme l'abbé Cho-
 quart , comme Sigrais , comme tous les supérieurs et gar-
 diens de Mirabeau , sauf le seul Saint-Mauris , prenaient
 le plus grand intérêt au prisonnier : « Je vous envoie la
 » copie de la lettre que M. de Montherot écrit pour moi
 » au ministre ; elle est de la plus grande force ; mais , en-
 » core une fois , le crédit de mon père l'emporte. » (*Lettre inédite de Mirabeau à sa mère*, 16 avril 1776.)

¹ Lettres originales de Vincennes , tome 1 , page 376.

² Lettres du donjon de Vincennes , tome 1 , page 379.

» je connais cette âme douce mais forte ; mon amie
» n'est point une femme à grands mouvemens en
» dehors, mais son cœur est un volcan ; on la verra
» sereine et tranquille un quart d'heure avant la
» catastrophe qui n'en arrivera pas moins, si on la
» réduit au désespoir ¹. Ainsi la persécution ne
» pouvait que l'aigrir sans la lasser ; quel devait
» être le but de madame de Ruffey ? sans doute,
» de raccommoder sa fille avec son gendre ; mais
» si des propos durs, et l'humiliation d'être es-
» pionnée, avaient pu déterminer cette femme sen-
» sible à s'éloigner de chez elle, il était probable
» que des procédés outrageans, et une inquisition
» mille fois plus sévère, ne lui plairaient pas da-
» vantage ; était-ce en la rendant beaucoup plus
» malheureuse chez son père que chez son mari,
» qu'on espérait la renvoyer chez celui-ci ? Cette
» politique était aussi mal conçue que dénaturée,
» puisque, au milieu de ces deux écueils, le cou-
» vent était l'asile naturel qu'elle devait choisir, et
» sa mère, en la poussant vers cette retraite, fai-
» sait l'éclat qu'elle avait tant d'intérêt à éviter.....
» Jugez de la désolation de mon amie ; ma patience

¹ Mêmes lettres du donjon de Vincennes, t. 1, p. 285
Cette prédiction ne fut que trop complètement accomplie
douze ans plus tard, comme on le verra dans la suite de
notre travail. Nous aurons avant plusieurs occasions de
mentionner et de prouver cette fatale disposition du ca-
ractère de Sophie.

» fut à l'épreuve et je soutins la sienne ; j'endurai
 » tout et je la forçai de tout endurer.... Certaine-
 » ment , elle ne serait pas retournée à Pontarlier,
 » si je ne le lui eusse demandé comme une marque
 » d'attachement ; elle y alla (24 mars 1776) , et je
 » restai à Dijon ¹. »

Mirabeau avait échappé au danger de retourner au fort de Joux ; aussitôt après le départ de Sophie pour Pontarlier , il s'était constitué prisonnier au château de Dijon, dont le commandant, M. de Changey ², devint son ami et son protecteur. Aidé par cet homme excellent , par M. de Montherot , par la marquise de Mirabeau , le prisonnier continuait ses démarches pour obtenir une entière liberté ; il s'était adressé au vertueux Malesherbes. Il continuait à demander que , tout au moins , on l'autorisât à prendre du service militaire ; quant au prétexte de sa détention , des commissaires avaient été nommés ³, leur opinion était favora-

¹ Lettres du donjon de Vincennes , tome 1 , page 380 et suivantes.

² Peuchet, inexact en tout, l'appelle M. de Grancey, tome 1 , page 191 , 193 , 196 , 205.

³ Le rapporteur était M. de Montpezat (*Lettres originales de Vincennes* , tome I, page 255), et ensuite M. Lemoine de la Clartière, conseiller à la cour des aides, commissaire du Conseil, etc. (*Lettre inédite de Mirabeau à sa mère*, du 6 avril 1776.) Nous voyons, dans une lettre du 31 mars, que Mirabeau regrettait beaucoup M. de

ble¹, ils craignaient seulement que Mirabeau, libre, n'allât de nouveau provoquer M. de Villeneuve-Moans; ils voulaient qu'avant toute cette affaire, jugée par défaut, fût terminée par un jugement contradictoire; la liberté devait suivre aussitôt après. Mirabeau aurait désiré que la cause fût évoquée au parlement de Dijon, ou que, du moins, il lui fût permis de venir, en sûreté, s'expliquer à Paris. De son côté, le marquis de Mirabeau sollicitait pour que son fils fût transféré en Alsace; ce dernier résistait de toutes ses forces, et sentait que tout son sort à venir était alors en question : « N'oubliez pas » que voici le moment décisif ; si mes affaires ne » finissent pas à présent, je suis pour des années » dans les fers ; si vous n'assurez ma liberté, ma

Montpezat, « homme très-estimable, très-estimé, et fort » à l'épreuve du crédit. » (*Ibid.*, du 31 mars 1776.)

1 « M. de Changey, qui s'occupe avec un soin vraiment » généreux de mes affaires, a eu une longue audience de » M. de Montpezat. Il est on ne peut pas plus porté pour » moi, et lui a dit en substance : 1° que je serais beaucoup » mieux à Paris qu'ici pour mes affaires, et que vous deviez le demander au ministre; 2° que tout le conseil est » pour moi; 3° que ma détention ne saurait être longue; » 4° qu'on veut, avant tout, que je sois purgé du décret » (Villeneuve de Moans) pour m'éviter l'occasion de nouvelles violences; 5° que la passion que l'on m'impute a » paru une chose assez simple, qu'on veut, cependant, » m'éloigner de la dame (M. de Changey a prouvé que » j'en étais assez loin). » (*Lettre inédite de Mirabeau à sa mère*, du 23 avril 1776.)

» perte est consommée..... Si je rentre désormais
 » sous la main de mon père , je suis un homme
 » perdu ¹. » Averti de projets nouveaux de déplacement , comme autrefois il demandait pourquoi l'on voulait toujours le dépayser , le retirer des lieux où il s'était fait connaître et affectionner , pour le traîner ailleurs, inconnu et suspect. L'idée d'une translation le tourmentait cruellement ² , assuré bientôt de l'impossibilité de s'y soustraire , et d'éviter une nouvelle incarcération, il aurait préféré Pierre-en-Scise ³ , ou Stenay ⁴ , ou la prison

¹ Lettre inédite de Mirabeau à sa mère, du 31 mars 1776.

² « Un autre objet de vos sollicitations sera, si vous
 » voulez bien, qu'on ne me déplace plus, que mes affaires
 » ne soient finies; les transférations sont humiliantes et
 » désagréables; toujours de nouveaux visages, toujours
 » de la publicité; les raisons qui pouvaient faire répugner
 » à mon séjour en Bourgogne ne subsistent plus; elles
 » ont même tourné en ma faveur; puisque la dame a rejoint son mari; et que sa famille, qui est de ce pays-ci, m'a sous les yeux, ce qui doit beaucoup la tranquilliser.
 » Je désire donc vivement rester ici pour y attendre en
 » paix l'événement de mes affaires. » (*Lettre inédite de Mirabeau à sa mère*, du 22 mars 1776.)

³ Prison d'état bâtie au sommet d'un rocher à l'entrée de la ville de Lyon. Cette forteresse a été démolie en 1793.

⁴ « S'il faut absolument quitter cette ville (Dijon) où
 » tout le monde s'intéressait à moi, où j'étais très-libre ,
 » et que vous ne puissiez obtenir Pierre-en-Scise, deman-

de l'Abbaye, à Paris ¹. Dans cette alternative de cachots, une autre citadelle fut choisie, c'était celle de Dourlens ², et nous l'apprenons par une lettre de l'implacable marquis : « L'ordre a été donné de l'y mener, dès le 30 avril dernier, mais il fait le malade, a des certificats ³; on en croit les médecins et lui, et il demeure ⁴. »

« dez Stenay dans les Trois-Évêchés. C'est un ami intime de M. de Montherot qui y commande, et ce n'est qu'à 36 lieues de Paris. » (*Lettre inédite de Mirabeau à sa mère*, du 16 avril 1776.)

¹ « J'avais demandé d'être conduit à l'Abbaye à Paris, puisque vous ne jugez pas à propos de me laisser à Dijon. » (*Lettre inédite de Mirabeau à M. de Malesherbes*, 3 mai 1776.)

² C'était le lieu de détention que Mirabeau redoutait le plus. « Sur toute chose, point d'Alsace; c'est une trame abominable dont j'entrevois le nœud. » (*Lettre inédite de Mirabeau à sa mère*, du 16 avril 1776.)

³ « Si les ordres arrivent incessamment, je me mettrai dans mon lit, où je devrais être déjà, à raison de mes insomnies continuelles, et du dérangement absolu de ma poitrine, qui ne me permet plus de dire deux mots de suite. » (*Lettre inédite de Mirabeau à sa mère*, du 16 avril 1779.)

⁴ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 19 juin 1776. Mirabeau, de son côté, avait eu avis de cette détermination. « J'ai appris, par une inexplicable indiscretion de madame de Ruffey, que j'allais être transféré au château de Dourlens. » (*Lettre inédite de Mirabeau à sa mère*, du 3 mai 1776.) « Rien ne manquera donc aux angoisses déchirantes, aux inquiétudes de

Mirabeau, continuellement repoussé de toutes les voies de salut qu'il avait tentées, était dans la plus terrible perplexité, et ne savait à quel parti se résoudre ¹, quand, tout-à-coup, Malesherbes lui fit conseiller de passer en pays étranger, d'y gagner des grades; ajoutant que les affaires du fugitif s'arrangeraient mieux dans l'éloignement, qu'enfin ce conseil était le dernier service que Mirabeau pût attendre du ministre, qui rentrait dans la vie privée ². Remarquons, en passant, que ce fait étrange, allégué par Mirabeau ³, et que l'on pourrait croire suggéré par le besoin de la défense, et par conséquent controuvé, ou altéré, est confirmé par ce passage d'une lettre où l'on reconnaîtra le style comme le caractère du marquis : » Ce Malesherbes, avec son débaillement de philanthropie, et ses belles idées républicaines, ne répondit-il pas à mes reproches, » qu'il était tout naturel de chercher sa liberté ⁴. »

» toute espèce que donnent le présent et l'avenir à un » homme aussi continuellement, aussi bizarrement infortuné que moi ! » (*Lettre inédite du même à la même*, du 24 mai 1776.)

¹ Vingt lettres nous l'attestent, outre ce qu'on a lu précédemment. Pour abrégér, nous nous abstenons d'en rapporter des extraits.

² La démission de Malesherbes est du 12 mai 1776.

³ Voir, notamment, les *Lettres originales de Vincennes*, tome I, page 387.)

⁴ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du

Dès ce moment, Mirabeau voyant que rien ne pouvait plus empêcher le crédit paternel de l'écraser, prit le parti auquel il s'était refusé long-temps, et résolut enfin de s'évader ¹. Sa parole, le seul lien, à-peu-près, qui le retint dans un lieu où, comme nous l'avons vu tout-à-l'heure, il était *très-libre*, lieu qui lui était plutôt assigné comme résidence que comme prison, et « où il jouissait d'une sorte de sursis ², » sa parole lui fut rendue par M. de Changey, qui l'avait cautionné, défendu, servi. Mirabeau partit donc le 25 mai, et se rendit

1^{er} juillet 1780. Voir d'autres témoignages plus rapprochés de l'événement : « La retraite de M. de Malesherbes est » un coup de foudre pour moi ; je n'ai plus qu'à suivre ses » conseils. (*Lettre inédite de Mirabeau à Sophie*, du 9 » mai 1776.) Vous savez vous-même que mon évasion était » conseillée par M. de Malesherbes, et ne pouvait com- » promettre M. de Changey, puisque c'est par vous que » j'ai appris tout cela. » (*Lettre inédite de Mirabeau à sa mère*, du 19 octobre 1776.)

¹ « J'ai dû fuir, puisque vous n'avez pu, aidée du plus » juste des ministres, me faire rendre ma liberté, ni » empêcher une transfération qui mit le comble à mon » désespoir, et qui a été la cause première de tout ce qui » a suivi. » (*Lettre inédite de Mirabeau à sa mère*, du 21 novembre 1776.)

² Lettre du marquis de Mirabeau au marquis de Miragname, du 5 septembre 1777. (*Mémoire à consulter et Consultation pour la comtesse de Mirabeau*, page 32 ; Aix, J.-B. Mouret, 1783 ; 162 pages in 4°.)

sous le nom *du comte de Beaumont* ¹ en Suisse, au village des Verrières, très-voisin de Pontarlier.

Sophien'avait pas trouvé, en rentrant dans cette ville, l'accueil et le repos qui lui avaient été promis. « Sa mère, frappé de terreur ou plutôt de » vertige à la nouvelle de mon évasion, fit partir » aussitôt son fils pour Pontarlier, avec ordre de » conduire sa fille au couvent ². » Cette résolution, les faussès mesures prises, et qui jetaient dans les dernières extrémités une femme livrée à la plus

¹ Lettre déjà citée du marquis au bailli de Mirabeau, 19 juin 1776. *Beaumont* était le nom (souvent porté par les cadets de la famille) d'une terre du marquis de Mirabeau. On pourrait opposer à notre récit la présomption d'une évasion furtive, en se fondant sur une note rapportée à la fin du recueil de Vincennes, t. IV, p. 352. Dans ce cas nous répondrions que cette note est vraie, et notre récit aussi. Ce n'était pas M. de Changey que Mirabeau avait lieu de craindre, et qui, d'ailleurs, était alors à Paris aidant la marquise de Mirabeau dans ses inutiles sollicitations; c'était M. de Montherot. A propos d'une tentative échouée, le 15 mai 1776, Mirabeau écrivait à sa mère le 16 : « Un hasard, heureux dans ses » suites, mais bien cruel dans le moment, a arrêté mon » évasion, qui était arrangée hier : M. de Montherot, qui » craignit de se compromettre, fit un éclat déraisonnable » en tout sens; la sagesse de madame de Changey, son » active bonté, ont paré le coup, au moins en grande » partie, et on a travesti ces préparatifs de départ en une » partie de jeunes gens. »

² Lettres originales de Vincennes, tome I, page 393.

violente passion , ont été révoquées en doute dans des lettres du marquis de Mirabeau , dans des plaidoiries , dans de prétendues notices biographiques ; madame de Ruffey elle-même , sentant les torts de sa rigueur imprudente , essaya d'en nier les erreurs : « Votre mari a-t-il eu de l'aigreur avec » vous ? On ne peut lui reprocher que trop d'indulgence. Votre père , craignant de n'être pas » maître de lui-même , n'a pas voulu vous parler ; » votre frère et votre sœur ne vous ont fait autre » chose que de s'opposer à votre fuite par des raisons , et en vous surveillant. Après avoir employé l'amitié , ils ont été forcés de barrer ouvertement votre dessein ¹. » « O ma mère ! » répond Sophie , « vous parlez de douceur et d'indulgence ! Ne vous souvient-il plus que vous fîtes » arrêter le comte à Dijon ? et les lettres que vous » écrivîtes à M. de Monnier pour que je trouvasse » le même esclavage à mon retour chez lui ? Le » comte était sous vos yeux , tranquille , enfermé , » résigné ; nous étions soumis , contens de nous » écrire , mais vous ne le trouviez pas assez malheureux , parce que M. de Changey avait pour lui » les attentions qu'un homme honnête doit à un » autre. Je ne sais si les traitemens de mon frère » et de ma sœur peuvent se nommer des *raisons* ,

¹ Lettre inédite de madame de Ruffey à sa fille , du 12 juillet 1777.

» et de la *douceur*; abusant de l'état de désolation
 » où ils me voyaient; ne parlant que par menaces,
 » m'accablant des propos les plus durs, et des
 » plaisanteries les plus déchirantes; tourmentant
 » continuellement M. de Monnier pour qu'il con-
 » sentit à ce que j'allasse au couvent; le pressant
 » d'épier et desurprendre mes lettres, et l'y aidant;
 » lui faisant promettre de me refuser les choses les
 » plus indifférentes, s'il y avait apparence que je les
 » désirasse; ma sœur mettant tout une ville dans
 » sa confiance; allant chez mes amies leur faire
 » des scènes, leur reprochant les services qu'on
 » les soupçonnait de me rendre; y employant les
 » termes les plus honteux, j'ai désiré un couvent
 » et je le leur ai dit; je ne demandais que d'y être
 » de l'autorité seule de M. de Monnier, et d'y
 » pouvoir écrire; mais non, c'était *une maison de*
 » *force* que l'on voulait, et en me traitant de *folle*, on
 » parlait de m'attacher. Eux partis, M. de Monnier,
 » rempli de leurs propos, exécutant leurs ordres,
 » me rendait la vie affreuse, prenait mes lettres,
 » les faisait lire aux curés, les gardait deux jours,
 » sans m'en parler; employait ce temps à me com-
 » bler d'attentions dont je me défiais, connaissant
 » sa fausseté; éclatait enfin par des scènes affreu-
 » ses; et avait donné sa parole d'honneur de m'avoir
 » une lettre de cachet ¹, quoiqu'il savait bien que

¹ Lettre inédite de Sophie à sa mère, 18 juillet 1777.

» mon aversion pour le convent était telle que je
» l'avais assuré que je m'y poignarderais, et que
» j'étais capable de le faire ¹. »

Mirabeau réfugié aux Verrières, village éloigné d'une lieue seulement de Pontarlier, mais sur le territoire étranger, n'avait pu y rester, dans la crainte des poursuites de M. de Saint-Mauris; il était allé à Genève, et, pendant la traversée du lac, une tempête avait failli le faire périr; sa sœur, madame de Cabris, était à Lyon, il l'y vit; elle l'engagea à fuir hors du royaume avec Sophie, dont elle lui faisait connaître les terreurs, les supplications et les dangers; elle offrait d'aider les deux amans, de les accompagner même, conjointement avec un aventurier, nommé Brianson ² qui la suivait partout. Ces tentatives échouèrent long-temps; et Mirabeau, se défiant de sa passion, qui ne l'aveuglait pas encore absolument, courut se cacher à cent lieues en Provence, pour échapper aux entraînement de l'amour et du désespoir.

Cependant, Sophie se désolait à Pontarlier; nous

¹ Lettre inédite de Sophie à Mirabeau, 1^{er} août 1776.

² Denis-Jean-Augustin Jausserandy-Brianson, ancien officier au régiment Royal Roussillon, né en 1750. C'était un homme sans nom, sans état, sans fortune, sans mœurs, toujours caché, toujours errant et poursuivi; réduit aux expédiens pour vivre, et Peuchet en fait le gouverneur de la ville de Grasse, qui n'avait pas de gouverneur. (Tome I, page 126.)

avons la plupart des lettres qu'elle écrivait à Mirabeau; elle lui proposait tous les jours de nouveaux plans d'évasion ¹, madame de Ruffey en avait le soupçon; « elle mande à M. de Monnier que je veux » m'enfuir; que toute la famille l'en rendra responsable, puisqu'on ne peut pas obtenir de lui qu'il me mette au couvent; il lui fait réponse; il lui mande qu'il n'a pas peur, que sa lettre n'y changera rien, qu'elle s'alarme à tort, qu'il croit sa femme fort repentante; mais que si elle l'avait gardée quand il l'en avait priée, tout cela ne serait pas arrivé; qu'il ne changera rien à sa façon d'agir, qu'il ne mettra point de barreaux; apparemment qu'on lui proposait de me mettre en cage;... l'aimable famille ² ! »

On voit combien étaient absurdes et irritantes les rigueurs par lesquelles on continuait d'exalter une jeune femme; déjà si passionnée, que de bons traitemens, des remontrances douces et sages, auraient peut-être ramenée à la raison, pendant les CINQ MOIS ENTIERS qui s'écoulèrent entre son retour au domicile conjugal et sa fuite ³. Mais

¹ « Certainement c'est toi qui m'as demandé la première à partir, et les Ruffey le savent bien, puisqu'ils ont entre les mains les deux lettres de Dijon, où tu me faisais même un plan à cet égard. » (*Lettres originales de Vincennes*, t. I, p. 39.)

² Lettre inédite de Sophie à Mirabeau, sous le nom du comte de Montchevreyl, du 4 juin 1776.

³ On peut, d'après nos citations, apprécier la bonne

Sophie était de plus en plus persécutée; Mirabcau, qui avait quitté la Provence, continuait d'errer et de se cacher. Les lettres ne leur parvenaient pas toujours. « Tiens, vois-tu, » mandait-elle, « si tu ne » m'écris pas, si je ne reçois pas tes lettres, je ne » réponds plus de rien; je lis le soir tous tes ser- » mens; ah! mon ami, je les répète après toi; oui, » je jure d'être à toi, de n'être qu'à toi; que rien au » monde n'altérera mon amour; je te l'ai dit » mille fois; je ne survivrai ni à toi ni à ton amour; » je sais qu'ils ne m'ont pas fait tout le mal qu'ils » voulaient me faire, mais bien tout celui qu'ils » ont pu. Il en est qui n'est pas en leur pouvoir, » ils ne m'ôteront pas ton cœur. Ah! c'est tout mon » bien, tout ce que j'estime, tout ce que j'aime au » monde; ils ne me l'enlèveront pas, j'en suis sûre; » je ne mériterai jamais de le perdre! Ne crains rien, » quelques pièges qu'ils puissent me tendre, je n'y » donnerai pas; je le leur ai déjà dit, que je verrais, » écrit par toi, que tu ne m'aimes plus, que ce se- » rait cacheté de notre chiffre, entouré de toutes les » marques qui pourraient me le faire reconnaître, » que je croirais que c'est une écriture contrefaite, » tant je suis sûre de toi, tant je compte sur tes

foi ou l'exactitude de Peuchet, qui ne trouve, qu'un vain PRÉTEXTE de fuite dans « les procédés odieux, dit Mira- » beau, qu'on tenait vis-à-vis de lui et de sa maîtresse. » T. I, p. 186. Les intentions et le style de l'auteur sont également reconnaissables dans ce passage.

» sermens, sur ton amour ¹. Ecoute-moi : je ne
 » puis plus tenir à cet état de souffrance ; il est
 » trop affreux d'être loin de mon époux et de le
 » savoir malheureux ; réunissons-nous, ou laisse-
 » moi mourir ; je ne verrai pas l'année prochaine
 » ici, je ne le peux ni ne le veux ; vivre séparée de
 » toi c'est mourir mille fois chaque jour. Quand je
 » pense qu'il faudrait attendre des années, le cœur
 » me manque ; après ce que nous avons fait, nous
 » ne pouvons plus reculer ; hâtons-nous donc de
 » nous rendre heureux ; je ne demande que toi ;
 » toutes les conditions me paraîtront douces ,
 » pourvu que je partage ton sort , et que nous ne
 » nous quittions jamais ². Que tardes-tu donc ?
 » hâtons-nous , ô mon amour ! ma santé, car je
 » meurs ici, la tienne, car tu me suivrais bientôt,
 » la nécessité où nous sommes l'un à l'autre, tout
 » nous y engage ³. Ah ! c'est à chaque moment
 » que je sens davantage que je ne puis exister et

¹ Lettre inédite de Sophie à Mirabeau, du 24 juin 1776.
 Remarquons, en passant, que cette lettre justifie une
 assertion positive de Mirabeau. « Madame de Monnier ne
 » trompa point un seul instant son mari, que lorsqu'il
 » voulut l'être ; elle lui dit qu'elle m'aimait, qu'elle
 » m'aimerait toujours, qu'elle ne cesserait pas de m'écrire,
 » que le poison ou la fuite la délivrerait du couvent. »
 (*Lettres originales du donjon de Vincennes*, tome I,
 page 396.)

² Lettre inédite de Sophie à Mirabeau, du 26 juin 1776.

³ Lettre de la même au même, du 6 juillet 1776.

» être heureuse que par toi et en toi ; Sophie
» souffre trop de notre séparation forcée , pour
» pouvoir la supporter long-temps ; viens vite ,
» viens , ou tu n'auras plus de Sophie ¹. Hélas ! tu
» ne m'écris plus ! pourquoi m'as-tu écrit ? que ne
» me laissais-tu mourir sans ébranler par ton silence
» la certitude de ton amour ? Cette mort eût été
» douce auprès de ce que je souffre ; ton amour est
» tout pour moi , je ne vois , n'agis , ne sens plus
» que l'amour ; il est inséparable de mon être , je
» ne puis le perdre sans la vie ; si tu n'écris plus ,
» viens du moins un moment , que je puisse te voir
» encore une fois , et rendre mon dernier soupir en
» posant ta main sur mon cœur , en te jurant que
» je ne vivais que pour toi ². Ne recevrai-je donc
» jamais le signal du départ ? Tu me disais que nous
» ne manquerions pas dans notre retraite ; que tu
» te ferais maître de langues , de musique , de pein-
» ture ³ ; tu penses sans doute encore de même ;

¹ Lettre inédite de Sophie à Mirabeau , du 16 août 1776.

² *Ibid.*, du 20 août 1776.

³ Cadet de Gassicourt , dans sa notice publiée en l'an VIII et pleine d'erreurs échappées à la bonne foi de cet écrivain , dont le seul tort est d'avoir embrassé une mission de biographe , sans être , ni s'être mis en état de la remplir , dit , page 17 , que Mirabeau se fit *instituteur* en Hollande. Ce fait n'est pas plus exact que tant d'autres , et cependant l'auteur l'a répété à la page 13 , d'une deuxième édition , publiée en 1822.

» et moi-même que ne ferai-je pas ? que je tra-
 » vaille chez moi , ou en boutique , gouvernante
 » d'enfans , oui , tout ce que tu voudras ; pourvu
 » que nous soyons ensemble , il n'est rien que je
 » ne fisse pour me réunir à toi ; aucun parti ne
 » m'effraierait , et je le suis horriblement de mon
 » état actuel , je ne puis plus le supporter ; il
 » il faut que cela finisse , je le répète , Gabriel ou
 » mourir ¹ ! »

Ces dévorantes agitations d'esprit et de cœur ne
 bouleversaient pas moins Mirabeau que Sophie, et
 ses déchiremens intérieurs étaient d'autant plus
 terribles qu'un reste de raison le défendait encore
 contre la proposition désespérée d'un enlèvement
 et d'une expatriation. « Hélas oui ! je l'avoue ma
 » faute, je ne prétends point l'affaiblir ; je veux seu-
 » lement en développer la cause et les motifs. Avant
 » de la commettre , je me livrai le plus terrible
 » combat, ... je me livrai à ma tendresse par impuis-
 » sance de m'y dérober. Déchiré par ses larmes et
 » par mes regrets, bouillant d'amour et d'indigna-
 » tion , obligé de choisir entre les plus grands
 » maux ². »

Que l'on juge par les deux lettres suivantes de la
 situation où était l'infortuné :

¹ Lettre inédite de Sophie à Mirabeau , du 1^{er} août 1776.

² Lettres originales du doujon de Vincennes , tome 1,
 page 362.

« O Louise ¹ ! O Pilade ² ! qu'ajouterais-je à
» mes lettres ? Mon sort s'aggrave à tous les in-
» stans. Je n'ai point de nouvelles ; il me semble
» que je n'en dois point avoir de vous encore. Mais
» de Sophie ?... Tout mon être se dissout. Je ne sais
» que résoudre, et je ne puis attendre. Pour mettre
» le comble à mes peines, le commandant de la ville
» sort d'ici ; il m'a prié très-honnêtement, mais
» très-formellement, de lui donner mon nom et
» des renseignemens, s'excusant sur son devoir, etc.
» Je lui ai donné le nom de Montchevre ; il a paru
» douter, m'a demandé dans quel régiment je ser-
» vais, je lui ai dit ; la fourbe est aisée à découvrir.
» Il m'a raconté diverses aventures de réfugiés, j'ai
» fait bonne contenance, mais, sûrement, il ira
» aux informations. Je lui ai dit que j'étais une
» victime du crédit ; que j'étais résolu d'aller à
» Turin demander au roi un asile ; mais que j'atten-
» dais des nouvelles décisives de France, que je le
» priais de me dire s'il avait des ordres positifs de
» prendre des informations ; il m'a répondu que
» non ; que le parti d'aller à Turin était le plus
» sage, que le roi était la bonté même ; que quel-
» ques aventuriers de Suisse, qui avaient donné
» de tristes scènes, avaient si récemment mis en

¹ Nom de madame de Cabris.

² Nom que Mirabeau donnait à Brianson, alors réuni à madame de Cabris, à Lyon.

» méfiance , qu'on exigeait les plus grandes pré-
» cautions des commandans particuliers. Qu'au
» reste , avec des lettres de recommandation , je
» serais reçu à Chambéry et à Turin avec toute
» la complaisance et la distinction possible. Cela
» m'a fait voir qu'il ne fallait être qu'en courant
» ici. Cependant, rien au monde que la force ne
» me fera quitter ce pays que je n'aie des nouvelles
» positives. Si nos affaires me forçaient à aller à
» Chambéry , vois si tu pourrais m'avoir quelques
» lettres de recommandation. Si Pilade eût été en
» Provence, j'aurais gagné sur-le-champ Nice; mais
» j'attends ici vos arrangemens ; écris à Sophie ,
» écris-lui qu'elle doit avoir six paquets de moi :
» un des Verrières du 5 juin, un de Morges du 6,
» un de Genève du 7 , un autre de Genève du 8 ,
» un de Tonon du 9 , un autre d'aujourd'hui 12.
» Ciel , ô Ciel ! quelle sera la fin de tout ceci ? Je
» ne dois pas la hâter !.... Ah ! Sophie, quel sacrifice
» je fais à l'amour ! Je vous embrasse tendre-
» ment ¹. »

« Je n'ai, ma bonne amie, rien de nouveau à
» t'apprendre ; ma douleur s'aggrave tous les jours
» et ma santé chancelante se soutient sans révolu-
» tion. Je n'ai pas reçu un mot de France depuis

¹ Lettre inédite de Mirabeau à sa sœur, madame de Cabris, datée de Tonon (Thonon), en Savoie, du 12 juin 1776.

» le 5 juin ; nous sommes au 15 , la lettre de So-
» phie était désespérante, et je ne vois rien que je
» n'aie à redouter pour elle... Hélas ! elle est l'uni-
» que objet qui m'occupe en cet instant : qu'ai-je
» à redouter de leurs persécutions , de leurs efforts
» de leurs poursuites ? s'il faut être séparé d'elle
» je préfère à un cachot les supplices et la mort !
» Me voilà donc exilé de ma patrie , séparé de toi ,
» sans espoir de revoir mon fils , perdu pour tous
» mes amis , sans avoir tiré aucun fruit de mon
» dévouement , qui puisse compenser la moindre
» de mes pertes ! J'ai tout sacrifié à l'amour, et n'ai
» rien fait pour l'amour. Je n'oserai jamais rentrer
» dans mon pays, quand je pourrais le désirer.
» Objet de la pitié insultante de ces pauvres êtres
» qui se croient sages, parce qu'ils ne sont pas
» capables d'avoir une passion ; déchiré par toutes
» les vipères qui oseront me calomnier de loin ,
» dire que j'ai pillé Sophie ; que je l'ai subornée ,
» sévèrement condamné par les sots qui appel-
» lent leurs préjugés la morale ; qu'y ferais-je en
» France ?.... et qu'y voudrais-je faire loin de So-
» phie ?.... Mon état est une maladie aiguë qui me
» déchire l'âme, qui corrode tous mes ressorts phy-
» siques... Le seul remède est l'amour... S'il m'é-
» chappe, il faut succomber... Ma chère amie , je
» tente toutes les voies , je m'agite dans tous les
» sens ; efforce-toi de faire parvenir l'incluse à So-
» phie ; ce n'est qu'un mot , mais un mot essentiel

» pour la soutenir, pour la consoler un peu... Écris-
 » moi... Écris-moi... Je n'cus jamais tant de besoin
 » de toi... Ah ! je suis bien sûr que tu m'as écrit ;
 » mais les courriers ne vont ni comme ma tête ,
 » ni comme mon cœur ¹. »

Quand Mirabeau s'était évadé du château de Dijon, son père avait hésité à le faire poursuivre :
 » Quelques francs amis (*rara avis*), et entre autres
 » M. de Nivernois, appuyaient pour que je ne
 » fisse point courir après ce fou, et lui laissasse se
 » faire son sort par quelque catastrophe décisive ;
 » je m'interrogeai long-temps ; finalement le cri de
 » la conscience et de l'honneur, consultés dans
 » le silence des nuits, l'emportèrent dans mon
 » cœur ². » Ses démarches avaient été promptes ;
 dès le 4 juin, l'ordre d'arrestation avait été expédié
 par le ministre Amelot, et nous l'avons, avec un
 renvoi marginal, au *Syndic des Inspecteurs de Po-*
lice. « J'ai été bien servi par mes amis, le régime
 » est plus resserré ; j'ai obtenu le mont Saint-Mi-
 » chel ³ ; je crois cette prison sûre (quoique

¹ Lettre inédite de Mirabeau à madame de Cabris, du 15 juin 1776, aussi datée de Thonon.

² Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 22 août 1776.

³ Une des plus fortes prisons de France, sur un rocher dans la mer, près des côtes de Normandie, à quatre lieues d'Avranches. Mirabeau en fait une peinture affreuse dans les *Lettres de cachet*, t. 1, p. 280 ; mais sans dire qu'il eût dû y être transféré.

» Montgomery s'en soit sauvé ¹, parce qu'il y
 » a , d'abord , le château , puis une enceinte tout
 » autour de la montagne , puis un passage dans les
 » sables , assez long , et où il faut des guides , à peine
 » de se noyer dans les sables mouvans ². Je ne
 » perds pas un instant , et puis même dire être ser-
 » vis à la minute pour les ordres. Je prends enfin le
 » parti d'un inspecteur de police , bien choisi , uni-
 » que en Europe pour ces sortes de choses , qui ,
 » moyennant une somme , se charge de le rendre
 » et conduire ³ ; il a les ordres les plus précis
 » pour toutes les cours , les ambassadeurs ; mais
 » imagine-toi des frais énormes pour lui , pour deux
 » autres hommes qu'il mène avec lui , puis les frais
 » particuliers de poste , et ceux qu'il paiera pour
 » gagner des espions. J'ai franchi le pas ⁴ ! »

Aussitôt l'inspecteur Muron se mit en campagne ,
 accompagné de deux autres , dont l'un était le

¹ Même lettre , du 12 août 1776.

² Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du
 16 juin 1776.

³ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du
 4 juillet 1776.

⁴ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du
 11 juillet 1776. Nous y trouverons cet autre passage : « Im-
 » gine-toi la dépense ; voici la taxe : Seize fr. dix s. par
 » poste , attendu qu'il mène deux hommes avec lui , dou-
 » ble en pays étranger. Quinze fr. par jour , de jour , et
 » cinq fr. pour chacun de ses agens ; puis les frais parti-
 » culiers pour y gagner des espions. »

sieur de Bruguières, qui devint plus tard le capteur et ensuite l'agent de confiance de Mirabeau ¹, Les hommes de police partirent de Paris le 6 juillet, et prolongèrent pendant près de deux mois d'inutiles recherches, dont nous plaçons les détails assez curieux dans l'appendice qui termine le présent chapitre.

Il est aisé de concevoir que l'inutilité de tant de courses et de dépenses contrariait vivement le marquis de Mirabeau : « J'apprends qu'il est en » Savoie; on l'y suit, mais le scélérat déloge » chaque jour; il a le secret de dépister les li- » miers lâches ou fripons, et il ravagera le monde » avec ses détestables talens ²; leurs rapport m'au- » raient mis au désespoir si je n'étais comme cui- » rassé contre les niches de la fortune, ou, pour » mieux dire, profondément résigné aux volontés » de la Providence ³. Mes gens, ou fourbes, ou » idiots, sont, en effet, revenus à Lorgues, où ils » n'ont plus trouvé que le nid ⁴; au lieu de s'atta- » cher au sieur Brianson, ils se sont infatués de

¹ Lettres originales de Vincennes, t. 1, p. 16, 71, 198, 228, 245.

² Lettre inédite du marquis de Mirabeau à M. du Saillant, du 11 juillet 1776.

³ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 16 août 1776.

⁴ *Ibid.*, du 29 août 1776. Lorgues, en Provence, à deux lieues de Draguignan.

» l'idée que notre drôle avait passé les mers , et
» ils ont tout manqué ; pendant ce temps je sais ,
» par lettres interceptées , que cet homme était
» enfermé dans le territoire de Grasse, en chambre
» dont les volets même étaient fermés , et où il ne
» voyait pas le jour, mais toutes les nuits Brianson ;
» au lieu de s'attacher à cet homme , qu'ils sa-
» vaient être son guide , ils lui parlent , soupent
» avec lui , et vont bayer les corneilles ¹ ! »

Mirabeau , servi par le hasard, ou par son adresse , avait pris une direction qui le soustrayait , à la vérité , aux recherches , mais qui le conduisait au but ou devait se consommer ses fautes et ses infortunes ; il était revenu en Suisse , dans le voisinage de Pontarlier ; toutes ses démarches avaient été dictées , toutes ses mesures avaient été secondées par Brianson et par madame de Cabris. Celle-ci écrivait moins d'un mois auparavant , à Sophie : « Mon amie, Brianson
» vous marque que c'est à moi à décider de votre
» sort. Ah ! Sophie ! n'est-ce pas vous dire que
» vous pouvez être assurée du bonheur ! Ma réponse est que je consens à tout... Je crois
» que vous ferez bien de vous presser... Vous
» m'entendez... Aimez bien *notre sœur* qui vous
» aime tendrement , et qui ne désire que le mo-

¹ Lettre , déjà citée , du marquis au bailli de Mirabeau , du 16 août 1776.

» ment de la réunion ¹. » Et cependant , peu après, *l'ami* livrait aux agens du marquis le véritable itinéraire de Mirabeau : « Apparemment » converti , crainte des conséquences ², Brianson , » d'ailleurs très-mécontent , leur donne (aux inspecteurs de police) ou laisse voir une lettre où il » (Mirabeau) va aux Echelles de Savoie , aux Verrières de Suisse, et ils y courent ³. »

Ainsi , Brianson livrait le secret d'une marche qu'il avait tracée , et voulait empêcher l'exécution d'un projet qu'il avait suggéré , qu'il avait ourdi ; mais pourquoi cette inconséquente et subite déloyauté ? Mirabeau avait déjà eu à lui reprocher un acte de lâcheté , sinon de trahison : « Il me laissa ⁴ » (moi ayant la fièvre) aux mains avec » douze bateliers du Rhône , que le lâche avait

¹ Lettre inédite de madame de Cabris à Sophie , datée de Lyon , 27 juillet 1776. Voir, en outre, les *Lettres originales du donjon de Vincennes*, t. 4, p. 137. Enfin Sophie , faisant allusion à cette lettre , écrivait à Mirabeau , le 18 août 1776. « Je reçois une lettre de Louise (madame » de Cabris) ; quel plaisir elle me fait ! Elle me dit qu'elle » consent à tout ; nous allons donc être heureux ! nous ne » nous quitterons plus ! »

² Nous verrons , tout-à-l'heure , que la trahison de Brianson était l'effet , non pas *de la crainte* , mais du ressentiment qu'il avait conçu contre Mirabeau.

³ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau , du 29 août 1776.

⁴ Le 30 juin 1776. Voir les *Lettres originales du donjon de Vincennes* , t. 4, p. 353.

» provoqués, bien malgré moi, et fuyait, occasion
» où j'eus le bonheur consolant de me tirer d'affaire,
» faire, sans verser une goutte de sang, tandis
» que le vil poltron, qui a médité plusieurs assassinats
» dans sa vie, déchargea deux pistolets sur
» un homme, que la Providence permit qu'il
» manquât ¹. Depuis, une scène violente avait fait naître,
» entre Brianson et Mirabeau, une irréconciliable inimitié : « Ma sœur, la véritable époque
» qui a déchaîné M. de Brianson, et par contre-coup
» madame de Cabris, contre moi, est celle-ci : ils m'avaient
» caché à Lyon ; madame Cabris craignait un coup d'autorité,
» M. de Brianson vomissait les plus sales injures, qui, quelque
» mal disposé que je fusse, me chauffaient les oreilles ;
» il finit, dans un véritable accès de rage, par dire que *la vie*
» de mon oncle ou celle de mon père lui répondraient
» de ce qu'on oserait, lequel des deux qui attentât sur elle ;
» je le traitai comme le dernier des hommes ; il sauta à son

¹ Lettre inédite de Mirabeau à sa sœur, madame du Saillant, du 10 septembre 1780. Ce récit est confirmé par le passage suivant, d'un rapport de l'inspecteur de police Muron, du 27 juillet 1776 : « M. de Brianson s'est conduit comme un brigand en venant de Secelles (*Seyssel*) à Lyon, a insulté des bateliers qui leurs (*sic*) ont jeté des pierres ; il a perdu un pistolet à quatre coups, et a raté deux fois un batelier ; l'amorce seule du pistolet a pris ; quelle affaire eusse (*sic*) été si le batelier eût été tué ! »

» épée, je sautai à la mienne; sans madame de
 » Cabris nous nous serions égorgés; est-là le
 » mouvement d'un mauvais fils ¹ »

Ainsi averti par Brianson, le marquis de Mirabeau doutait encore, ou feignait de douter du succès de ses démarches : « Par le temps mou et
 » corrompu qui court, et les folies publiques tis-
 » sues d'anarchie, et les révolutions qui s'appro-
 » chent, parce qu'on pend trop de pauvres et
 » pas assez de riches, les scélérats ont beau jeu,
 » et si ceux-ci ne font pas plus de mal, c'est qu'ils
 » n'ont pas encore la griffe assez affilée ²; c'est en
 » vain que j'aurai dépensé deux cent cinquante
 » louis au moins ³, pour couper le fil de cette
 » union de malfaiteurs; tu verras qu'ils ne l'attra-
 » peront pas ⁴. »

¹ Lettre inédite de Mirabeau à madame du Saillant, du 27 septembre 1780.

² Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 16 août 1776. Le marquis s'exprimait plus tard d'une manière analogue : « Ces gens-là ont de l'esprit et des tour-
 » nures, et le siècle est pour les vauriens. » Lettre insérée au *Mémoire pour la comtesse de Mirabeau*, etc., page 28.

³ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 16 août 1776. Ailleurs le marquis écrivait : « La course de
 » l'année passée m'a coûté 6,600 fr., tout réglé, débattu, etc. » (*Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau*, du 31 mai 1777.)

⁴ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 29 août 1776.

Vraiment si, les limiers de police pouvaient *l'attraper*, et même facilement; car Mirabeau en passant « par les montagnes de la comté de Nice, » Turin, le grand Saint-Bernard, le Valais, etc. ¹, » était arrivé au lieu même indiqué par Brianson, aux Verrières, le 23 août, six jours avant la lettre que nous venons de citer. Dans la nuit de ce même jour, Sophie, avertie par un message, s'était couverte d'un habit d'homme, et avait, à l'aide d'une échelle, escaladé les murs de son jardin; elle était allée le 24 rejoindre Mirabeau, au lieu où il l'attendait; ils y restèrent jusqu'au 15 septembre. Pourquoi, dans cet intervalle de vingt-trois jours, ne furent-ils pas arrêtés par les agens informés de la retraite où les fugitifs s'oubliaient si imprudemment, et où ils ne déguisaient pas même leurs noms, comme le prouve l'instruction de la sentence par contumace? déguisement qui, d'ailleurs, aurait été inutile et impossible dans un lieu si voisin de Pontarlier, et où Sophie et Mirabeau étaient parfaitement connus, parce qu'on les y avait vus cent fois, ensemble ou séparément?

Une négligence si marquée, de la part des gens chargés d'arrêter Mirabeau, est assurément fort extraordinaire après des poursuites si ardentes; on a dit, à la vérité, que trompés, soit par de

¹ Lettres originales du donjon de Vincennes, tome 1, page 353.

fausses dates, écrites à dessein dans des lettres qui devaient être interceptées ¹, soit par l'avancement du jour convenu du départ de Mirabeau et de Sophie, les inspecteurs n'arrivèrent que le surlendemain ²; mais les fugitifs étaient à moins de deux lieues de distance, et ne se cachaient pas. Nous n'essaierons pas d'expliquer cette singularité, dans la crainte d'y trouver la justification des pressentimens qui avaient agité Mirabeau, et auxquels il faisait allusion quand il disait, deux ans, plus tard : « Le voisinage de la Suisse me parut » être votre seul motif..... Vous vouliez dissoudre, » autant qu'il était en vous, les liens naturels et » sociaux qui m'attachaient à la France ³. » Supposition que confirment deux lettres que nous avons sous les yeux. « Je me crois obligé à penser de » suite, et continuellement, au moyen de sceller » l'expatriation de ce misérable fou, et d'en débarrasser à jamais la famille ⁴. Mes amis me di-

¹ Cette supposition est justifiée par un passage du *Second Mémoire à consulter pour le comte de Mirabeau* contre le marquis de Monnier, page 90 de l'édition in-12.

² Lettre du marquis de Mirabeau au marquis de Marignane, du 9 septembre 1776, insérée au *Mémoire de la comtesse de Mirabeau*, etc., p. 22.

³ Passage, déjà citée, du *Mémoire de Mirabeau*, du 1^{er} mars 1778. (*Lettres du donjon de Vincennes*, tome 1, page 352.)

⁴ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 3 septembre 1776.

» saient que mon intérêt était que ce misérable se
» fit son sort par quelque catastrophe décisive, par
» quelque crime qui le bannit à jamais du
» royaume ¹. »

Nous avons détaillé (et peut-être trop) la fuite de Mirabeau, et ses pénibles efforts pour se soustraire aux recherches dirigées contre lui ; il nous a semblé que la lecture (dans l'appendice qui suit) des procès-verbaux en original aurait quelque attrait de curiosité, à cause du grand intérêt attaché à un tel homme placé dans une telle position ; et qu'elle concourrait, d'ailleurs, à notre but, toujours avoué, d'établir que les torts graves de Mirabeau, comme ses fautes moindres, furent l'effet des persécutions qu'il éprouva sans cesse, autant et plus peut-être que de ses indomptables passions. Nous pourrions donner de même une relation très-circonstanciée de l'emploi du temps passé follement aux Verrières, de la route suivie par les deux amans quand ils se furent décidés à s'éloigner, de toutes les circonstances de cet acte de démence et de désespoir ; mais un tel récit serait mélangé d'incidens scandaleux que nous rejetterons toujours, parce qu'ils sont indignes de l'his-

¹ Lettre du marquis de Mirabeau au marquis de Marnigane, du 9 septembre 1776, insérée dans le *Mémoire pour la comtesse de Mirabeau*, page 20. Voir aussi la lettre, déjà citée, du marquis au bailli de Mirabeau, du 22 août 1776.

toire , parce qu'ils la dégradent , parce que même ils la font mentir , puisqu'elle doit peindre les grands faits et non les passagers accidens de la vie des personnages dont elle s'occupe , les traits sail-lans de leur physionomie , et non ses difformités secrètes.

Nous laisserons donc de tristes faits accessoires dans l'oubli où ils sont heureusement perdus. Mais notre profonde conviction nous contraint de nous arrêter quelque temps encore sur le principal événement dont la notoriété fatale pèse depuis cinquante ans , et peut-être pèsera toujours sur la mémoire de Mirabeau ; nous le devons d'autant plus que nous écrivons par son ordre , pour ainsi dire , et qu'il demandait lui-même à *être entendu avant d'être jugé*. On peut lire vingt fois cette demande dans les lettres de Vincennes , nous ne l'en extrairons pas ici , mais seulement d'une lettre jusqu'à présent inconnue du public.

« Quand j'ai su me sacrifier au plus pur , au
» plus tendre , au plus généreux amour , sacrifier ,
» dis-je , volontairement et de sang-froid (autant
» qu'on peut en avoir en amour) , avec réflexion ,
» après méditation , j'ai du moins le droit d'être
» entendu dans mes défenses , avant d'être jugé ¹. »

Ce n'était pas , il le déclare comme on vient de

¹ Lettre inédite de Mirabeau à mademoiselle Dauvers , écrite au donjon de Vincennes , le 23 octobre 1780.

le voir, et nous ne saurions trop le redire, ce n'était pas sans hésitation et sans combats qu'il avait pris le funeste parti de s'expatrier ; son père écrivait à cette occasion : « Voilà ces enragés faisant » la preuve que la folie est une passion ; car en » un siècle où les maris sont si benins, un fou incapable de sensibilité, d'une part, une catin de » l'autre, inventent, pour ainsi dire, un nouveau » genre d'éclat forcené, pour le plaisir d'en » faire ¹. » Préoccupés de la même erreur, des biographes n'ont considéré l'enlèvement de Sophie, que comme un acte de délire ou d'immoralité de la part de Mirabeau, sans apprécier les causes auxquelles il dut céder, le dévouement qui l'entraîna ; cependant, il a répondu d'avance : « Il est » des cœurs qu'il ne faut pas juger par les principes ordinaires ; ce serait prendre l'horizon pour » les bornes du monde ². » Ailleurs il explique, après une multitude de démonstrations antérieures, la position où les circonstances l'ont placé : « Je demanderai comment on peut supposer qu'un » homme, à qui l'on accorde des combinaisons et » des lumières, ait risqué plusieurs fois sa vie, » hasardé sa fortune, perdu sa liberté, sans autre » motif que de faire un éclat ? A quoi le menait-il,

¹ Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau, du 9 septembre 1776.

² Lettres originales du donjon de Vincennes, tome 1, page 284.

» cet éclat ? Avais-je besoin d'afficher madame de
 » Monnier, pour me faire la réputation d'avoir eu
 » une femme ? Mon caractère et mon esprit sont-
 » ils de nature à faire croire que je prise, que
 » j'ambitionne les succès des petits-maîtres ? Si ma
 » vanité eût été seule intéressée à une conquête,
 » en effet très-flatteuse, n'était-elle pas satisfaite ?
 » J'avais tort, sans doute, d'être aussi engagé avec
 » madame de Monnier que je l'étais ; mais j'avais
 » raison, supposé cet engagement pris, sur lequel
 » il n'était plus temps de délibérer, de chercher
 » et de trouver tous les moyens de la servir ; elle
 » pouvait et devait commander tout ce qui n'était
 » pas poison ou assassinat ¹. »

Ailleurs nous le voyons encore parler dans le même sens, presque dans les mêmes termes ; et cette fois ce n'est pas à son père qu'il adresse une apologie qu'on peut supposer adroitement colorée, c'est à une personne tierce, tout-à-fait étrangère à la famille, et que son sexe, son âge, sa position obscure, mettaient dans l'impossibilité de servir le prisonnier : « Quant à l'histoire de Sophie, dit-il, écoutez-moi : Je vous jure devant Dieu que Sophie serait périée par le poison, si je n'eusse volé à sa voix ; elle était décidée à ne pas subir

¹ Lettres originales du donjon de Vincennes, tome 1, page 402.

² *Ibid.*, tome 1, page 393.

» la privation de sa liberté, pas même momenta-
 » née; c'est la femme la plus douce, la plus sensi-
 » ble, la plus aimable, la plus aimante qui fut
 » jamais; mais la plus impétueuse avec l'extérieur
 » le plus tranquille. Mon tort, (et l'amour peut-il
 » n'avoir pas un tel tort, lorsqu'il est si jeune, si
 » énergique, si persécuté?) mon tort principal
 » est de l'avoir affichée par nos mutuelles impru-
 » dences. Tout le reste, comme je l'ai dit, a
 » été invinciblement enchainé. Je le savais alors
 » comme je le sais aujourd'hui, que *c'était la plus*
 » *grande des folies* que de l'enlever. Mais devais-je
 » me laisser croire, devais-je être ingrat et pusil-
 » lanime? Que dis-je? devais-je lui laisser avaler
 » la coupe fatale, comme je ne pouvais douter
 » qu'elle le ferait? Voilà dans quel point de vue il
 » faut me juger; et vous verrez qu'alors c'est moi,
 » et non pas elle, que j'ai sacrifié. Il n'était plus
 » question de *délicatesse*, il était question de la vie
 » ou de la mort: pouvais-je balancer ¹? »

On nous permettra encore quelques citations
 car si notre devoir est compris, on nous pardon-
 nera de porter, même au-delà de l'évidence, la
 discussion apologétique du plus grave des torts
 de la jeunesse de Mirabeau.

¹ Lettre inédite de Mirabeau à mademoiselle Dauver:
 écrite au donjon de Vincennes, le 9 novembre 1780.

« Je pourrais, » écrit-il à son oncle le bailli,
 » je pourrais, en vous envoyant la lettre pathéti-
 » que et déchirante qui me fit traverser trois fois
 » les Alpes, exposer vingt fois ma vie, et me pré-
 » cipiter tête baissée dans l'abîme, vous deman-
 » der si je suis un ravisseur infâme ; ou si je suis
 » un homme généreux qui, se voyant engagé plus
 » qu'il ne devait l'être, mais voyant aussi que, cet
 » engagement existant, il devait tout à celle qu'il
 » avait compromise, laquelle avait sa vie en dan-
 » ger, a voulu payer la peine de sa première faute,
 » et servir à son gré celle qu'il avait perdue, et
 » qui, le cœur sous le poignard, réclamait son
 » secours ¹ ? Tout le reste fut forcé, fut de de-
 » voir ². Madame de Monnier n'avait que moi
 » pour ressource ; elle était compromise, et expo-
 » sée à sa perte par ma faute ³. Devais-je l'aban-
 » donner pendant que je pouvais la défendre ⁴ ?
 » Après l'avoir conduite sur le bord de l'abîme,
 » devais-je l'y précipiter ⁵ ? J'eusse été un prodige
 » de lâcheté, un monstre d'ingratitude ⁶ ; c'est

¹ Lettre inédite de Mirabeau à son oncle le bailli, du 25 décembre 1779.

² Lettres originales du donjon de Vincennes, tome 1, page 369.

³ *Ibid.*, p. 393.

⁴ *Ibid.*, même page.

⁵ *Ibid.*, p. 397.

⁶ *Ibid.*, p. 369.

» alors que je mériterais mon sort ; c'est alors que
 » je serais le plus vil des hommes ¹. Ah ! l'idée
 » seule m'en fait horreur ! Elle réclama mon as-
 » sistance et mes sermens ; je courus , je volai , je
 » traversai les Alpes , et elle vint ensuite se livrer
 » à mon honneur et à ma foi ². »

« J'en atteste , ajoute Mirabeau , cette infortu-
 » née qui serait bien plus capable de s'immoler
 » pour moi , que de se justifier à mes dépens ³. »
 Écoutons , en effet , Sophie ; elle va prouver un
 fait contesté , justifier une confiance si touchante :
 « Cruel ami , tu me disais en me quittant : *Je t'ai*
 » *rendue bien malheureuse* ; mais peux-tu mettre
 » quelque comparaison entre ce que je souffre et
 » le bonheur que tu m'as fait goûter ? Ne pour-
 » rais-je pas t'en dire autant et mille fois plus en-
 » core , puisque c'est moi qui ai tout voulu ⁴ ?

» Mais tu ne me le reproches pas ! crois donc
 » aussi que je suis incapable d'avoir la moindre
 » pensée de repentir ⁵. » Ailleurs : « Vous vous
 » trompez , ma mère , en disant que j'ai été entraî-
 » née : c'est moi qui ai tout voulu ; qu'on m'a con-
 » seillé un éclat : il ne pouvait que nous nuire ,

¹ Lettres originales du donjon de Vincennes , tome 1 ,
 page 397.

² *Ibid.*, p. 373.

³ *Ibid.*, p. 397.

⁴ Lettre inédite de Sophie à Mirabeau , du 28 mai 1777.

⁵ *Ibid.* , du 6 juillet 1779.

» nous y avons été forcés ¹. » Ailleurs encore :
 « Si c'est de rapt que le marquis (de Monnier)
 » t'accuse , tu peux prouver par plusieurs de mes
 » lettres que c'est moi qui t'ai proposé la pre-
 » mière , et pressé , et commandé de partir ; il y
 » en a beaucoup où je te l'ai dit clairement ; et que
 » pouvais-je souhaiter de mieux que ce qui m'as-
 » surait de vivre avec toi ? d'en tout attendre , de
 » ne te plus quitter , de m'assurer le bonheur ² !
 » dans les lettres que je te propose d'écrire pour
 » être produites au procès ³ , il me paraît que pour
 » les rendre naturelles et vraisemblables , je dois
 » t'y dire tout ce que je me rappellerai t'avoir dit
 » dans le temps ; t'y parler des habitans de Pon-
 » tarlier , mais n'y compromettre personne ; ne pas
 » rappeler l'histoire de la lettre que le marquis
 » (de Monnier) me vola , parce que cela donnerait
 » de la valeur à sa copie , mais rappeler les pro-
 » pos des prêtres qui m'étaient rapportés , te ré-
 » péter souvent que je veux partir ; t'y donner des
 » assurances de mon amour , comme je l'ai tou-
 » jours fait ; je crois que tu ne dois te faire aucun
 » scrupule de cette petite supercherie , puisque

¹ Lettre inédite de Sophie à madame de Ruffey , du 11 juillet 1777.

² Lettre inédite de Sophie à Mirabeau , du 28 juin 1777.

³ Appel , alors projeté , de la sentence par contumace rendue le 10 mai 1777 , à Pontarlier , contre Mirabeau et Sophie.

» nous ne l'emploierions pas si Brianson nous les
 » rendait ¹, et il n'y aura que ce qu'il y avait dans
 » les autres ; pour l'adresse, pas d'autres que l'or-
 » dinaire, *pour Gabriel* ; on sait bien qu'elles ne
 » pouvaient parvenir directement ². »

Nous avons la preuve que Sophie s'efforçait de se montrer sous le même aspect aux yeux des personnes tierces qu'elle croyait disposées à servir Mirabeau, capables d'influer sur son sort ; et qu'en leur écrivant elle s'appropriait généreusement l'initiative des projets de fuite. Cette preuve se trouve dans deux lettres du bailli de Mirabeau :
 « Cette femme a écrit à la comtesse de Vence,
 » qui est plus bête que pas une de sa race, haute,
 » vaine, et contrariante, quoique respectable
 » d'ailleurs : elle montre ici une lettre de cette ma-
 » dame Le Monnier, où elle s'inculpe elle-même,
 » et disculpe ton fou ³. Un moyen de le laver est
 » dans la lettre écrite par cette femme à madame
 » de Vence, où elle s'accuse entièrement, et dé-
 » charge l'homme de toute la besogne ⁴. »

¹ Les lettres adressées par Sophie à Mirabeau, pendant que celui-ci errait et se cachait, étaient restées entre les mains de Brianson, et l'on verra plus tard quel usage il menaça et essaya d'en faire.

² Lettre inédite de Sophie à Mirabeau, 13 juillet 1777.

³ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du 21 février 1778.

⁴ Lettre inédite du bailli au marquis de Mirabeau, du

Concluons de ces détails que , cette fois encore , on a mal jugé Mirabeau en attribuant un acte de dévouement à la témérité la plus folle , à l'immoralité la plus dépravée ; reconnaissons qu'il sut , du moins , en envisager d'avance les suites fatales ; qu'il s'en défendit tant qu'il le put , sans manquer à l'honneur tel que devait le comprendre un pareil amour , qu'il ne céda qu'à la nécessité dont les circonstances faisaient un devoir sacré ; qu'il fut entraîné par Sophie plus que par lui-même , par sa générosité plus que par sa passion. Qu'enfin il avait le droit de se juger comme il le faisait , l'année d'après , dans le paragraphe suivant d'une lettre à M. Lenoir , paragraphe qui nous a toujours paru le portrait le plus énergique et le plus vrai du caractère privé de Mirabeau : « Dans la longue » course que j'ai fournie , quoique jeune encore , » dans une carrière hérissée d'événemens tristes , » et de contrariétés cruelles , j'ai toujours eu les

3 juin 1778. Madame de Vence , ainsi citée , est celle dont Mirabeau fait un si noble portrait dans les *Lettres du donjon de Vincennes* , t. 1 , p. 338 ; t. 2 , p. 71 — 277 — 278 ; t. 3 , p. 158—187—202—205—217—296—308—322—378—583. Elle était veuve depuis février 1777. Il est certain qu'elle s'efforça de servir Mirabeau pendant sa captivité. La preuve en est dans cette phrase d'une lettre qu'il écrivait à Boucher : « La comtesse de Vence m'a rendu de » l'espoir. Dites-moi s'il serait bien impossible que je lui » écrivisse ; elle est la discrétion et la probité même. » (*Lettre inédite de Mirabeau à Boucher*, du 22 août 1779.)

» mêmes procédés , et trouvé le même sort. Ami
» jusqu'à l'enthousiasme , dévoué jusqu'à la témé-
» rité , sans cesse compromis pour les autres , et
» sans cesse abandonné par ceux pour qui je me
» suis compromis ¹ ; chargé des fautes d'autrui ,
» dédaignant d'excuser les miennes , parce que la
» conscience de mes intentions et de ma droiture
» m'a toujours suffi ; incapable de faire mon apo-
» logie aux dépens de personne , même des pusil-
» lanimes , des ingrats , et des traîtres , je me suis
» vu continuellement jugé sur des faits altérés ou
» faux ; et je n'ai jamais changé pour cela de cœur
» ni de conduite. Tel je fus , tel je suis , et tel
» peut-être je serai ². »

Sophie , au surplus , comprenait de pareils sa-
crifices , elle les égalait par les siens propres , elle
aurait fait plus , s'il avait été en son pouvoir de
les surpasser , et sa passion s'exaltait en propor-
tion ; nous avons vu qu'elle ne daignait pas la ca-
cher quand ses aveux aggravaient les persécutions
dont elle fut obsédée , et qui la perdirent ; plus
tard , privée de son rang , de sa fortune , de sa
liberté , elle s'exprimait de même du fond d'une
étroite prison , et en parlant à sa famille , dont elle
attendait , non la pitié , non le pardon , qu'elle re-
fusa constamment , mais les moyens de pourvoir

¹ Allusion à Brianson et à quelques autres.

² Lettres originales de Vincennes , tome 2 , page 277.

aux plus pressans besoins , les moyens de se nourrir et de se vêtir. « Je ne puis empêcher que vous » méprisiez *Sophie* ; si vous croyez lui devoir ce » sentiment , c'est un malheur pour moi que vous » pensiez ainsi ; mais , ne souhaitez pas que je » fasse de même ; de quoi ne serait pas capable » une femme qui ne s'estimerait plus ? Il est dans » mes principes de n'avoir qu'un amant , de ne » rougir ni de lui , ni de mon amour ; j'ai donc été » étonnée et affligée de voir votre lettre remplie » d'invectives contre le comte de M.... Je croyais » que vous aviez réfléchi aux maux que l'aigreur » avait déjà causés ; si c'est parce que l'on ne craint » plus ce que je puis faire , qu'on aggrave mes » peines , j'ose dire qu'il y a peu de générosité ; on » ne fait point pour un homme la démarche que » j'ai faite , sans avoir pour lui la plus haute es- » time , et qu'on ne soit décidé à l'aimer toujours ; » j'en ai fait mon idole , je ne changerai jamais ; » il m'a tout sacrifié , a tout fait pour moi ; j'ai » trop appris à le connaître , pour qu'aucun pro- » pos sur lui me fasse impression ; je ne prétends » pas vous faire ici son éloge ; mais seulement » vous prier qu'il ne soit plus parlé de lui dans » nos lettres ; à quoi bon , d'ailleurs , prétendrait- » on m'en détacher ? permettez que je vous le de- » mande ; apparemment que l'on n' imagine pas » que je retournerais chez M. de Monnier... que » j'irais chez un homme que j'ai offensé , lui de-

» mander un pardon dont je ne veux pas, et lui
» témoigner un repentir que je n'ai pas ? Non !
» c'est une démarche qui m'avilirait à vos yeux ;
» elle serait attribuée à un ennui de la prison , in-
» constance , intérêt ; jamais il ne me guidera ; on
» peut tout m'ôter, hors ma façon de penser et
» mes sentimens. Jamais je ne rentrerai chez lui ,
» je le déclare , je préférerais l'échafaud ¹. »

Lisons ailleurs l'expression énergique de ce même sentiment, dans une lettre où Sophie parle d'une de ses compagnes de détention. « Son mari
» lui a fait dire que les prières seules pouvaient le
» toucher. En conséquence, elle va s'humilier,
» prier, ramper : femme ! avilis-toi donc bien !
» prie pour retourner avec un mari que tu mépri-
» ses ! renoue à ton ami, ou plutôt à tes amans ;
» mais il te restera bien toujours quelque laquais !
» que les femmes sont viles ! que je serais humiliée de l'être, si ton amour ne me relevait pas à
» mes yeux ² ! »

Remarquons enfin la même fermeté, avec des formes plus douces, dans les phrases suivantes :
« Je serais très-affligée que cette lettre vous fâchât
» encore ; je suis bien loin de le vouloir. Mais je
» ne sais pas me déguiser ; si je parle , il faut que

¹ Lettre inédite de Sophie à madame de Ruffey, sa mère, du 19 juin 1777.

² Lettre inédite de Sophie à Mirabeau, 24 juillet 1776.

» ce soit pour dire ce que je pense. Daignez ne
» pas le trouver mauvais, et ne me forcez pas à
» vous tromper, ni à feindre ¹. J'espère que le
» temps, que vous invoquez, vous prouvera que
» quand on sait tout sacrifier, on sait aussi ne
» changer jamais; et c'est alors que vous me ren-
» drez votre estime ². »

¹ Lettre inédite de Sophie à madame de Ruffey, du 24 juillet 1776. On peut voir, dans le recueil de Vincennes, tome 1, page 396, les mêmes sentimens exprimés avec autant de franchise et d'énergie.

² Lettre inédite de Sophie à madame de Ruffey, du 11 juillet 1777.

APPENDICE.

APPENDICE DU LIVRE III.

(Voir ci-dessus, pages 56 à 60.)

En rendant un compte sommaire des affaires rurales et litigieuses que Mirabeau, dans sa première jeunesse , traita fort habilement en Limousin, nous avons dit que nous présenterions , séparément , quelques extraits des *Ephémérides du citoyen* , en ce qui concerne un conseil de *prud'hommes conciliateurs*, à l'établissement duquel il eut une grande part.

Voici ces extraits : nous les insérons d'autant plus volontiers qu'ils offrent à nos yeux plus d'une sorte d'attrait , et qu'ils sont enfouis dans un re-

cueil parfaitement oublié, et devenu si rare que la bibliothèque royale elle-même n'en a pas un exemplaire complet.

D'un côté, nos extraits montrent la situation où était, il y a soixante-trois ans, une province à qui la pauvreté rendait le régime féodal encore plus insupportable. D'un autre côté on y verra, sous un aspect aussi intéressant que neuf, Mirabeau qui, à vingt-un ans, passa, comme nous l'avons dit, quelques mois dans la terre d'Aigueperce en Limousin, et à qui, naguère, en parlant de ce séjour, on a attribué un rôle infâme ou extravagant, dans une de ces inventions qui, rêvées par des esprits fantastiques, et recueillies par d'ignorans compilateurs, insultent journellement la raison, la vérité et la pudeur publiques, dans notre temps de saturnales historiques et littéraires ¹.

¹ Nous parlons ici d'une prétendue anecdote empruntée à la *Revue du Midi*, par le *Cabinet de Lecture* du 19 décembre 1833, le *Voleur* du lendemain, et le *Temps* du 8 janvier. On y représente Mirabeau s'essayant, par calcul et de sang-froid, au courage des *innovations politiques* et à son rôle *révolutionnaire*, en détroussant les voyageurs sur le grand chemin. Et afin que la vraisemblance des détails soit assortie au fond du récit, l'inventeur prête une égale stupidité au volé et au voleur : au volé (d'ailleurs déclaré poltron), qui, après avoir échappé une première fois à un coup de feu, s'en va, quelques jours après, et encore de nuit, en provoquer un second, afin de se donner la satisfaction de reconnaître le voleur;

Enfin les extraits qu'on va lire offrent, dans des détails tour-à-tour intéressans et spirituels, le développement du vrai caractère de ce marquis de Mirabeau, que nous avons vu, que nous verrons, surtout,

au *voleur*, qui, prudemment, prend le soin de conserver, de classer, d'étiqueter neuf bourses volées, pour fournir ainsi à la vindicte publique neuf preuves matérielles, autographes, irrécusables du crime, afin que le criminel ne puisse pas échapper A LA ROUE. D'ailleurs tous les détails de cette fable, encore plus grotesque qu'odieuse, sont dignes les uns des autres. Ainsi on attribue le grade de COLONEL au marquis du Saillant qui n'a jamais servi; ainsi l'on suppose Mirabeau entouré du renom de ses fatales aventures pendant son séjour en Limousin, où il n'a jamais reparu depuis l'âge de vingt-un ans; ainsi on cite un narrateur primitif, dont on ne sait pas le nom, c'est-à-dire M. de Calissanne, qu'on appelle Gallitzane, et qui, du reste, ne réclamera pas, car il est mort, etc., etc.

Quelle que soit la brièveté de cette note, nous nous la reprocherions à propos d'une confabulation ridicule, si l'obligation de l'écrire ne nous avait été, en quelque sorte, imposée par la lettre que nous insérons ici, pour obéir au sentiment de piété filiale qui l'a dictée.

« Vous me deviez assurément cette note, mon cher Gabriel, après m'avoir imposé silence, à moi la nièce si chérie de Mirabeau; à moi la petite-fille de son père, dont la vieillesse ne fut caressante que pour moi seule; à moi la fille bien-aimée de ce marquis du Saillant, si simple et si bon, mais si noble et si ferme, dont on fait un niais de mélodrame, sinon un roué de la Régence.

» Je ne vous reproche donc plus votre opposition. Je vous promets de n'écrire ni à l'inventeur, ni aux col-

si dur et si despotique, comme chef de famille ; et que l'on trouvera là réellement digne du titre qu'il se donnait d'*Ami des hommes* ; parlant un langage bien meilleur que celui de ses livres, exposant avec une clarté ingénieuse des doctrines économiques

» porteurs de cette inepte calomnie, de ne parler qu'à
 » l'histoire, et non à d'éphémères journaux. J'approuve
 » votre simple note, quoiqu'un peu sèche et insuffisante ;
 » mais à condition que vous ajouterez : 1° que mon père
 » fut, vingt-huit ans, l'ami, souvent le défenseur, tou-
 » jours le conseil, jamais le mentor et le *compère* de Mi-
 » rabeau ; 2° que moi, leur chère Joséphine, au nom de
 » tous mes ascendans, au nom de ce vénérable père, au
 » nom de ma tante de Cabris, morte entre mes bras et
 » les vôtres, au nom de ma mère, qui vous en tint lieu,
 » et qui vous aimait comme un fils, je ne reconnais qu'à
 » vous le droit et le pouvoir de détruire tant de sottises,
 » d'atrocités et de scandales, accumulés sur la mémoire
 » de Mirabeau ; qu'à vous seul le droit et le pouvoir d'é-
 » crire sa Biographie, dont vous avez reçu tous les maté-
 » riaux de lui ou de nous, en son nom ; qu'enfin nous
 » vous avouons, mon cher Gabriel, et que nous n'avouons
 » que vous.

» Il m'est doux, mon ami, de saisir cette occasion de
 » témoigner hautement et publiquement les sentimens
 » intimes et fraternels qui nous lient depuis le temps où
 » Mirabeau nous réunissait avec amour sur ses genoux.
 » Votre grand et consciencieux ouvrage terminé, votre
 » mission remplie, vous donnent de nouveaux droits à
 » mon affection et à mon éternelle reconnaissance.

» JOSÉPHINE SIREY, née DU SAILLANT.

» Paris, le 10 janvier 1834.

» A M. LUCAS-MONTIGNY, à Paris. »

qui, cette fois, sont également intelligibles et sentées ; en un mot, remplissant la vocation active d'un véritable philosophe pratique , qu'il faudrait louer sans réserve , si un peu d'ostentation ne se mêlait au rôle admirable qu'il remplit.

BUREAU DE CONCILIATION.

L'Éléphant, honteux et surpris,
Lui dit : Et parmi nous que venez-vous donc faire ?
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.
Nous avons soin de tout.....

LA FONTAINE.

Le poète simple et sublime dont on cite ici les vers, est en ceci, comme dans tant d'autres endroits, l'organe de la Providence et de la nature, truchement de son auteur auprès de nous. Rien n'est grand ni petit devant l'être immense et suprême. Craignons de paraître criminels et méprisables à ses yeux, si dans notre petitesse nous cédon au penchant orgueilleux de ne regarder qu'au-dessus de nous, de tendre à ce qui nous passe, de négliger nos entours, de dédaigner nos subordonnés, de créer enfin de grandes et de petites choses, et d'oublier que rien n'est grand hors de la justice, que rien n'est petit dans l'ordre de la justice, et dans les moyens de la concorde et de la paix.

Ainsi l'a pensé l'auteur d'une institution, selon

nous respectable , sous le titre de *Bureau de Conciliation*. Nous allons rendre compte au public de la chose par la chose même et par ses circonstances. Nous désirons qu'il ne la trouve pas indigne de son approbation , nous l'espérons ; et si nous nous trompions dans cette espérance , ce serait la preuve que nous n'avons encore guère avancé notre mission par nos travaux et par nos veilles.

Le marquis de Mirabeau prit possession l'année passée d'une terre de grande étendue et fort seigneuriale , dans une des provinces les plus escarpées du royaume. Il connaissait depuis plusieurs années le caractère national des habitans de cette province. Le peuple y est un peu sauvage , en comparaison du moins des autres habitans du royaume, entreprenant, féroce même dans ses querelles , et contre ceux qui le voudraient vexer ; mais bon d'ailleurs, reconnaissant à l'excès, et jusqu'à la générosité, qui en général est dans ce pays une vertu nationale ; attaché à ses nobles et à ses seigneurs, dont il souffre même ce qu'il ne souffrirait d'aucun autre. Simple ; crédule , et pourtant avisé ; mais surtout imbu en quelque sorte d'un préjugé , qui n'est que trop général chez le peuple agreste de toutes les nations de notre Europe , et qui leur imprime comme un caractère de *souffre-douleur*, s'il est permis de s'exprimer ainsi , qui consiste à croire inévitable comme la pluie et la grêle , la nécessité d'être opprimé par le plus fort, le plus riche, le plus

habile , le plus accrédité. Cette supposition , qui malheureusement n'est pas entièrement gratuite , rend les pauvres gens sombres, méfians, opiniâtres, et très-peu disposés à entendre raison sur leur intérêt; mais aussi elle les rend enthousiastes et dévoués de corps , d'âme et de volonté , à celui qu'ils croiront une fois équitable , impartial et incapable de vouloir être injuste pour qui que ce soit.

Les bourgeois en général y sont actifs, laborieux, adonnés à leurs affaires , au commerce rural, et même à d'autres affaires de bien plus d'étendue ; ils ont des principes, un esprit de famille, des sentimens d'honnêteté et d'honneur, ils sont serviables avec zèle et capacité , subordonnés sans être bas ; subordonnés dis-je, qualité sociale presque perdue dans le royaume, théâtre de fortunes désordonnées dans tous les genres , d'où suit que, dans tous les détails le plat et sot orgueil des parvenus devient la maladie épidémique universelle.

Ces honnêtes bourgeois enfin estiment et pratiquent la cordialité la plus marquée, toutes les vertus relatives à l'hospitalité. Un peu de gloire, maladie apportée par l'admission de tant de nouveaux nobles , et fomentée par l'abus des privilèges et exemptions , ruine ceux qu'elle gagne ; mais plusieurs, et en plus grand nombre là qu'ailleurs, ont le bon sens de s'en garantir.

La noblesse enfin, plus pure, plus nombreuse et plus pauvre que dans les provinces où l'opulence

peut l'engloutir , a toutefois moins conservée du génie national que les autres ordres , attendu que le goût du service, goût naturel et nécessaire à cet ordre-là , lui fait rapporter chez elle ce caractère mélangé d'esprit de commandement et de mœurs de servitude , qui fait l'ame du légionnaire , en un siècle surtout où l'erreur à la mode , en ce genre , est de former un ordre de milice , où l'arme et le soldat soient deux outils étroitement unis , parfaitement associés l'un et l'autre. L'union dans les familles , la franchise , la gaité , la cordialité , même entre voisins , le courage , la dignité dans les mœurs , les prévenances et soins obligeans dans les occasions , telles sont ses vertus. Bien de la perte de temps , et un peu d'ostentation ambitieuse , d'où suit le peu d'ordre dans les affaires , et les défauts qui résultent de ce genre d'incommodité : voilà ses imperfections.

A ces différentes nuances de caractères nationaux et territoriaux du pays , il faut joindre les circonstances physiques du climat dur , et des débouchés difficiles , qui font que tout le terroir est en dépaître , en bois et châtaigniers , et que le labourage qui , dans cette partie , n'est qu'accessoire au pâturage , est exploité par la plus chétive et lente culture des métayers , etc.

La culture des métayers est , comme l'on sait , une sorte de renoncement volontaire de tout intérêt au fonds de terre , de la part du propriétaire et de

celle du cultivateur. Le propriétaire cède sa métairie et tout ce qu'il faut de bestiaux pour la mettre en culture, à un homme qui arrive avec ses bras et sa famille dénuée de tout, et qui, moyennant quelques avances pour la faire subsister, lui et les bestiaux, se charge de labourer la terre et de soigner le bétail, sous la condition de partager à la récolte le produit de l'une, et à la vente le croît de l'autre. En cet état, le propriétaire ne songe qu'à tirer le plus qu'il peut de son métayer : d'abord il le charge de l'impôt, souvent de la totalité de la semence; s'il y a beaucoup de châtaigniers sur la métairie, il voudra partager sur ce produit spontané : en un mot, il tire tout le plus qu'il peut, et dans tous les cas, le regardant lui et ses bœufs comme bêtes domestiques, il les charge de voitures, et s'en sert dans tous les temps pour tous voyages, charrois, transport, etc. De son côté, le métayer ne songe qu'à vivre avec le moins de travail possible, à mettre le plus qu'il peut le terrain en dépaître ou pacages, attendu que le profit provenant du croît du bétail ne lui coûte aucun travail; le peu qu'il laboure, c'est pour semer des denrées de vil prix, propres à sa nourriture, le blé noir, les raves, etc. Il n'a de jouissance que sa paresse et sa lenteur, d'espérance qu'en une bonne année de châtaignes, et d'occupation volontaire que celle d'engendrer.

En effet, comme de pareils entrepreneurs de

culture n'ont ni la volonté, ni le pouvoir de payer des gages, ni des salaires, ils ne sauraient être aidés dans leur travaux que par leurs propre famille, qui devient pour eux, sinon une richesse, du moins un besoin absolu. Le reste du peuple, pauvres manœuvres, rarement employés et presque toujours pour leur nourriture, consiste en quelques familles qui ont quelques petits fonds, et un plus grand nombre qui vit sur le spontané, et du lait de quelques chèvres qui dévorent les haies, les broussailles, les clôtures et les bois. On peut à ce tableau juger de l'affaiblissement dans lequel vit tout ce pauvre peuple, et de l'état d'abjection dans lequel il est tenu par des hommes qui ne sont rien moins qu'inhumains, mais dont le préjugé, surtout parmi la noblesse, est que le paysan n'est pas de la même espèce que nous. On le secourt, on le protège, rarement même lui fait-on tort; mais on le dédaigne, on l'assujétit s'il est bon et facile; on l'aigrit, ou l'irrite, s'il est méchant.

Le nouveau seigneur avait vu, sous sa belle-mère, ce peuple venir lui porter ses plaintes, et soumettre ses affaires; mais elle était fille de leurs anciens seigneurs; elle était née et avait été élevée parmi eux, elle entendait et parlait même à peu près leur langue. Il n'avait aucun de ces avantages, et cependant il les vit accourir de toutes parts, non-seulement chargés, en une année disetteuse,

de présens qu'on lui dit qu'il fallait accepter sans indemnité quelconque, sous peine de les affliger, mais encore lui apporter leurs papiers, lui soumettre leurs affaires, et surtout trembler, mouvement si peu fait pour l'homme, pour cette excellente créature si chère à la divinité, et qui, si on lui laissait tout l'essor naturel à son existence, verrait sans trembler la terre même s'ouvrir sous ses pas, et l'appeler dans ses abîmes, puisque le sein de la terre est le lit de repos de l'homme juste, comme sa surface est la table de l'homme, convive de l'auteur de tous les biens. En voyant cela, sa conscience, notre seul juge redoutable, lui dit : « Ceci ne te fut pas donné seulement pour vivre, mais le vivre te fut donné pour agir, et l'action pour faire bien, comme la volonté pour le vouloir. Tends une main secourable et quotidienne à tes pauvres frères; ou si ta position t'appelle à d'autres devoirs, choisis des substituts dont je sois contente, et fais ton devoir. »

Ce sentiment pressant et bientôt réfléchi engendra l'idée dont on va voir l'exécution. Il chargea son fils, jeune homme de vingt-un ans, héritier naturel de ses domaines, de cette besogne plus difficile à réaliser qu'à imaginer, en un pays où il n'y eut jamais d'exemple de chose semblable, et où se trouvent, comme ailleurs, quelques gens qui profitent en honneur et en conscience des résultats des questions, querelles et dissensions. Le jeune

homme s'en est tiré avec sagesse et succès ; et c'est encore Dieu qui nous aime tant , qui nous a donné d'être pères.

*Extrait d'une lettre de M. le comte de MIRABEAU à
M. le marquis de MIRABEAU.*

20 décembre 1770.

« J'ai vu M. Poisson ¹, nous avons conféré de
» toutes vos affaires , et notamment de la
» *prud'homie* ². Il a trouvé mon plan bon ; mais
» il veut ajouter à votre tribunal un notaire. Quel-
» que éloigné que je fusse de mêler à tout cela la
» moindre nuance de chicane , j'ai cru que cela
» était bon pour faire transiger dans certains cas
» ceux que les arbitres décideraient à l'accommo-
» dement. M. Poisson prétendait qu'il fallait des
» gens de lois, etc., que cela pouvait vous engager
» dans des procès dispendieux, et qu'il fallait avant
» tout en informer l'intendant. Je lui ai répondu
» 1° que ces arbitres ne devaient être , pour ainsi
» dire, que des témoins irréprochables, et bien au
» fait de leur paroisse ; que d'ailleurs il ne serait

¹ C'est le même Poisson , auparavant instituteur de Mirabeau , qui , alors , régissait les terres du Limousin. (*Note de l'éditeur.*)

² C'est-à-dire du conseil hebdomadaire des *Prud'hommes*. (*Idem.*)

» jamais question que de causes où *Barthole* et
 » *Cujas* ne serviraient de rien ; 2° que votre me-
 » nace de prendre fait et cause n'était faite, appa-
 » remment , que pour en imposer aux chicaneurs
 » opiniâtres ; 3° que ce tribunal n'était dans la réa-
 » lité qu'une conférence à l'amiable sur les affaires
 » de vos paroisses , et que personne ne pouvait
 » trouver mauvais que vous ou votre substitut de
 » confiance causassiez avec vos paysans de leurs
 » affaires. Sur ce il a été convenu d'assembler
 » lundi , 31 du mois , tous les curés , au château
 » de A*** ¹. Là je leur déclarerai , à cux et à votre
 » justice ² , vos intentions , et les engagerai par
 » de belles paroles à seconder vos vues , et à en-
 » gager leurs paroissiens mardi , 1^{er} janvier pro-
 » chain , de se choisir trois vieillards de leurs vil-
 » lages , pères de famille , gens de confiance
 » publique , et anciens domiciliés , et les engager
 » à venir un tel jour de la semaine faire l'élection
 » de leurs arbitres audit château de A*** , où
 » je dînerai avec eux. Voici maintenant les rai-
 » sons du parti que j'ai pris : 1° votre justice se se-
 » rait crue lésée par notre arrangement , et les
 » curés offensés de n'avoir pas été consultés , si je
 » n'avais pas ainsi ménagé les uns et les autres par

¹ Aigueperce. (*Note de l'éditeur.*)

² C'est-à-dire aux officiers de la justice seigneuriale.
 (*Idem.*)

» un acte de déférence; 2° comment me serais-je
 » tiré d'une cohue de six mille âmes que je n'entends
 » point, et dont je ne suis point entendu? J'ai donc
 » écrit une lettre circulaire aux curés, par laquelle
 » je les avertis que je suis chargé par vous de leur
 » communiquer une affaire relative à leur paroisse.
 » Je leur donnerai un homme de confiance pour les
 » éclairer, sous prétexte de me rendre compte du
 » résultat de leur conférence. J'espère que, Dieu
 » aidant, cela réussira. »

Avis envoyé à MM. les curés.

M. le marquis de M***, vraiment père de ses vassaux, voit avec chagrin que les plus petites discussions occasionent dans ses terres des procès également dispendieux et contraires à l'union qu'il désire voir établie dans ses paroisses; la plupart de ces procès sont des mal-entendus qui, dans leur origine, seraient facilement accommodés par un homme intègre et de sang-froid. M. le marquis de M*** n'a pas cru pouvoir parvenir plus facilement à inspirer à ses vassaux la confiance nécessaire, pour qu'ils s'en rapportent à un arbitrage, qu'en leur laissant à eux le soin d'élire ces arbitres.

MM. les curés, pères spirituels de leurs ouailles, doivent concourir avec tout le zèle d'une tendresse paternelle aux bonnes intentions de M. le marquis

de M*** qui , dans l'entreprise en elle-même assez difficile d'éclairer un grand nombre de gens de campagne sur leurs propres intérêts , de les réunir à une même volonté⁹, a compté sur tous leurs soins.

Il désire donc , et il m'a chargé de prier MM. les curés de vouloir bien , au sortir de la messe , moment naturel de réunion , assembler leurs paroissiens , leur expliquer ses bonnes intentions , leur faire voir l'utilité des accommodemens à l'amiable, que facilitera la réunion de huit hommes reconnus honnêtes gens , instruits des affaires de leur paroisses , et revêtus de la confiance publique , puisque ce sera par une élection libre et volontaire qu'ils seront nommés arbitres de leurs paroisses.

Il s'agit donc de faire nommer dans chaque paroisse , à la pluralité des voix , un homme bien famé. M. le marquis de M*** demande en outre qu'il soit père de famille , ce qui doit nécessairement l'attacher davantage à la chose publique , et d'un certain âge , puisque alors il se trouvera plus instruit des circonstances qui peuvent influencer sur la décision d'un arbitrage. D'ailleurs , MM. les curés sont invités d'y vouloir bien assister , et M. le marquis de M*** compte autant sur leur témoignage que sur leur conseil dans les différentes contestations qui seront portées à la médiation des arbitres.

Mais comme il est très-possible , et c'est là tout

ce que désire M. le marquis de M***, qu'il soit porté à ce tribunal d'arbitrage, des affaires qui exigent pour leur décision une certaine connaissance des lois, M. Poisson, recommandable à tous égards, et par ses connaissances et par sa parfaite intégrité, déjà élu dans la paroisse qu'il habite, par tous les accommodemens qu'il a faits, a bien voulu se charger de présider à l'assemblée des arbitres, qui, grâce aux soins de MM. les curés, seront élus dans chaque paroisse, et se réuniront tous les premiers dimanches du mois au château d'A..., où M. Poisson leur donnera à diner, au nom, et comme représentant M. le marquis de M***. Il sera joint en outre à ce tribunal un notaire, qui pourra faire transiger sur-le-champ les parties qui se seront résolues à l'accommodement; de sorte que rien ne manquera pour rendre cet établissement aussi fructueux qu'on peut le désirer.

Voici donc le résumé de tout ce que M. le marquis de M*** demande à MM. les curés de ses terres, composant sa baronie de... et de ce qu'ils doivent, j'ose le dire, s'efforcer de faire réussir.

Élection par paroisse, libre et volontaire, d'un père de famille âgé et estimé, faite dans une assemblée convoquée par MM. les curés, déclarer au peuple que les huit élus réunis viendront, aidés des lumières de M. Poisson et munis d'un notaire, tous les premiers dimanches du mois, arbitrer les affaires respectives de leur paroisse; bien entendu,

je le répète , et il est important que MM. les curés n'oublient pas de le dire à leurs paroissiens , que cette élection et le rapport des différentes contestations à l'arbitrage est purement libre ; mais qu'une fois que deux parties s'en seront rapportées aux arbitres , si l'une se dédit , et a recours à la justice , M. le marquis de M*** prendra fait et cause pour sa partie adverse.

MM. les curés sont priés de ne jamais manquer à rappeler à leurs paroissiens , tous les derniers dimanches ou fêtes du mois , que le premier dimanche d'après , ils peuvent aller vider toutes les affaires au château d'A***.

Ce projet est trop louable , et son exécution serait trop utile , pour que MM. les curés n'y concourent pas de tout leur pouvoir. M. le marquis de M*** s'en est flatté , et il espère qu'après cet établissement (qui réussira , puisqu'il ne dépend que de MM. les curés) , ils s'occuperont sans cesse à renvoyer toutes les contestations de leurs paroisses au tribunal du premier dimanche du mois.

*Extrait d'une autre lettre de M. le comte de
MIRABEAU à M. le marquis de MIRABEAU.*

Quand à la *Prud'homme* , tout est presque fait à l'exception de deux paroisses , qui ne tarderont pas à nommer leur arbitre comme les autres.

La convocation de MM. les curés se fit comme

je vous l'avais mandé ; ils ont tous unanimement , excepté ceux des deux paroisses manquantes , applaudi à l'utilité du projet. Un certain avocat de ce pays-là , que vous connaissez , ne trouva point ce projet à son goût , et m'entretint , pendant une bonne heure , de raisons biscornues. Je l'ai réfuté avec honnêteté , patience et douceur , en public , ne voulant , disais-je , que m'aider des lumières de tout le monde pour la réussite de ce projet. Mais , quand il a été au pied du mur , je l'ai pris sans affectation en particulier , et lui ai dit assez sèchement , qu'il me paraissait singulier qu'il exercât autant son imagination pour trouver les moyens de contrarier vos désirs. D'après cela , j'ai envoyé nos gens de confiance dans chacune des paroisses de votre baronie , pour suivre l'élection des prud'hommes , et j'ai pris le reste du fardcau. Je partis le lendemain à quatre heures du matin pour S.-H. ¹. J'arrivai une heure et demie avant la messe de paroisse. Là , je me suis abouché avec le curé , qui , je vous assure , a fait ma conquête.

Imaginez-vous un vieillard à tête grise , curé , sans vicaire , de plus de six cents communians , et pourvu , de l'aveu de ses confrères , du plus mauvais bénéfice de la terre , à qui l'on a offert plusieurs fois un bénéfice meilleur , et qui n'a jamais voulu quitter ses ouailles. Tous ses paroiss-

¹ Saint-Hilaire de Bonneval. (*Note de l'éditeur.*)

siens le bénissent , et c'est d'eux que je tiens ce que je vous en dis. Sous l'écorce la plus sauvage et le masque le plus bourru , je démélai bientôt la candeur de cet homme , qui me dit : « Monsieur , » je suis , par devoir , le vrai porteur de paix , et » vous pouvez vous informer ici si je fais ce devoir. » Quant au projet de M. le marquis de. . . . Dieu » venille qu'on trouve de telles institutions chez » tous les hommes. Je vais vous dire le vrai. Nous » avons ici M. de R. . . . , qui est un digne homme. » Son occupation continuelle est de vider avec moi » les querelles et procès. Toute la paroisse a une » confiance filiale en lui. Je vous réponds qu'au » premier mot il sera élu unanimement ; mais puis- » que vous voulez que cette élection soit faite en » règle , remettons cela à dimanche ; car j'ai la » moitié de ma paroisse à la foire. » Oh ! je vous avoue que j'ai d'autant plus volontiers pris des almanachs de cet homme , que cinq ou six gros bourgeois et le subdélégué m'ont dit : « Monsieur , » ces gens-ci se battaient autrefois pour un oui et » pour un non , et étaient en guerre meurtrière et » à outrance avec ceux de S.-P. ¹. Depuis que cet » homme est ici , tout est en paix. » Voilà , je crois , en fait d'hommes publics , la vraie pierre de touche. Bref , voici comme j'ai terminé avec lui. Il m'a

¹ Saint-Paul. (*Note de l'éditeur.*)

entonné la kyrielle des chèvres¹, et voici l'à propos. L'autre jour les gardes y en tuèrent quatre, et le paysan s'ameuta. « Monsieur, me dit-il, c'est » un grand bien que de détruire les chèvres; elle » m'ont mangé plus de choux et de clôtures qu'il » ne m'en reste; et d'ailleurs il y a un arrêt de 1747 » du parlement de Bordeaux qui y est formel; » mais il y a ici des malheureux qui n'ont exacte- » ment que cela pour nourrir leurs enfans, et je » connais des paroissiens qui se feront hacher, si » on touche à leurs chèvres. » Sur ce, il m'a fait venir une malheureuse femme qui a deux enfans encore au maillot. Elle est grosse, n'a point de lait, pas un ponce de terre, et sa sœur allaite un de ses enfans. Oh! cela m'a touché. On a tué deux chèvres à cette malheureuse. Je me suis enquis du prix, et lui ai donné 12 livres, ensuite leur ai expliqué ce que je vous ai tant entendu dire, que vous feriez fournir aux très-nécessiteux du lait, mais point de chèvres. Oh! si vous aviez vu ce pauvre curé pleurer et me sauter au cou, et puis aller à cette femme, secouant le bras et la tête, et ne pouvant rien dire, comme s'il était suffoqué, revenant à moi; cela vous aurait attendri. Une autre femme, des plus malheureuses, vint aussi

¹ Le marquis de Mirabeau voulait, en fixant le nombre de chèvres que pourrait avoir chaque chef de famille, limiter la reproduction de ce bétail destructeur. (*Note de l'éditeur.*)

me dire qu'on lui avait tué une chèvre, et qu'il fallait qu'elle demande l'aumône. Je la grondai fortement d'avoir pris ce pis-aller, et d'après le témoignage du curé et du subdélégué, que c'était une honnête femme, je l'ai engagée à venir être servante dans votre château d'A.... avec son fils, qui gardera les bestiaux, ce qu'elle a accepté avec joie. Le village fut imbu dans un moment de ces deux actes-là; si vous aviez vu comme moi ce village, naguère ameuté, donnant de grands coups de chapeaux avec une physionomie bien riante, vous auriez dit comme moi. Voilà trois heures bien employées !

De chez le bon curé de S.-H. je poussai à B. ¹, où la communauté assemblée a élu maintenant le sieur L...., et tout le monde criant : *Ché bon per lou labouradour et lou artisan*, et le paysan lâchant de fort bonnes choses à MM. de la justice, qui en plaisantaient du bout des dents. N'oubliez pas, je vous en supplie, que les frais du notaire, qui ne seront certainement pas considérables, ne soient pas à la charge des contractans, afin que cela n'ait aucune ressemblance à la chicane.

G. ² a nommé son prud'homme ; mais je ne le connais pas encore.

S.-B. ³ a nommé M. de L....

¹ Boisseil. (*Note de l'éditeur.*)

² Glanges. (*Idem.*)

³ Saint-Bonnet-la-Rivière. (*Idem.*)

S.-G. ¹ a nommé M..., honnête vieillard entendu dans les affaires.

Reste donc A. ² et S.-P. ³. Je compte qu'ils ne tarderont pas à nommer leurs prud'hommes.

Pour S.-P., M. de.... tient cette paroisse, je crois, dans l'esclavage d'oppositions, c'est un bien; mais ce bien ne doit pas nuire aux droits du seigneur direct et légitime. Cet exemple me faisait penser que non-seulement un seigneur qui néglige ses terres mérite aliénation, c'est-à-dire, que ses vassaux se retirent de lui, mais encore que, par le laps de temps, il s'expose très-réellement.

Vous voyez, mon cher père, que la besogne est à-peu-près faite. J'ai eu un peu de scrupule de ce que nos arbitres n'étaient pas des paysans; mais avec un peu de réflexion je me suis dit : au fait, cette élection a été libre et unanime. Pourquoi priverais-je ces messieurs des frais de la confiance qu'ils ont su inspirer? Cette confiance n'est-elle pas édifiante? Ce tribunal d'arbitrage ne serait-il pas plus imposant avec trois chefs seigneurs et considérés? Je compte beaucoup sur M. D...; sa tournure ronde et franche est analogue au terroir, et, croyez-m'en, il saura mener cette barque.

¹ Saint-Genieys. (*Idem.*)

² Alvige. (*Idem.*)

³ Saint-Paul. (*Idem.*)

*Lettre de M. le marquis de MIRABEAU à MM. les
Prud'hommes.*

Du 20 janvier 1771.

Messieurs, mes chers amis, voisins, parens, vassaux
et habitans,

Je charge mon fils de vous témoigner le regret que
j'ai de ne pouvoir vous embrasser au jour de votre
première assemblée, choquer le verre avec vous, et
vous dire ce que je vais vous écrire.

J'aurais, je vous assure, plus de plaisir à me trou-
ver dans votre honorable assemblée que dans un ban-
quet royal, ou avec tout autant de dames bien affec-
tionnées; car, quant à ce qui est des dames, j'en au-
raï trop, et pour ce qui est des rois, quoiqu'ils soient
choisis de la main de Dieu, et pour cela très respec-
tables, toutefois les secrets du ciel sont impénétra-
bles dans le choix des souverains; au lieu que
vous êtes choisis du peuple, de celui qui vous voit
chaque jour, qui d'une voix unanime vous a dé-
claré *prud'hommes*, c'est-à-dire gens de bien, et
vous a soumis ses intérêts et ses passions. Quel
plus beau titre! quelle plus honorable attesta-
tion! Quelle meilleure compagnie, que se trouver
entre de tels hommes qui vont faire œuvre de leur
vertu!

J'ensuis moi-même presque glorieux d'avoir con-

tribué à vous réunir et d'être ainsi participant du bien que vous allez faire, si ce n'est par mon fait, du moins par ma volonté.

Quand j'ai pu me livrer à de douces et hautes pensées, j'ai vu que, dans la sublime prière que nous répétons chaque jour sous la dictée de notre divin législateur, nous devons demander à Dieu *le pain quotidien* ; tandis que partout il nous recommande la paix. Notre maître a donc dit, que c'est à Dieu à nous donner le pain, et à nous à nous donner la paix. A moins donc de se condamner soi-même à n'être ici-bas qu'un enfant méprisable et rebelle, nous devons chérir et rechercher la paix.

Quelle est aimable d'ailleurs, cette paix ! que ses œuvres sont douces ! quelle différence entre l'aspect de la gratitude peinte sur le visage et dans les discours d'un homme dont on a redressé le fardeau, d'une femme dont on a relevé l'enfant, d'un enfant dont on a arrêté le petit troupeau qui s'égarait, et le front d'un homme qui menace, d'une femme qui s'emporte, d'un enfant qui cherche des pierres et jette des cris ! Sans même aller chercher des extrêmes, les approches d'une inimitié civilisée, ou même de la froideur, ou d'une indifférence grossière, n'ont-elles pas l'air d'une maladie, d'un anathème réciproque, auprès de la joie et de la confiance qu'inspirent le voisinage et l'abord d'un homme de bien, d'un bon homme, d'un homme obligeant ?

Ces marques et ces différences extérieures si frappantes désignent bien plus rigoureusement encore, ou une bénédiction réelle, ou une malédiction journalière. Il est de fait, et tout nous le montre chaque jour, que nous ne pouvons rien faire, tous tant que nous sommes, sans le secours d'autrui; que notre pain que Dieu promet à notre prière, qu'il accorde à nos travaux, qu'il ne donne qu'au jour le jour comme la vie et la lumière, qui que nous puissions être, nous ne le saurions atteindre sans le secours de nos frères. Le roi lui-même, le protecteur de nos biens et de nos vies, l'oing du seigneur, tient des mains du laboureur, du meunier, du boulanger et de tous leurs intermédiaires le pain nécessaire aujourd'hui pour lui donner la force de commander demain.

Entre cette multitude de services qui se prêtent le bonheur et la vie dans ce monde, quelques hommes, tristes et arides ne reconnaissent que ceux qu'ils paient, ne devinent d'autre manière de payer qu'avec de l'argent, et voudraient par conséquent avoir tout l'argent du monde, pour que tous les services fussent à eux. Mais nous qui avons eu le bonheur de naître et de vivre dans les campagnes, notre cœur et nos vœux ne sont pas si sèches et si rétrécies; nous voyons que la bonté des cieux nous comble de biens que nous ne pouvons payer que par des actes de reconnaissance; que la gelée prépare nos guérets, que la neige les engraisse, que

la pluie les arrose , que le chaud les ranime , et que le calme nous présente la maturité : de quels trésors récompenserons-nous tant de biens, paierons-nous leur source abondante? c'est de cette question pressante que le faux riche détourne l'oreille de l'abrutissement ; mais nous, munis d'une sainte fierté, fondée sur le privilège d'être les témoins journaliers de ce cercle visible de bienfaits et de récompenses , nous osons écouter la voix du ciel et nous l'entendons répéter : *Je vous apporte la paix, je vous donne la paix, je vous recommande la paix.*

Doutez-vous , mes honorables amis , que celui qui s'est dit le *Dieu des armées* , parce que la malice des hommes a rendu les armées nécessaires pour établir et maintenir la paix sur la terre, ne se dise avec bien plus de complaisance le *Dieu des arbitres* , et ne jette un regard de miséricorde et de bénédiction sur dix hommes qui se dévouent à maintenir la paix et la concorde dans tout un canton ? c'est l'ordre distinct et répété du ciel que vous allez exécuter tout-à-l'heure. Heureux l'homme fier, qui, forcé à chaque instant à reconnaître un maître, apprend distinctement quelle est la sorte de service que ce maître demande de lui ! heureux l'homme sensible , qui, comblé chaque jour de bienfaits répétés d'une main invisible , distingue , malgré le voile qui le couvre , quelle est la sorte d'hommage qui peut agréer à son bienfaiteur !

Mais ce n'est point à des hommes laborieux à

s'arrêter long-temps à la recherche et au sentiment des causes majeures. Le ciel nous demande un mouvement d'action de grâces, un sentiment d'amour de l'ordre, la résignation des actes de justice, et le travail qui en fait partie selon sa loi : il nous montre des êtres sensibles, nos frères, nos proches, nos amis nécessaires, prêts à recevoir en nature le tribut que nous devons au ciel, et à le lui présenter de leurs mains. Ils nous font voir que l'homme ne s'achète pas, mais qu'il s'attache qu'il s'offre, qu'il se donne et jamais ne se refuse à la confiance et à l'attrait des bienfaits.

Ce sont ces hommes rustiques et touchans que vous allez renvoyer contêns et soulagés, qui m'ont inspiré l'heureuse pensée qui vous réunit aujourd'hui. En les voyant venir à moi étranger, mais sur la qualité duquel ils avaient des droits, m'apporter les prémices de leurs nourrisages, me soumettre leurs affaires; tandis que j'avais besoin de truchement pour les entendre, que je les voyais trembler, et devant qui? (Dieu le sait, si je regardai jamais un pauvre laborieux autrement que comme mon égal, et même mon maître, si tout-à-coup il plaisait à la Providence de brouiller les lots), je me disais : « Le véritable besoin de ces bonnes » gens se démontre, ils ne te demandent ni argent, » ni denrées, ni protection, etc. Ils ont pourtant » bien besoin de tout cela, mais ils savent que tu » ne leur en dois pas ; ils te demandent d'éclaircir

» leurs affaires et de terminer leurs débats ; tu le
» leur dois donc ? sans doute : mais j'ai nommé
» des officiers de justice , et c'est là l'aquit de mon
» devoir. Eh ! ne vois-tu pas que la justice qui pro
» nonce, et l'arbitrage qui concilie, sont deux choses
» fort différentes ; que tes officiers ne peuvent que
» juger , qu'ils sont nécessairement astreints à une
» règle générale qui comporte des formes ; ces
» formes, des agens ; que tous ces hommes ne peu
» vent se vouer à cette profession qu'au moyen
» d'un salaire quelconque , dont le montant com
» pose des frais ; que tous les frais sont onéreux et
» souvent ruineux pour les pauvres gens ; que d'ail
» leurs , quand les officiers ont jugé , il est des tri
» bunaux supérieurs éloignés, hors de la portée du
» pauvre lié à la tâche , et que par conséquent l'o
» pinion même en perdant finalement sa cause ,
» est toujours sûr d'entraîner sa partie ; qu'il n'est,
» en un mot, point de justice ici-bas pour l'homme
» hors de la portée des moyens d'y recourir. De là
» les méchans ; car jamais le faible ne se révolte
» que quand il ne peut faire moins mal. Demeure
» donc pour remplir l'espoir de tes frères , ou ré
» signe le titre qui t'attire leur confiance , à d'au
» tres qui pourront y répondre dignement. »

Je ne pouvais ni l'un ni l'autre , Messieurs , et
ce fut cette angoisse de ma conscience qui me fit
résoudre d'avoir recours à vous. Le succès a passé
mon espérance. J'ai eu la douceur de voir mon fils

concourir à cette bonne œuvre; de dignes pasteurs ont bien voulu accueillir sa voix, seconder ses efforts; ils ont assemblé leurs paroisses; le peuple entend qu'on lui demande de nommer ses arbitres, il applaudit, et vous nomme tout d'une voix, chacun chez vous, Messieurs. Eh ! mon Dieu, j'ai long-temps vécu, des circonstances m'ont fait connaître en bien des endroits; mais je n'aurais pas de patrie, s'il fallait une telle épreuve pour être reconnu citoyen.

Mais vous m'aidez, ô mes honorables amis ! à le devenir dans votre contrée. Oui, votre équité, votre bonté, vos lumières auront de dignes fruits, l'exemple de la première baronnie de la province encouragera de pareils établissemens dans d'autres terres qui auront les mêmes besoins. On se souviendra de la petite part que j'ai eu à ce grand bien ; que j'en ai eu la première idée ; que mon fils en fit la première ouverture ; qu'il eut le bonheur d'assister à la première assemblée, qu'un homme ¹ né, comme moi, sous un autre ciel, mais d'un candeur, d'une équité, d'une dignité d'ame qui le rend digne de vous être associé, a bien voulu m'y représenter ; et les enfans de vos enfans venant siéger dans cette même salle que vous allez honorer aujourd'hui, rencontreront de petits pâtres qui figureront une tête sur l'écorce fraîche d'une branche de

¹ Poisson. (*Note de l'éditeur.*)

hâtaignier, la planteront dans le gazon et la mettront à l'ombre, disant : que c'est là *Victor* ¹ qui inventa les *prud'hommes* qu'on respecte tant.

O mes amis ! ô mes voisins ! ô mes maîtres ! mon cœur a une bien douce joie en pensant à tout le bien que vous allez faire, et en soufflant sur tout le mal que vous allez prévenir : conciliez, arbitrez, jugez même. Vos jugemens n'enchaînent personne, vous êtes les organes de la vérité et des circonstances, et vous ne prenez rien sur la loi : elle et ses tribunaux demeurent, pour qui ne sera pas satisfait de vos décisions ; je charge, néanmoins, d'avertir que dans le cas où un plaideur opiniâtre, et par vous jugé tel, croirait gagner de lassitude et d'impuissance sa partie en la traduisant de tribunaux en tribunaux, je me crois obligé de secourir le pauvre opprimé dans mes terres, et je donne ordre qu'on subvienne, à mes dépens, aux frais de la poursuite, etc.

Mais j'espère qu'un tel cas, qui ne saurait être que très-rare en un pays, surtout où le peuple est plus violent que déraisonnable, très-porté à la confiance et fort soumis aux autorités locales, n'arrivera jamais. Au reste, je serai le premier à vous donner les témoignages de mes sentimens et à invoquer votre autorité dans mes affaires.

Je suis, etc.

¹ Nom de baptême du marquis de Mirabeau. (*Ibid.*)

*Extrait de la lettre de M. le comte de MIRABEAU à
M. le marquis de MIRABEAU.*

Du 4 février 1771.

Revenons à l'assemblée de nos prud'hommes. Tout se fit avec décence et même dignité. M. Poisson lut un discours pompeux, et je vis que, d'après votre si excellente lettre et les harangues, il ne me convenait que de dire fort peu de chose, ainsi que vous le verrez à la suite de ce discours, dont copie est ei-jointe; il y avait six prud'hommes, et je ne puis vous rendre avec plus de brièveté et de simplicité le procédé de l'assemblée, qu'en vous envoyant l'arrêté. Je vous dirai seulement une petite anecdote. Quand je fis la lecture de votre lettre, et que je fus arrivé à cette phrase : *et les enfans de vos enfans venant à siéger*, etc., je la lus avec toute la simplicité et la noblesse que je pus mettre dans l'expression d'une idée si douce et si paternelle, et je vis distinctement de l'altération dans toutes les physionomies de nos prud'hommes; ils roulaient des larmes dans leurs yeux. J'avoue que je fus suffoqué et obligé de reprendre haleine. Ceci fait honneur, et vraiment honneur aux L.¹.

¹ Limousins. (*Note de l'éditeur.*)

Extrait des registres de l'assemblée du bureau de conciliation, installé le 3 février 1771, sous l'autorité de M. le marquis de MIRABEAU, tenu par les Prud'hommes de sa baronnie de P. B.¹.

Ce jourd'hui 3 février 1771, à l'issue de la messe du Saint-Esprit, célébrée dans le château d'A... , a été installé, sous l'autorité de M. le marquis de (Mirabeau), en présence de M. le comte de Mirabeau, son fils, au bureau de conciliation, MM. P... , L... , M... , J... , P... et F... , etc. La séance du bureau a été ouverte par la lecture qui a été faite par M. le comte de Mirabeau d'une lettre écrite par M. son père aux gens tenant ledit bureau, et la réplique de M. le comte. Ensuite l'assemblée a arrêté :

1° Qu'il sera fait registre desdites lettres, discours et réplique ci-dessus.

2° Qu'il sera fait réponse à M. le marquis de Mirabeau au nom des députés et des habitans qui ont assisté à l'ouverture dudit bureau ; laquelle réponse contiendra remerciement, etc.

3° Qu'attendu l'impossibilité de terminer aucune affaire aujourd'hui, on se contentera de prendre le nom des parties qui se soumettent à l'arbitrage, et de leur faire laisser les papiers relatifs à leur affaire, lesquels seront, à cet effet, réunis entre

¹ Pierre Buflière. (*Note de l'éditeur.*)

les mains du prud'homme de leur paroisse, qui arrangera les parties, si faire se peut, et en donnera avis à la prochaine assemblée.

Après quoi sont entrés tous les paysans. Voici le résultat et la décision d'une partie des affaires qui ont été entendues.

Entre Antoine F..., du village de..., paroisse de...,

Contre Léonard T..., du bourg de...

Il s'agit d'un chetel pour lequel il y avait une instance en la juridiction de... Les parties sont convenues de réduire tout le fonds de leur contestation à trente livres, tant pour le principal que pour les intérêts et dépens; le demandeur a reconnu avoir reçu huit livres du défendeur, qui a promis de payer le lendemain audit demandeur sept livres et les quinze livres restantes le Mercredi - Saint prochain. Le sieur M..., notaire du bureau, est chargé de rendre compte de la consommation de cette affaire à l'assemblée prochaine.

Entre Catherine G..., femme de François D..., demeurant au village de..., paroisse de...

Contre François G..., son père.

Il s'agit d'une demande en paiement d'une dot qu'elle prétend lui être due par son père, et qui procédait du chef de sa mère. Le bureau a renvoyé les parties par-devant le sieur L..., pour les entendre et les arranger, si faire se peut, et en rendre compte à l'assemblée prochaine.

Entre Léonard..., de la paroisse de...

Contre Thomas G..., de la même paroisse...

Il s'agit d'un fonds d'héritage appartenant à G..., et dont Léonard... s'est induement mis en possession sans titres, et a payé en conséquence plusieurs créances hypothéquées sur ce fonds. Les parties sont convenues de s'en rapporter à la décision de MM. P.... et M... père et fils, que le bureau a nommés pour arbitres dans cette affaire.

Entre Gaspard C..., de la paroisse d..., demandeur en indemnité contre MM. les intéressés des mines de..., pour dégât fait par le charroi de leurs voitures dans un sien pré. Et sur ce que le demandeur a dit s'en rapporter à ce qu'il plairait au bureau de décider, ledit bureau a nommé le sieur de L... pour arbitre, et sur son rapport, a taxé pour chaque année audit demandeur six livres de dédommagement; ce que le demandeur a accepté.

Vous pouvez juger, mon cher père, par cet essai, combien votre assemblée peut devenir utile et stable. Nous avons quatre fois plus de paysans que nous n'en pouvions expédier.

Discours prononcé le 3 février 1771, à l'ouverture du Bureau de conciliation, à A..., en présence de M. le comte de...

Monsieur,

Madame la marquise de Vassan vivait, et

M. votre père n'était encore que simple administrateur à titre onéreux de la baronie de P. B... qu'il en avait déjà prévenu les habitans par des bienfaits signalés et purement gratuits. A la première nouvelle de la calamité qui afflige depuis deux ans cette malheureuse province, il m'écrivait ces mots, dignes d'être gravés sur le marbre, pour servir à jamais de leçons aux seigneurs :

« J'apprends que la misère gagne notre pauvre
» peuple d'une manière qui m'appelle à mon de-
» voir. Le temps n'est pas favorable et la Provi-
» dence m'humilie et m'afflige, en m'y prenant,
» après une année aussi lourde pour moi que l'an-
» née dernière, à cause du grand nombre de
» paiemens que j'ai faits ; mais j'ai de la vaisselle
» d'argent, et ce pauvre peuple n'a rien à mettre
» dans sa jatte de bois. J'ai donné ordre qu'on
» fournisse de l'ouvrage à ceux qui n'en ont point.
» Je ne puis cependant consacrer à cette charité
» que 6,000 livres d'ici au temps où les travaux de
» la campagne s'ouvriront. » Et dans une seconde
il me mandait : « Je ne veux point de taxe, cent
» pistoles pour moi, voilà mon contingent. Au
» reste, s'il se trouve quelque indigent, valétudi-
» naire, invalide, vieillard, ou autres qui ne soit
» pas secouru, vous connaissez mon cœur, et je
» le dépose dans le vôtre. » Tout le monde sait
que l'exécution a suivi de près la promesse. Les
travaux ont été publiquement annoncés, distribués

et payés, et la charité de M. votre père, qui ne peut s'épuiser, n'en a pas moins voulu contribuer en outre pour sa cote-part à la nourriture des pauvres dans chacune des huit paroisses de cette seigneurie.

C'est par nombre de pareils traits de bienfaisance, et toujours joignant la pratique de toutes les vertus sociales aux préceptes qu'il en a donnés dans ses écrits, que M. le marquis de M... justifie le titre qu'il s'est donné depuis vingt ans, et qu'il a si bien mérité; titre dont je vous ai vu jaloux, Monsieur, dès l'âge le plus tendre, de partager la gloire, et que vous préféreriez dès-lors à tous ceux qui décorent votre illustre maison. Vos vœux doivent être satisfaits : la barrière s'ouvre aux désirs impatients que vous aviez de faire le bien; et du bout de la carrière qu'il a parcourue avec tant d'éclat, M. votre père vous appelle sur ses traces, puisqu'il veut que ce soit par votre entremise et sous vos auspices que se fasse aujourd'hui l'ouverture solennelle du *Bureau de Conciliation*, nouveau gage de sa tendresse paternelle pour ses vassaux, et dont le simple projet d'établissement a été généralement applaudi de tous ceux à qui il a été communiqué. Contemplez votre ouvrage, monsieur, et voyez de toutes les paroisses de ce ressort s'assembler à votre voix, dans le château de vos aïeux, ces vénérables pères de famille, ces hommes prudents et pacifiques, la confiance de leur commune,

et l'honneur de son choix, pour assister à cet aréopage. Voycz, dis-je, toute cette compagnie vous offrir gratuitement ses soins et ses services, soit pour entretenir autant qu'il sera possible parmi leurs semblables, les sentimens fraternels de l'union et de la concorde; soit pour y ramener, par la voie de la médiation, ceux qui voudraient s'en écarter.

Eh! quel avantage n'est-on pas en droit de se promettre d'une pareille association? Car enfin la cupidité, destructive de toute société, n'exerce pas moins ses ravages dans les campagnes que dans les villes; elle y traîne, comme partout ailleurs, à sa suite, l'oppression, l'injustice, les altercations entre les voisins, les discussions entre les familles, les jalousies, les vengeances meurtrières, le mépris ou l'abus des lois, les procès ruineux. Et prévenir et arrêter le cours de tant de désordres et de malheurs, soit par l'ascendant de l'exemple, soit par l'autorité d'un raisonnement solide, soit par l'éloquence persuasive des plus tendres exhortations, seuls moyens que le bureau se permettra d'employer, n'est-ce pas rendre la vie à l'agriculture, en restituant à la terre, soit un temps précieux, souvent décisif pour le succès, et cependant perdu en poursuites et en sollicitations; soit en argent nécessaire pour des avances qu'elle rendra avec usure, et qui serait malheureusement englouti sans ressource par des frais de procédure? N'est-ce pas rétablir l'harmonie de la société, et la régénérer

dans des lieux où , resserrée par des bornes plus étroites , et réduite à un plus petit nombre d'individus , avec de vastes objets à mettre en action , elle a conséquemment plus besoin de la réunion de toutes ses forces , et de l'universalité des secours fraternels ? En un mot , n'est-ce pas pratiquer dans son vrai sens le précepte de la charité , et participer en quelque sorte au ministère des anges ?

C'est ce que se propose d'exécuter , selon son pouvoir , suivant les désirs de M. le marquis de M... , sous son autorité , et avec le secours de sa protection , le *Bureau de Conciliation* que vous venez d'installer.

Réplique de M. le comte de M...

Je ne puis rien ajouter , Messieurs , à ce que vient de vous dire M. Poisson , et à la lettre de mon père que je vous ai lue , si ce n'est l'honneur et le plaisir que je ressens vivement , de me voir traité par vous en compatriote , en frère , et d'être , en quelque sorte , l'instrument des bonnes intentions de mon père. Vous entrevoyez son cœur , Messieurs , vous le connaissez , c'est tout ce que ma qualité de son fils me permet de vous dire.

M. Poisson vient de vous peindre en peu de mots l'objet de votre mission , et l'esprit qui doit vous y guider. Délibérons ensemble sur la forme et l'ordre le plus simple à donner à vos travaux et à leurs résultats.

A de dignes intentions , il faut réunir de sages mesures , et je ne me permettrai certainement pas de vous en suggérer aucune.

Voici seulement deux points principaux , dont M. Poisson et moi sommes convenus , et qui doivent , ce me semble , faire la base de notre délibération.

Votre arbitrage est purement volontaire : qui n'entend qu'une partie n'entend rien. Donc MM. les prud'hommes ne doivent jamais statuer sur aucune contestation que les deux parties ne soient consentantes et présentes.

Le petit nombre de vos assemblées ne vous laisse qu'un temps bien court et bien précieux qu'il ne faut pas perdre. Il s'écoulerait tout entier en lectures et discussions de papiers. Il paraît convenable , pour accélérer , que toute affaire portée à l'arbitrage du bureau de conciliation , soit d'abord renvoyée à chaque prud'homme dans sa paroisse respective, pour qu'il se mette en état d'en faire son rapport net et clair , sur lequel MM. les prud'hommes pourront alors statuer , la séance d'après , à la pluralité des voix. Heureux , trois fois heureux , si chaque prud'homme peut , en discutant chaque affaire pour s'éclairer sur son véritable jour , parvenir à la terminer avant d'en porter ici son rapport ! Qu'il serait digne de ses confrères , et que ses confrères se respecteraient en lui !

Lettre de M. POISSON à M. le marquis de M...

Du 7 février 1771.

Mon cher maître,

M. votre fils vous aura sans doute informé que dimanche 3 du présent, à l'issue de la messe du Saint-Esprit, qui fut célébrée dans la chapelle du château d'A*** par l'abbé N..., le bureau de conciliation, composé de Messieurs :

Le comte de....

P. ¹, président, comme Sganarelle fut médecin.

De L..., ancien lieutenant de la sénéchaussée de... et prud'homme de B...

Jean-Baptiste F..., prud'homme de G...

Joseph M..., bourgeois, prud'homme de S. G. .

Barthélemi J..., notaire, prud'homme de S. P...

Léonard P..., marchand, prud'homme d'A..., fut introduit, par M. votre fils, marchant à la tête des prud'hommes, avec l'escorte des gardes en habit de cérémonie, dans le grand salon, autour d'une grande table garnie d'un tapis vert, où chacun ayant pris sa place, non sans s'être respectivement salué de droite et de gauche, suivant la coutume, M. votre fils ouvrit la séance par la lecture d'une lettre de votre part aux prud'hommes.

¹ M. Poisson (*Note de l'éditeur.*)

Vous jugez bien, mon cher maître, que cette lettre fut universellement applaudie par le nouveau tribunal pour lequel elle est en effet honorable et flatteuse, ainsi que par la nombreuse assemblée des paysans de toutes vos paroisses, que la curiosité et les affaires y avaient attirés, et qui, je crois, n'y entendirent pas malice. Après la lettre il fut arrêté, 1^o que cette lettre serait enregistrée tout de son long au folio premier du journal des audiences, comme monument précieux à la gloire du bureau et à celle de son instituteur; 2^o que M. le marquis serait très-humblement remercié au nom de l'aréopage et de tous ceux qui se trouvaient présents, tant de ce qu'il a écrit d'obligeant pour les prud'hommes qui se feront toujours un devoir de lui complaire, et qui lui promettent de faire tous leurs efforts, pour justifier la bonne opinion qu'il a conçue de leur zèle et prud'hommie, que de ses bonnes et paternelles intentions pour ses vassaux; 3^o enfin que M. le président serait chargé de la double commission de notifier le tout à M. le marquis, et d'enregistrer : à quoi le président répondit : *Amen, Amen.*

Le président fit ensuite un petit discours d'un demi-quart-d'heure, le tout pour prouver que deux et deux font quatre, c'est-à-dire qu'un accommodement vaud mieux qu'un procès. Il régla les limites de la juridiction et de son pouvoir à l'ascendant de l'exemple, à l'autorité d'un raisonnement so-

lide , et à l'éloquence persuasive des exhortations fraternelles : ce qui fut dit pour calmer les alarmes du lieutenant-général et du procureur du roi, qui étaient déjà affarouchés , à ce qu'on assure , du mot *de fait et cause*, que M. votre fils avait ci-devant annoncé que vous prendriez contre les opiniâtres : mot qui semblait indiquer une espèce de co-action ; comme s'il n'était pas permis d'aider de conseil et d'argent le faible contre le puissant , qui , pour l'opprimer , se prévaudrait du défaut de l'un ou de l'autre.

M. le comte répliqua par un mot au discours du S. P... et il fut encore arrêté que les deux discours seraient parcilleusement enregistrés à la suite de la lettre de M. le marquis. Après quoi le tribunal se leva et passa dans la chambre du conseil, pour y délibérer à huis clos sur les affaires qui seraient présentées ; précaution nécessaire pour éviter la confusion et la cacophonie.

J'oubliais de vous dire que MM. les curés d'A... et de G., ainsi que C., s'étant trouvés à l'audience, avaient été invités de siéger parmi les prud'hommes, ce qu'ils avaient accepté.

Comme M. votre fils a encore en main les arrêtés du bureau, il ne m'est pas possible, mon cher maître, de vous rendre compte des différens jugemens qu'il a prononcés. Je me souviens seulement qu'on y décida sur sept ou huit affaires, et que je donnai l'exemple, en soumettant à la décision du

bureau de conciliation, d'après le rapport de L..., l'indemnité prétendue contre MM. de la mine¹ par Gaspard C..., à cause du dommage que les charrois lui occasionent chaque année, et qui fut estimé à six livres pour chaque année.

J'ai l'honneur de vous observer que C..., qui a pris l'établissement en gré, nous fut de la plus grande utilité, 1° par ses connaissances sur la procédure et les usages ; 2° par une certaine tournure nécessaire pour amener le paysan au but de la conciliation, en sorte que je regarde comme une chose essentielle au maintien du nouveau tribunal, et à l'utilité dont il pourra être, que C... soit non-seulement agréé parmi nous, mais en quelque sorte obligé de se trouver à chaque séance.

Vous pourriez sans inconvénient le faire présider, et me conserver, si vous le jugez à propos, le titre d'honoraire ; je n'en serais ni moins zélé, ni moins exact, et à coup sûr, tout en irait mieux.

L'audience finit à une heure et demie, et fut suivie d'un très-beau et bon repas : on demanda permission de boire à la santé de l'instituteur du bureau qui ne mérita jamais mieux le titre de conciliation que sur la fin du repas, où tout le monde s'embrassait fraternellement pêle-mêle, à

¹ La mine de Glanges, exploitée, sous la direction de Poisson, pour le compte du marquis de Mirabeau et d'une compagnie d'actionnaires. (*Note de l'éditeur.*)

droite et à gauche, et se faisait réciproquement protestations chaudes.

Après le diné, il se présenta encore quelques affaires, qui prudemment furent renvoyées par-devant les prud'hommes du lieu, pour en connaître et en faire rapport au premier bureau ; *et factum est vesperè et manè dies unus*, et chacun s'en retourna *gaudens à conspectu concilii*.

Tel est en deux mots, mon cher maître, le résultat de la première assemblée, dont il m'a paru que tout le monde a été satisfait. Si l'institution tient, elle peut être de la plus grande utilité, mais il faut à la tête un homme de lois et au fait des usages, si l'on ne veut se risquer à commettre l'injustice ; et deux mauvaises décisions casseraient le cou au tribunal qui, comme vous le penserez bien, est inspecté de près par les autres juridictions, à qui le bureau de conciliation enlèvera quelques pratiques.

Je ne puis que vous faire des éloges sur la manière dont M. votre fils a conduit tout cela.

*Réponse de M. le marquis de MIRABEAU à
M. POISSON.*

Du 16 février 1771.

Mon fils avait prévenu M. le président malgré lui, en me donnant avis de notre première assemblée dès le lendemain matin ; mais la lettre de

mon chancelier ne m'en a pas fait moins de plaisir ; quoi qu'il en dise, je ne saurais lui rien voir de commun avec Sganarelle , que l'aptitude à débiter du latin devant ceux qui ne l'entendent pas ; à cela près , plus il persiste dans le *nolo episcopari* , plus sa modestie le rend digne du haut emploi pour lequel la Providence semble l'avoir désigné de toute éternité ; et dût-il aller se cacher au fond des forêts , nous l'irions chercher en corps de peuple , et s'il résiste , nous finirons par le faire sacrer.

J'aime tant tout le récit que vous me faites et vos dignités , prises dans la dignité naturelle de l'homme , qui est de contribuer à l'utilité de ses semblables , et vos statuts et vos embrassemens , et quelques larmes ; et tout ce récit m'anime tant aussi , que j'en ai versé de ces *douces larmes* dont vous savez que j'ai fait l'éloge il y a long-temps. Je suis bien aise que ma lettre ait réussi ; je vous remercie de votre discours où votre amitié pour moi s'est émancipée ; j'ai été fort content aussi de celui de mon fils , et d'autant plus , que le lachisme n'était pas ce que nous craignions autrefois pour lui.

Il a manqué à ma satisfaction deux prud'hommes , d'autant que ce sont précisément les deux plus notables. Je sais que M. D... avait une excuse plus que valable dans une très-grosse et très-visible fluxion qui l'empêchait de sortir ; mais quant au voyage de mon voisin et ami L... , j'ai toujours

peur que la dignité de la girouette, non de la sienne, car sa nomination unanime et ses mœurs le démontrent un bon excellent homme, sans sotte vanité, mais celle de quelque voisin ne l'ait entraîné à chercher un prétexte et ne lui ait fait croire qu'il était au-dessous d'un homme comme lui de siéger à côté de ses inférieurs.

Hélas ! jusques à quand croirons-nous devoir attendre au cimetière à être côte à côte les uns des autres ? Jusques à quand ignorerons-nous que toute supériorité physique, de naissance, de biens, de dignité, etc., exige une supériorité morale équivalente, ou ne sert qu'à nous dégrader : qu'en conséquence, dans tous les cas, c'est la hauteur qui déroge, et la bonté fraternelle qui nous élève au niveau d'homme, que beaucoup de races très-illustrées n'ont jamais atteint ? Tout ce que nous pouvons contre ce préjugé, plus choquant encore dans les campagnes, où l'on ne dispute rien à la noblesse, c'est de donner l'encouragement aux petits, et l'exemple à nos égaux. Je vais écrire à L... Je ne supposerai pas cette raison de sa part ; mais je la préviendrai : je lui proposerai de tenir le bureau chez lui, etc. Je ne suis pas embarrassé de le mettre au pied du mur, mais persuader est autre chose, et c'est un soin que je confie à votre délicatesse et prud'homie, car si nous le tenons une fois bien, tout est assuré.

Vous voyez bien qu'il n'y a pas moyen, dans ces

circonstances, de vous soulager du fardeau de la présidence. La bonne madame C..., que vous connaissez, me contait qu'une femme, dans ses mains, en mal d'enfant, lui disait dans l'impatience de voir ses douleurs trainer : *je dois pourtant accoucher aujourd'hui*. Interrogée d'où elle tenait une telle certitude, *Mamie*, dit-elle, *si vous n'aviez goûté du pain qu'une fois dans l'année, vous vous souviendriez bien du jour!* Votre vétérance serait aussi chanceuse que cet enfant, si, pour une seule séance, elle venait à bien. Vous avez, au contraire, des qualités uniques pour cette place; 1° vous parlez français d'en deçà de la Loire, et cela en impose beaucoup dans nos pays, c'est comme la perruque dans les villages; 2° on vous croit honnête homme, et cela ne se trouve pas sous le pas d'une mule, comme le disent les bonnes gens; 3° prestance et surtout rotondité, grande avance pour la considération; 4° que La Ch.¹ soit tombé *in partibus infidelium*, cela n'empêche pas que vous ne valiez les plus délicats; 5° sagesse, équité, bonté, dextérité, sont articles que je sous-entendrai en parlant à vous, ainsi que vos lumières, attendu que depuis que vous avez oublié quelque chose de votre Barthole, vous êtes prêt à vous

¹ Le fils de Poisson, La Chabeaussière, qui, disait-on, s'était fait comédien, supposition peu après démentie.

(Note de l'éditeur.)

croire débouté du commun , chose que j'augure d'après la crainte des mauvaises décisions , et de vous savoir inspecté de près par les juridictionnels. Or, à mon avis , il n'y a rien de tout cela à craindre. Ceci n'est pas du tout un tribunal qui puisse être assimilé à aucun de ceux dont nous avons l'idée. Quoique entre les lois positives il y en ait beaucoup sans doute qui contredisent droit et nature , toutefois il faut les savoir , et encore les us et coutumes , et routines , pour juger ; il le faut , j'en conviens : mais ici pour mettre des gens d'accord et les déterminer à transigner ensemble , ou de bonne foi , ou devant notaire , il faut le bon sens , le cœur droit , la notice générale de la loi des héritages , et puis que le notaire soit clair et sache son métier ; chacun des prud'hommes devant rapporter l'affaire de sa paroisse , aura fait l'instruction , les recherches , pris le conseil qu'il eût cherché pour faire en seul cet accommodement , il mâchera la besogne , l'assemblée l'aidera ou décidera , on écrira , on boira , on s'embrassera , et Dieu vous aidera ; parce qu'il aime qu'on décide des questions en suspens qui y tiennent les hommes et les choses , qu'on écrive des actes de paix , qu'on boive cordialement ensemble , et surtout qu'on s'embrasse ; et il me semble à moi qu'il n'a fait nos bras que pour cela.

Oh ! mon cher maître , ne vous laissez pas aller à ces tentations de découragement ; permettez que

que je mette vos vertus en œuvres , vos facultés en évidence , et vos talens en usage ; que je fasse connaître à mes pauvres gens quels sont et quels furent mes amis. C... est bon en ce qu'ils possèdent leur confiance ; mais si nous lui en faisons une obligation , certainement il y répondrait par le péché d'omission , qui est son acte favori. Arbitrez , mon cher ami , vous jugerez toujours mieux qu'un curé de Th..., ci-devant capitaine de dragons , qui , le bâton à la main , obligeait ses paroissiens à s'accommoder ou à fuir ; ils s'en trouverent si bien , que depuis ils ont forcé tous ses successeurs , bon gré , mal gré , à être leurs seuls juges.

A l'égard du festin , etc. , faites au futur comme la première fois : puisqu'on s'est embrassé , c'est tout ce qu'il faut ; et ce n'est pas de ce geste-là qu'on peut dire , *que mort s'ensuive*. Je veux aussi me charger des frais de notaire , et que ces bonnes gens m'aiment comme vous m'aimez , et tout sera bien ; et que les juridictions en rient ou qu'elles en pleurent , Satan n'en pleurera pas moins , et les anges en riront dans le ciel ou dans nôtre ame , qui doit être un séjour céleste , pour être telle que nous la donna son auteur.

Ordonnez aux gardes d'assister tous les jours de bureau. C'est maintenant de l'exactitude de la première séance , qui sera le trois mars , dont il est question : je serai fort aise d'y savoir C....

Quelque temps qu'il fasse, je vous recommande cette époque, car au mois d'avril ce sera jeu.

Je suis, etc.

Lettre de M. le marquis de. . . à M. de L...

Du 17 février 1771.

J'espère, monsieur mon cher voisin, que mon fils se sera acquitté de la commission que je lui ai donnée de vous remercier de ma part de la bonté que vous aviez eue de vous rendre aux vœux de la paroisse de S.-B... et d'accepter d'être son prud'homme. Les pauvres gens ne pouvaient rien faire de mieux pour vous; ils vous auraient fait évêque, ou le saint de leur paroisse, s'ils avaient pu, mais vous soumettre et leurs intérêts et leurs affaires, est quelque chose de plus considérable et de plus décisif, selon eux; et plus vous êtes au-dessus d'eux par votre fortune, votre état et votre naissance, plus leur choix est, j'ose le dire honorable pour vous, et touchant pour votre cœur.

Ce serait à moi à être jaloux de vous; car, ne vous déplaît, mon château est dans leur paroisse, tout comme le vôtre, et j'ai en outre quinze ans de plus que vous; mais je me suis consolé en me disant: « Mon voisin a l'air plus vigoureux que » moi, et chez les hommes agrestes, vigueur fait » portion de sagesse, motif de confiance et objet

» de subordination, comme en effet force est le » digne piédestal de l'équité. » Quoi qu'il en soit, ils vous ont choisi, mon digne voisin, et j'ai été fort aise de vous voir ainsi justifier le penchant naturel que votre présence m'avait inspiré, et que l'honnêteté de vos procédés avait si bien confirmé.

Je vous connais, mon cher voisin, car j'ai eu affaire avec vous; mais je ne savais pas que tout ce peuple vous connût de même, ou du moins que ce fût de votre temps qu'on vous dit à vous, d'un cri unanime, au sortir de la messe, et dès le premier mot, que vous êtes le plus honnête homme et le plus aimé de toute cette paroisse, et des petits surtout; car que, dans quatre provinces, gens de notre état disent généralement, *M. de L.... est un très-digne gentilhomme*, je le savais, et cela ne s'accorde que trop souvent à de fort chasseurs, comme *Nembrod*, qui bâtonnent leur banlieue, et dont on fait peur aux petits enfans. Enfin, chacun à son idée, mais les miennes ont eu leur vogue comme d'autres, et je vous jure en toute vérité, que j'aimerais mieux un semblable témoignage en ma faveur, que d'être nommé plénipotentiaire en un congrès par les trois plus fortes puissances de l'Europe.

Un autre plaisir plus grand encore que ceci m'a fait, c'est de me montrer que la Providence agréait cet établissement; car vous êtes le meilleur pro-

tecteur qu'il puisse avoir. En conséquence, j'ai été très-fâché de l'empêchement qui vous a écarté lors de la première assemblée. Mon voisin, je vous somme, s'il vous plaît, de paraître à la seconde, fussiez-vous prêtre, mort au marié. Je fais plus, je la mets sous votre protection immédiate, car sans vous toute cette besogne, faite pour être utile, tombera.

Si vous le négligez, j'irai jusqu'aux jugemens téméraires, je croirai que le vice de gentilhommeerie vous aurait atteint par quelque eoin. La voyez-vous comme je la vois, cette vile gloriole, qui ne craint point de tendre la main d'une part à tout distributeur de bienfaits ou de surcharges, de demander comme grâces le prix de ses services, de mendier enfin toute sa vie des places ou des distinctions, ou, qui pis est, de l'argent; et qui, d'autre part, dédaigne ses frères et ses semblables, parce qu'ils sont nés bourgeois ou paysans, croirait déroger de partager un siège et un banc avec celui dont il partage la récolte, et croit que le sobriquet ou l'étiquette distingue et sépare la poussière, que l'effigie et la devise change l'aloi du métal?

Dites à de tels hommes de se baisser devant un écu, vous exciterez leur pitié, si ce n'est leur colère; mais, patience, mettez écu sur écu, à mesure que la pile haussera, vous verrez se démonter toute leur dignité empruntée; ils en viendraient à

vendre leurs filles , à se vendre eux-mêmes , pour attirer à eux cet aimant fatal , mais infailible , de tout ce qui tient de la vanité. Heureux dès-lors que personne ne puisse essayer d'étendre jusqu'au crime l'effet de leur assujettissement et de leur délire , en élevant ce monceau perfide jusqu'au point de leur faire perdre de vue toute conscience, tout principe , tout honneur.

Voilà , mon cher cousin , comme je vois des yeux de la raison et de ceux de l'expérience, le principe et les conséquences de notre sottise et plate vanité. Si nous valons mieux que nos voisins par la naissance , c'est le mérite de nos pères , et non pas le nôtre ; mais ce mérite , ils ne l'ont pas acquis en dédaignant leurs compagnons et leurs subordonnés naturels , car en aucun temps , personne ne put à lui seul faire de grandes prouesses. La date des temps où les rois ont donné les dignités et la noblesse est encore fort moderne , et personne même ne veut de celle-là. Toute autre , c'est le peuple , c'est la voix publique qui nous l'a donnée.

Vous venez de recevoir une véritable illustration en ce genre. Des bourgeois , des paysans , vous dira-t-on , l'ont reçue dans d'autres paroisses. Sans doute , parce que vous n'y étiez pas. Mais ils ont été nommés par leurs égaux , et vous par vos inférieurs ; la chose est bien différente. A trente-neuf ans , vous , dans votre château , deux mille pauvres gens sortant de leur chaumière , ont

déclaré qu'ils vous prenaient pour leur arbitre et leur juge ; c'est la première institution des rois, la plus sacrée inauguration.

En conséquence, mon cher voisin, je vous recommande, et je mets sous votre protection notre *bureau de conciliation*. Je vous ai vu sensible à l'idée de penser que N. . . . était rejoint avec A. . . . ; il faut plus, il faut qu'il y règne, qu'il y décide, qu'il y fasse la joie du propriétaire et le bonheur du pays. J'exige de votre honnêteté que vous vouliez bien y faire les honneurs à l'assemblée du 3 mars : ou je vous avertis que comme il faut que ces deux chefs-lieux de discorde autrefois, de concorde aujourd'hui, et de bonne amitié, se rejoignent, j'irais plutôt vous mener moi-même le tout à M. N. . . , ou bien je vous déclarerai la guerre, et il fera beau voir que le premier homme contre lequel j'ai depuis trente ans fait acte d'hostilité, soit un homme aimé et honoré de tout le monde, et duquel je fais profession d'être, avec un tendre et respectueux attachement,

Monsieur mon très-cher voisin,

Votre, etc.

Réponse de M. L. . . à M. le marquis de M. . .

Du 26 mars 1771.

Vous l'exigez, Monsieur, et je n'ai plus d'examen à faire ; mon incapacité n'est pas de mise, il

faut marcher, et me voilà. Que voulez-vous de plus ? Admettez les choses possibles, flattez moins mon amour-propre, et je serai toujours à vous, en dépit des réflexions que vous avez trop bien su confondre. Oui, j'ai été sensible au plaisir de voir s'unir F. . . . à A. . . , vous avez eu la bonté de me satisfaire en ce point ; que ne ferais-je pas pour avoir ma revanche, faible dédommagement pour vous, mais hommage libre, et qui vous est nécessairement dû. Je n'ai donc plus que des remerciemens à vous faire, et je vais les yeux fermés ; trop heureux si je puis vous plaire et mériter vos bontés. Mais encore un mot : vous ne savez pas, Monsieur (passez-moi le terme), à quoi vous vous exposez ; ouvrez les yeux, et de Paris en hors voyez une jeune barbe arriver à A. . . , avec le front hargneux d'un magistrat pensant moins au public qu'à lui-même ; son premier soin est de bien lester son estomac crainte de naufrage, puis rehaussant le sourcil, faire le signe de la croix des Normands. Qu'en arrive-t-il ? Arrêt qui condamne le jardin d'A. . . à fournir incontinent et sans délai douze peupliers pris et emportés *ipso facto*. Voilà toute mon opération. Êtes-vous content ? Pas guère. Mais qu'en sera-t-il ? Je ne sais. Bref, les peupliers et le peuple sont à vous. Je vois bien que vous voulez le magistrat : autre arrêt qui vous l'adjuge. Ordonnez à votre très-humble, etc.

Le digne gentilhomme, dont c'est ici la réponse,

ne l'écrivit qu'après avoir assisté à la seconde séance, où il fit à lui seul autant de besogne que tous les autres. En effet, la supériorité d'état d'un juge influe beaucoup sur la dignité et l'efficacité de ses jugemens. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que le bon vieux seigneur a vu réussir son jeune établissement. Cet exemple pourrait être bon à suivre, du moins dans les campagnes où la déraison et l'animosité font plus de procès que l'intérêt. En général on ne saurait trop tendre à la paix, et donner aux moyens institués pour l'établir et la perpétuer, trop de simplicité et de formes accessibles. La justice qui ne peut être abordée que par la science, est bien sujette à être interceptée dans les avenues. C'est, dit-on, un mal nécessaire dans les grandes sociétés. Cette question n'est pas de notre sujet; mais quant à moi, la première sentence que je ferai poser sur la porte de ma case, sera celle-ci :

Quiconque est loup agisse en loup,
C'est le plus certain de beaucoup.

LA FONTAINE.

APPENDICE DU LIVRE V.

(Voir ci-dessus, page 205.)

Extraits des Rapports de l'inspecteur MURON au lieutenant-général de police.

« Arrivé à Dijon j'ai été voir madame la pré-
» sidente Ruffey , pour prendre auprès d'elle de
» nouveaux renseignemens. J'ai appris d'elle qu'il
» y avait dans la ville un certain chevalier de
» Macon , officier réformé, qui était l'ami du sieur
» Mirabeau , son compagnon et son confident , et
» que si quelqu'un pouvait se lier avec cedit Ma-
» con , et assez gagner sa confiance , il pourrait
» tirer de lui l'endroit où il est caché ¹. »

¹ Rapport , daté de Lyon , du 11 juillet 1776.

Les inspecteurs profitent de l'avis. « Le sieur de » Brugnère va se loger à l'auberge de ce Macon ; » il trouve le moyen de se lier avec lui , affectant » les mêmes inclinations , et le suivant aux salles » d'armes , billards , et autres lieux analoges ¹. »

Les inspecteurs ayant surpris quelques indices, courent à Genève , et apprennent « que le sieur » Mirabeau y est arrivé le 5 juin. Il en est reparti » pour Thonon ; deux femmes , habillées en homme , » l'y ont demandé ; ils sont repartis ensemble pour » Chambéry et de là pour Turin. Depuis Thonon » nous n'avions pu savoir la voie qu'il avait prise , » voie toujours cachée et accompagnée de toutes » sortes de détours. Après trois jours de fatigues » incroyables nous sommes parvenus à découvrir » le voiturier qui les avait conduits ; nous partons » et suivons leurs traces , et nous avons lieu de » croire que nous les rejoindrons bientôt ². »

Cette espérance ne devait pas être tout desuite réalisée. « Ce qui nous aide un peu , de Brugnère » et moi , c'est que le sieur Mirabeau et sa suite , » quoique elle est armée comme des contrebandiers , ils ont encore acheté des pistoles (pistolets) , et aussi des sabres , jusqu'à un couteau de » chasse dans lequel il y a un pistolet caché dans » la poignée ; c'est à Genève où nous l'avons su ;

¹ Même rapport.

² Rapport , daté de Genève , du 20 juillet 1776.

» il prennent des routes détournées et diaboliques,
» pour éviter de passer en France. Après avoir
» pris à Genève tous les renseignemens possibles ,
» nous nous sommes mis en route à Secelle
» (Seyssel), ville partie de Savoie et France, où
» M. de Mirabeau avait passé, et suivant pied à
» pied leur piste, elle nous a mené à Lyon, où ces
» MM. ont pris les moyens les plus obscurs , ac-
» compagnés de ruses impénétrables pour y en-
» trer ; nous y avons donc perdu leurs traces ; nos
» recherches ont été des plus pénibles ; nous
» sommes enfin parvenus à savoir qu'un nommé
» St.-Jean , domestique affidé de madame de Ca-
» bris , avait aidé à cacher M. de Mirabeau ; l'a-
» vait servi dans l'appartement caché qu'il a oc-
» cupé ; que ce St.-Jean était le domestique d'un
» M. de Brianson, officier dans le régiment Royal-
» Roussillon , infanterie ; nous avons fait suivre
» St-Jean, et observer ses démarches ; nous avons
» appris qu'il avait une petite tracasserie particu-
» lière qui devait l'attirer le lendemain à la Police ;
» nous nous y sommes rendus , et nous sommes
» confiés à M. de la Rochette ; nous lui avons re-
» présenté combien il était important pour pou-
» voir remplir notre mission , de tirer de St.-Jean
» les éclaircissemens nécessaires ; ledit St-Jean y
» est arrivé , et nous l'avons interrogé ; peu pré-
» paré à nos questions , et nous voyant d'ailleurs
» instruits par nos démarches antérieures , il nous

» a dit tout ce qu'il savait ; mais c'eût été tout
 » gâter , si j'eus renvoyé le St.-Jean ; il eût été
 » instruire madame la marquise de Cabris , qui
 » n'eût pas manqué de faire avertir M. son frère ,
 » car c'est elle , et non la demoiselle Raucour ¹ ,
 » qui est venue le joindre , accompagnée de la de-
 » moiselle Delatour de Beaulieu , et habillées en
 » homme , à Genève ; il était de toute nécessité de
 » s'assurer du St.-Jean ; j'ai pris le parti de l'ar-
 » rêter , et j'ai eu des ordres pour M. de Borry ,
 » commandant de Pierre-en-Size, de vouloir bien
 » permettre que le prisonnier soit déposé à son dit
 » fort ; c'est le seul endroit où le secret eût été in-
 » variable , et le moindre éveil eût culbuté nos tra-
 » vaux , et rendu impossible ce qui nous reste à
 » faire. En partant avec son Brianson qui, je crois,

¹ Quelque ressemblance de taille et de figure avait trompé le président de France à Genève, M. d'Henin, et lui avait fait supposer que madame de Cabris était mademoiselle Raucour (de la Comédie-Française), alors fugitive (même rapport, du 20 juillet 1776). Mais cette erreur n'avait pas été partagée par le marquis de Mirabeau : « Une
 » grande aventurière l'est venue joindre accompagnée
 » d'une autre ; on la croit être la *Raucoux* de la Comédie ;
 » mais pas moi, qui sais la ressemblance avec celle de Lyon
 » (madame de Cabris). » (*Lettre inédite du marquis au bailli de Mirabeau*, du 27 juillet 1776.) « Elle allait, di-
 » sait-elle, à Lyon pour sa santé et courut la poste à franc
 » étrier. » (*Lettre du même au même*, 10 août 1776.) dégui-
 » sée en homme. » (*Ibid.*, *ibid.*, 22 août 1776.)

» est un mauvais sujet , M. de Mirabeau a confié
» à son St.-Jean qu'ils allaient à L'orge (Lorgue)
» en Provence ; c'est le pays de Briançon ; qu'en-
» suite ce dernier devait l'accompagner jusqu'à
» Nice , où il devait s'embarquer pour Gênes , et
» y passer un mois. Nous partons cette nuit pour
» Avignon , et avons pris des renseignemens des
» bateliers qui les ont conduits ¹.

« Nous sommes présentement , de Brugnère et
» moi , à Antibes ; nous avons suivi la piste de
» M. le comte de Mirabeau jusqu'à Fréjus , et de
» Fréjus , incertains , jusqu'à Antibes. Nous par-
» tons pour Nice demain matin , où il se sera em-
» barqué pour Gênes et peut-être pour l'Angleterre ,
» ayant seize jours d'avance sur nous ². »

Cette course fut encore inutile , et les inspecteurs
revinrent à Aix : « J'ai eu l'honneur de vous in-
» former de ce que nous avons fait , le sieur de
» Brugnères et moi , jusqu'à Lyon , et ce que nous
» comptons faire d'après les déclarations de Saint-
» Jean ; nous avons suivi la piste de M. de Mira-
» beau embarqué sur le Rosne (Rhône) à Lyon ,
» jusqu'à Avignon , où il a pris des chevaux de
» poste , qu'il a envoyé chercher à une demi-lieue
» hors de la ville ; y avoir fait acheter une paire de
» pistolets ; et ensuite , bien caché dans le cabriolet ,

¹ Rapport de Muron , daté de Lyon , 26 juillet 1776.

² Rapport du même , daté d'Antibes , 3 août 1776.

» mis des lettres à la poste , s'étant fait conduire
» dans Avignon , et ils sont partis à l'entrée de la
» nuit. Dans ce temps c'était le fort passage de la
» foire de Boquaire (Beaucaire) , et ce cabriolet a
» été confondu dans la foule , tellement qu'il ne
» nous a pas été possible d'en pouvoir trouver la
» trace ; mais le domestique Saint-Jean , que j'a-
» vais eu la précaution d'arrêter , m'ayant dit la
» route qu'ils avaient tenue , je l'ai retrouvée à
» Brignole , et nous sommes venus jusqu'au Luc ,
» où il fallait alors avoir bien des précautions ,
» pour n'être pas découvert , puisque le Luc n'est
» qu'à trois lieues de Lorgues , où demeure le
» sieur Brianson , compagnon fidèle de M. le
» comte de Mirabeau ; nous avons trouvé le moyen
» de nous lier avec un M. Marsaut , avocat , homme
» honnête , qui nous a donné tous les renseigne-
» mens possibles ; et comme nous avons vu que
» c'était un homme discret , nous lui avons confié
» entièrement notre secret ; il nous a conduit au
» village du Lorgues , d'où il est , et où il a ses
» biens , et nous y a fait faire connaissance avec ce
» Brianson , avec lequel nous avons soupé ; nous
» nous sommes donnés pour des voyageurs négoc-
» cians de Lyon , qui allaient l'un à Gênes et en
» Italie , et l'autre à Gênes seulement , et ensemble
» reviendraient en Provence par le même chemin ;
» c'était bien le moyen de faire causer ce Brian-
» son , et de l'engager à nous donner une lettre

» pour son ami , puisqu'il aurait pu en recevoir
» quelque réponse ; il n'a pas été possible de tirer
» rien d'instructif de lui ; mais nous avons appris
» par le maître de l'auberge que le sieur Brianson
» était venu le 16 au soir , qu'il se faisait appeler
» le chevalier de Brie ¹ , et que le dix-neuf, ces
» deux messieurs étaient partis à pied sur les six
» heures du soir sans paquet et que le sieur Brian-
» son était revenu seul ; qu'on croyait que l'autre
» avait pris la poste à Vidauban , ou à Mui , pour
» s'embarquer à Saint-Raphaël , afin d'aller de là
» en Italie , et à Rome où il disait vouloir se rendre ;
» que ce monsieur chevalier de Brie avait été re-
» connu par différentes personnes de Lorgues pour
» être le comte de Mirabeau , et même par l'an-
» bergiste ; nous nous sommes rendus au village
» de Vidauban , où nous avons appris qu'il n'y
» avait point paru n'y (*sic*) à la poste , n'y même
» ailleurs , à Mui de même ; de sorte que là toute
» espèce de trace a été perdue , lors même que
» nous nous comptions plus assurés ; nous espé-
» rions qu'à Fréjus nous aurions quelques rensei-
» gnemens , puisque Saint-Raphaël n'en est qu'à
» une portée de canon ; nous avons vu le sieur
» Maunier , commissaire aux classes , pour lequel
» nous avions une lettre de recommandation ; il a
» fait faire toutes sortes de perquisitions , tant à

¹ Nom d'une terre de la marquise de Mirabeau.

» Fréjus qu'à Saint-Raphaël , et a même envoyé le
» long de la côte jusqu'à Cannes et Grace (Grasse);
» il n'a rien appris , il nous a donné une lettre
» pour le commissaire de la marine. A Cannes ,
» autre port voisin , mêmes recherches ont été
» faites sans aucun fruit. Enfin , Monsieur , nous
» avons pris le parti de nous rendre à Nice en
» Savoie, jugeant qu'étant un pays étranger le
» sieur de Mirabeau aurait pu avoir pris moins de
» précautions; nous nous étions pourvus de lettres
» de recommandations pour le consul , qui s'est
» donné la peine d'aller lui-même chez le lieute-
» tenant-général de la police , et l'on a fait toutes
» les recherches possibles ; l'on n'y a rien trouvé ;
» seulement un indice qui suit :

» Lorsqu'on quitte la Provence pour passer dans
» le comté de Nice , il faut passer à guet (gué) le
» Var, torrent presque toujours dangereux et qui
» est souvent impraticable ; il a dans la grande
» largeur quelquefois un quart de lieue et il est
» d'une rapidité étonnante en tous les temps ; sa
» réputation est encore plus grande , et les voya-
» geurs qui doivent le passer n'en parlent qu'avec
» effroi. Il y a sur chaque bord des hommes vi-
» goureux qui font le métier de passer les voya-
» geurs en allant au-devant , et en les entourant
» avec de fort bâtons , pour sonder le fond qui
» change même plusieurs fois dans un jour ; dans
» ce moment-ci il n'y a aucune espèce de danger

» à craindre , mais les gareurs (gayeurs) qui sont
» des charlatans , qui vivent aux dépens des voya-
» geurs effrayés , ont grand soin d'aller au-devant
» d'eux , et d'augmenter leur crainte ; ces gens ,
» par les mains de qui nous avons passé , nous ont
» dit qu'ils avaient offert de passer à un monsieur ,
» ayant le même signalement que celui que nous
» cherchons ; que ce monsieur n'avait voulu de
» personne et avait passé en suivant des femmes
» du pays , qui le passaient sans guide ; qu'il avait
» affecté de n'être pas regardé de trop près ; nous
» avons fait là de plus grandes recherches , nous
» avons appris qu'à quelque distance de là ce par-
» ticulier était entré dans un cabaret borgne , si
» (*sic*) était rafraîchi ; que ce monsieur avait une
» boîte d'or ayant un portrait de femme , et en un
» mot le même signalement et indice ; qu'il avait
» demandé si l'on ne connaissait pas à Nice quel-
» que vaisseau prêt à partir pour l'Italie , qu'on
» lui en avait indiqué un qui devait aller en An-
» gleterre , et qu'on trouvait à Nice toutes sortes
» d'embarcations pour l'Italie , et que cet homme
» était parti et avait passé le Var ainsi que j'ai
» l'honneur de vous le dire , Monsieur , plus haut ;
» j'ai l'honneur de vous observer qu'il n'y a point
» de police à Nice , que les étrangers y entrent et
» en ressortent sans que les postes les fassent rai-
» sonner. Nous y sommes entrés et sortis , rentrés
» ensuite , ressortis encore par d'autres portes , et

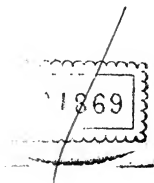
» l'on ne nous a rien demandé ; nous avons cepen-
» dant appris , par les recherches que nous y
» avons faites , qu'il s'était embarqué à Villefran-
» che , qui est un autre petit port voisin de Nice ,
» un particulier incognito , ayant encore le même
» signalement ; mais un habit rouge , au lieu que
» M. de Mirabeau a été suivi jusqu'à présent sous
» un habit vert , un mordoré , et un gris à coste ;
» et ce , pour aller en Angleterre. Malgré cela
» nous avons envoyé dans les hauteurs des gens
» s'informer , et qui connaissent les passages dé-
» tournés ; le sieur de Brugnière est monté sur
» un mulet accoutumé à ces horribles et effrayan-
» tes montagnes , et , accompagné d'un guide , il a
» fait toutes les recherches possibles ; en un mot ,
» Monsieur , nous avons fait tout ce que l'esprit
» humain peut imaginer , et ce , dans un temps où
» les chaleurs sont excessives , et nous sommes ex-
» cédés de fatigue ; nous avons les jambes enflées ,
» et nous nous rendons à Lyon , où nous espérons
» que vous voudrez bien permettre que nous nous
» y reposions trois jours , car nous n'en pouvons
» plus.

» M. de Mirabeau m'avait bien prévenu que
» monsieur son fils était d'une finesse étonnante ;
» il avait été prévenu par madame la marquise de
» Capris (Cabris) , sa sœur , et il n'est pas éton-
» nant que ses ruses aient réussi ; d'ailleurs , mon-
» sieur , le consul de Nice nous a dit que les cour-

» riers de Rome et d'Italie qui s'embarquent, soit
» à Antibes (Antibes), soit à Nice, ne sont point
» inspectés, et qu'ils profitent de cette licence et
» embarquent avec eux des passagers; peut-être
» a-t-il profité de cette occasion ¹. »

¹ Rapport de Muron, daté d'Aix, 8 août 1776.

FIN DU TOME SECOND.





NOUVELLES PUBLICATIONS

DE LOUIS HAUMAN ET C^e.

SCENES DE LA VIE DE PROVINCE, par Balzac; 2 vol. in-18.

LA VIGIE DE KOAT-VEN, par Sue; 4 vol. in-18.

INTRODUCTION A LA SCIENCE DE L'HISTOIRE, par Buchez;
2 vol. in-18.

INFLUENCE DE LA PHILOSOPHIE DU XVIII^e SIÈCLE SUR
LE XIX^e, par Lermnier; 1 vol. in-18.

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE, par Balzac; 1 vol. in-18.

MÉMOIRES DU MARÉCHAL NEY; 2 vol. in-18, et Atlas.

LA DOUBLE MÉPRISE, par Merimée; 1 vol. in-18.

TRAITÉ DE L'ÉCONOMIE DES MACHINES ET DES MANUFACTURES,
par Babbage; 1 vol. in-18.

CONTES SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE, par Miss Martineau;
in-18.

PRIMEVÈRES, par André Van Hasselt.

5788091

